ESSAIS

To Gloria avec tout mon coeur

"Grampapi"

Madrid. le 11. I. 1952.

Geo. L. Hosts

E. M. DE HOSTOS

ESSAIS

Traduit de l'espagnol par MAX DAIREAUX

PRÉFACES DE P. HENRIQUEZ URENA ET A. S. PEDREIRA

Obsequio de Eugenio Carlos de Hostos
y Josefa Adela MacCormick de Hostos

INSTITUT INTERNATIONAL DE COOPÉRATION INTELLECTUELLE
2, RUE DE MONTPENSIER, PARIS

Dépôt pour la France : LIBRAIRIE STOCK
7, RUE DU VIEUX COLOMBIER, PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
20 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN
PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE
I à XX, PLUS QUELQUES EXEM-
PLAIRES HORS COMMERCE, MAR-
QUÉS H. C.

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés dans tous les pays compris
ou non compris dans l'Union de Berne.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE, par Pedro Henriquez Ureña 7
NOTICE BIOGRAPHIQUE, par Antonio S. Pedreira 14
Hamlet 19
La Morale Sociale 83
Sur l'Enseignement 145
La Découverte de l'Amérique 171
Paysages 225

PRÉFACE

« Donnez-moi la vérité et je vous donnerai le monde. Vous autres, sans la vérité, vous détruirez le monde, et moi, avec la vérité, seulement avec la vérité, je reconstruirai le monde autant de fois que vous l'aurez détruit. » Telle était, chez Hostos, la foi délirante en la vérité, flamme de l'incendie engendré, comme le dit Nietzsche « dans cette croyance millénaire, dans cette foi chrétienne qui, avant, fut celle de Platon, et pour laquelle Dieu est la vérité, et pour laquelle la vérité est divine ».

Mais, chez Hostos, ne brûle pas seulement la foi dans la vérité : avec une flamme plus haute, brûle aussi la passion du bien, la passion de l'apôtre.

Et c'est que Hostos vécut dans ces temps de dureté où, sur notre terre d'Amérique, fleurissaient les apôtres. Notre problème de civilisation et de barbarie exigeait de ceux qui prétendaient l'affronter une vocation apostolique. L'apôtre courait des dangers réels, matériels; mais derrière lui, debout, l'encourageant, le soutenant, se tenait la confrérie des croyants dans le destin de l'Amérique en tant que patrie de la justice.

* * *

Un désir anxieux de justice et de liberté enflamme Eugenio Maria Hostos pour la mission apostolique. Né à Porto Rico, il ouvre aussitôt les yeux sur l'injustice érigée en système social : depuis la situation coloniale de l'île, en face de tant de peuples émancipés de l'Europe qui péniblement apprennent à devenir maîtres d'eux-mêmes, jusqu'à l'institution de l'esclavage. Avant l'adolescence, il se rend en Espagne où il

demeurera jusqu'à sa trentième année. Là il apprend à connaître la source de tous les maux qui tourmentent le monde hispanique, dans la patrie européenne et dans les patries déchirées d'Amérique : le manque d'une claire conscience sociale qui puisse animer la structure politique. Il connaît des hommes et des femmes : Pi y Margall, Concepcion Arenal, Saenz del Rio et ses disciples, chez qui germe une nouvelle Espagne, renouvelée, purifiée. Il leur demande des leçons et travaille avec eux.

Il dévore les connaissances : science et philosophie, art et littérature. Mais son anxiété de justice et de liberté — anxiété humaine, physique, anxiété du fils de Porto Rico — se transforme en pensée dont le Nord est le bien des hommes; il devient transcendental *comme disent ses amis les Krausistes. Dès lors, il vit livré à sa méditation philosophique et à son action humanitaire, enivré de raison et de morale. Son caractère se définit : stoïque selon la tradition de la race; sévère, pur et ardent; sans tache et sans défaillance.*

Il pense à l'avenir de l'Espagne et à la liberté des Antilles, il les conçoit autonomes au sein d'une fédération espagnole. Il travaille activement pour préparer l'avènement de la République et il reçoit de ses compagnons la promesse de l'autonomie antillaise. Mais, en 1868, lorsque commence la période de transformation, il voit de quelle façon l'on dédaigne et l'on remet le problème désespéré de Cuba et de Porto-Rico. La déception l'enflamme. Il aurait pu demeurer, devenir un écrivain fameux. Il décida de rompre avec l'Espagne et le fit dans le mémorable discours de l'Athénée de Madrid.

Cuba se jette dans sa première révolution de l'indépendance (1868-1878) : Hostos dès lors se consacrera à travailler pour elle. Il s'embarque avec Aguilera, et fait route vers les champs de l'insurrection; mais il fait naufrage et ne parvient jamais à l'île merveilleuse. Il parcourt alors l'Amérique du Nord au Sud, de l'Atlantique au Pacifique, expliquant par la parole et par la plume le problème des Antilles et réclamant de l'aide pour les combattants. En passant, il intervient dans

les problèmes de civilisation des pays où il s'arrête : au Pérou, il protège les émigrants chinois; au Chili, il défend le droit des femmes à l'éducation universitaire; en Argentine il soutient le plan de construction du chemin de fer transandin et, en hommage, on donne son nom, Hostos, *à la première locomotive qui traverse les Andes.*

La guerre de dix ans perdue, l'indépendance de Cuba remise, mais aboli au moins l'esclavage dans les Antilles, Hostos n'abandonne pas la lutte : il lui donne une forme nouvelle. Il s'établit dans la seule Antille qui soit libre, à Saint-Domingue, et là, il se consacre à former des Antillais pour la confédération, la future patrie commune, celle qui devrait se construire « avec les fragments de patrie que nous avons, nous les fils de ces terres-ci ». Mais le but lointain, qui lui paraissait proche, demeura obscurci par le but immédiat : former des maîtres qui à leur tour formeraient tout un peuple. Ces maîtres devaient être, selon sa formule, « des hommes de raison et de conscience ». Avec l'aide d'hommes et de femmes désintéressés, brûlant par avance — eux aussi — d'une flamme apostolique[1] *il implanta l'enseignement moderne, dont le noyau est la science positive, là où l'on ne concevait la culture que dans les normes classiques et scholastiques, survivances des vieilles universités coloniales; il enseigna la morale laïque forgeant les esprits « dans le moule austère de la vertu qui de la raison s'inspire ». Son œuvre fut extraordinaire : moralement et intellectuellement comparable à celle de Bello au Chili, à celle de Sarmiento en Argentine, à celle de Giner en Espagne. La scène seule était moins vaste.*

L'École Normale de Hostos (1880-1888) rencontra de l'opposition parmi les représentants de l'ancienne culture; mais ses vrais ennemis n'étaient pas ceux-là qui sur plus d'un

1. Les principaux furent : Francisco Henriquez y Carvajal, sa femme Salomé Ureña; Emilio Prud'homme, José Dubeau, José Pantaléon Castillo et Carlos Alberto Zafra.

Castillo et Henriquez avaient fondé déjà, avec une orientation semblable à celle de Hostos, l'École Préparatoire (1879).

Salomé Ureña de Henriquez fonda en 1881 l'Institut de jeunes filles, adoptant le plan de l'École Normale de Hostos.

point en vinrent à transiger et à coopérer avec lui : entre clercs étrangers à toute trahison, entre hommes de bonne foi, la lutte loyale peut se transformer en collaboration. L'ennemi réel se trouvait là où on le trouve toujours, combattant la pleine culture, qui est la culture « de raison et de conscience » autant de conscience que de raison : il était parmi les hommes avides de pouvoir politique et social, jaloux de la dignité humaine. Le despote local disait que les disciples de Hostos portaient trop haut le front. Après neuf ans, « fatigué des luttes contre le mal et les méchants », Hostos décida de s'éloigner du pays.

Il se rendit au Chili où il put vivre tranquille pendant dix années (1889-1898) se consacrant à l'enseignement. Là, il influe sur la réforme des écoles, donnant l'exemple de la modernisation des plans d'étude et des méthodes; il participe à l'enseignement universitaire comme naguère à Saint-Domingue. Santiago du Chili le déclare fils adoptif de la cité; la commission officielle qui explorait les mers du Sud donne son nom à une montagne patagonique. Mais, parfois, au milieu de cette paix, son âme inquiète regrettait le stimulant de la fournaise antillaise : « Ah! n'y être pas resté pour parachever mon œuvre! »

En 1898, lorsque la seconde guerre de l'indépendance cubaine s'achève par l'intervention des États-Unis, Hostos court réclamer l'indépendance de Porto-Rico. Pouvait-il espérer moins, cet ancien admirateur de la démocratie nord-américaine, qui si longtemps avait exallé ses libertés, naguère simples et diaphanes, les opposant aux tyranies et privilèges dans lesquels s'empêtrait l'Europe? Et de nouveau il se heurta à l'injustice. Les maîtres de l'heure ne lâchèrent point la proie qui leur coûtait si peu. Avec quelle amertume ne déplore-t-il pas alors que les nations de l'Amérique espagnole ne se soient pas dressées contre les États-Unis, comme il l'avait proposé, pour la défense de Cuba!

Il revint à Saint-Domingue en 1900, pour ranimer son œuvre. C'est alors que je le connus : il avait l'air profondément triste, définitivement triste. Il travaillait sans repos,

selon son habitude. Des troubles politiques survinrent, le pays prit un aspect chaotique et Hostos mourut après une très courte maladie et qui semblait légère. Il mourut d'asphyxie morale.

*
* *

L'œuvre écrite de Hostos est extrêmement vaste. Dans sa plus grande partie c'est une œuvre de professeur : alors même qu'elle n'est pas étroitement didactique, à l'usage des classes, elle éclaire des principes, expose une doctrine, conseille. Et quand les nécessités de la chaire ne la font pas purement scientifique ou pédagogique (comme dans le précieux manuel de Géographie Evolutive *pour les écoles élémentaires du Chili) elle porte un enseignement éthique : sa préoccupation n'en est jamais absente.*

Pour ce penseur, tout a un sens ethique. Sa conception du monde, son optimisme métaphysique comme l'appelle Francisco Garcia Calderón, est tout imprégné d'éthique. L'harmonie universelle est à ses yeux une leçon de bien. Mais son éthique est rationnelle : il croit que la connaissance du bien conduit à la pratique du bien; le mal est erreur (« au fond de ce chaos il n'y a qu'ignorance »). Il se tient dans la tradition de Socrate, en dehors du courant de Kant; mais cependant Kant influence sa dévotion rigoureuse au devoir.

La raison étant le fondement de sa morale, il répandra le culte de la raison et de son fruit venu à maturité dans les temps modernes, les sciences de la nature. C'est pourquoi, rêvant au bien de l'humanité, il exalte la foi dans la recherche et l'acquisition de la vérité. Il s'étonne seulement parfois « de l'éternité d'efforts qui ont été nécessaires pour rendre raisonnable le seul habitant de la terre qui fût doué de raison ».

Et c'est pourquoi aussi il sacrifie ses dons d'artiste et d'écrivain et les asservit à des fins humanitaires. En cela il est semblable à Marti, pour qui il fut l'un des rares maîtres (en lisant le Placido de Hostos — 1872 — on reconnaît le magis-

ter). Mais tandis que pour Martí art et vertu, amour et vérité, vivent en heureuse harmonie (tout est musique et raison) Hostos soupçonne des conflits entre la beauté et le bien : résolument il exile les poètes de sa république intérieure, s'ils ne se soumettent pas à servir, à construire, à élever les cœurs.

Il fit de la musique, des vers, du théâtre, pour son intimité personnelle et familiale; de ses romans, le seul connu La Peregrinación de Bayoán *(1863) est une allégorie de sa passion : la justice et la liberté en Amérique. Mais l'artiste qu'en lui-même il méprisait survit dans la force singulière de son style, dominant ses habitudes didactiques avec sa manie de la symétrie que les Krausistes et les positivistes lui avaient transmise. Il n'est point jusqu'à ses lettres qui ne soient spontanément écrites avec une lumineuse perfection. Et, comme tout grand passionné, il conserva le don oratoire.*

De ses livres celui qui mieux le représente est La Morale Sociale *(1888). Étant trop plein de ses préoccupations humaines et sociales pour être un philosophe pur ou un homme de science abstraite, ses essais théoriques n'apparaissent que comme les fondations hâtives sur lesquelles il bâtira sa maison de prêcheur. Ses deux brefs traités de Sociologie (1883-1901) sont des esquisses destinées à l'initiation des étudiants au professorat, par l'examen des problèmes de la société humaine : leur ingénieuse structure demeure hors des chemins actuels de la science sociale, obstinée à nettoyer son champ et à épurer ses données avant de tenter à nouveau ces constructions théoriques dans lesquelles ingénument le XIXe siècle se lança; elles offrent des observations concrètes très aiguës, particulièrement celles qui se rapportent à notre Amérique. Dans son cours de* Droit Constitutionnel *(1887) il expose audacieusement sa conception politique, dédaignant tout éclectisme et se désintéressant de la vaine érudition — qu'il possédait — des doctrines et de l'histoire : il se proposait de convaincre ses lecteurs et ses auditeurs de ce que l'organisation des États doit être fondée sur des principes de raison et sur des normes éthiques.*

Si, dans la Morale Sociale, *l'exposition des thèses sur les « relations et les devoirs » intéresse peu, sa force et son éclat apparaissent quand il disserte sur « les activités de la vie » — en particulier sur la politique, les professions, l'école, l'industrie — pour culminer enfin dans la discussion sur l'emploi du temps : la civilisation ne sera réelle que lorsqu'il aura appris à tous les hommes à faire un bon usage de leurs loisirs.*

A côté de la Morale Sociale, *il convient de placer l'extraordinaire discours que Hostos prononça à l'occasion de l'investiture de ses premiers élèves (1884) : là il déclara sa foi, toute sa foi, décrivant dans une admirable synthèse, avec de singulières paraboles et de fulgurantes apostrophes, son idéal et le sacrifice de sa vie, ses principes éthiques et son concept de l'enseignement considéré comme base de la réforme spirituelle et de l'amélioration sociale. Antonio Caso pense que ce discours est l'œuvre maîtresse de la pensée morale en Amérique espagnole. A côté de ce discours s'inscrit celui qu'il prononça à l'occasion de l'investiture des premières institutrices de Saint-Domingue, élèves de Salomé Ureña de Henriquez (1887).*

Dans toutes ses œuvres, manuels, leçons, discours, lettres, innombrables articles, il a servi notre Amérique; depuis la description des ports du Brésil jusqu'à l'hommage aux poètes et l'étude sur Hamlet, dans laquelle l'observation psychologique s'unit à la réflexion morale, Hostos se montre toujours par la pensée et par la forme, ce qu'en vérité il fut : un des esprits originaux et profonds de son temps.

PEDRO HENRIQUEZ UREÑA.

E. M. DE HOSTOS

Eugenio Maria de Hostos naquit le 11 *janvier* 1839 *dans le quartier Rio Cañas, municipalité de Mayaguez, Porto Rico. Ses parents étaient Portoricains, mais il avait du sang cubain par son grand-père paternel et du sang dominicain par sa grand'mère maternelle. Porto Rico, Cuba et Saint-Domingue furent toujours pour Hostos les préoccupations essentielles de sa vie.*

Après avoir accompli ses années d'instruction primaire à Mayaguez, il entra à l'âge de huit ans au Lycée que don Géronimo Gomez de Soto Mayor dirigeait à San Juan de Porto Rico. Puis il se rendit en Espagne où, pendant quelques années, il prépara son baccalauréat à l'institut de l'Enseignement secondaire de Bilbao, et vers 1857 *il prit ses inscriptions à l'Université centrale de Madrid, dans le dessein d'y faire son droit, que jamais il ne termina.*

Déjà, vers cette époque, le jeune Hostos commençait à s'inquiéter des problèmes politiques et sociaux de Porto Rico et des autres Antilles. C'étaient les années d'esclavage et des gouverneurs militaires qui usaient à leur fantaisie de leur toute puissance.

Hostos travailla à côté des hommes les plus éminents de l'Espagne à cette époque, et lorsqu'il vit frustré son espoir de voir accorder une plus grande autonomie politique à ses îles, il prit le chemin de la révolution; il s'embarqua pour l'Amérique afin d'y propager le sentiment de l'indépendance et dès lors il ne put retourner à Porto Rico.

Il se rendit d'abord à New-York pour y coopérer à la Junte Révolutionnaire Cubaine; ensuite il partit pour l'Amérique du Sud à la recherche de ressources et d'adhésions pour la guerre de Cuba. Il passa par Panama, par le Venezuela, la Colombie, le Chili, le Pérou, l'Argentine, le Brésil, Saint-Thomas et Saint-Domingue, prêchant son évangile et formant des sociétés qui aidèrent par tous

les moyens possibles à obtenir d'abord l'indépendance cubaine et à tenter d'obtenir ensuite celle de Porto Rico.

Pendant quatre ans (1870-74) *il multiplia son action dans le Nouveau Continent, réunissant des ressources guerrières, exaltant le patriotisme, organisant des comités, fondant des journaux, écrivant des éditoriaux, prononçant des discours, faisant des conférences publiques et privées, publiant des tracts, sans cesser pour cela de rendre des services efficaces aux républiques qu'il visitait.*

Au Pérou il mena une campagne de presse défendant les ouvriers mal payés et mal traités; là aussi il fonda la Société des Amants du Savoir, qui avait pour objet de développer l'instruction primaire et secondaire; au Chili il mena une autre grande campagne de presse pour la défense des droits qu'avaient les femmes d'être admises dans les classes universitaires; il fonda des journaux et des sociétés et, en 1873, *il publia son étude sur Hamlet. Par l'ampleur de ses idées américaines, par les services rendus aux nouvelles républiques du Sud et par ses sentiments continentaux, Hostos recule les frontières de sa patrie pour se transformer en Citoyen d'Amérique.*

Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, Hostos fut un grand maître. Sous cet aspect il apparaît comme un homme aux idées avancées en pédagogie, comme un réformateur de méthodes et un éducateur de foules. Il exerça d'abord au Venezuela; puis il passa à Saint-Domingue et fonda la première Ecole Normale de cette république; plus tard, au Chili, il dirigea deux Lycées (1888-1898) *qui lui valurent prestige et admiration, et à Porto Rico il fonda aussi, en* 1899, *à Mayaguez, un Lycée, qui en raison des circonstances du temps n'eut qu'une existence éphémère.*

Le 11 *août* 1903, *ce grand Portoricain mourait à Saint-Domingue. Les journaux en portèrent la nouvelle en Europe et en Amérique, et les Antilles surtout prirent le deuil de leur infatigable défenseur. Les manifestations de deuil de tous les peuples de notre race témoignèrent de l'affection, de la considération et du respect qu'il avait su inspirer à tous ceux qui le connurent.*

ANTONIO S. PEDREIRA.

HAMLET

HAMLET

INTRODUCTION.

Nous allons assister à une révolution. *Hamlet* est une révolution.

De même qu'il y a un développement dans la nature, il y a un développement dans l'esprit. L'idée est si évidente que Laerte lui-même, tout irréfléchi qu'il soit, la conçoit, lorsque, au lieu d'apporter à Ophélie la protection de son amour fraternel il la conseille : *For nature, crescent does not grow alone*... etc. « Que la nature, se développant, ne se développe pas seulement en muscles et en organes; mais que, à mesure que croît le temple dans lequel ils résident, croissent aussi les fonctions de l'esprit et de l'âme. »

De même qu'il y a un progrès collectif, il y a un progrès individuel. Et de même que l'un se manifeste au moyen de luttes, de douleurs, de sacrifices et de sang; de même l'autre se manifeste au moyen de luttes, de douleurs, de sacrifices et de larmes.

Chaque progrès est la conséquence d'une révolution dans une idée ou une manière de sentir de l'humanité. Chaque révolution est l'annonce d'un progrès dans les attachements ou dans les idées des hommes.

Qu'une société s'émancipe ou se soumette, et le progrès social triomphe ou succombe. Qu'un individu triomphe ou succombe, et le progrès individuel se réalise ou tombe à l'abandon.

Une âme en crise, un esprit en progrès, une révolution morale, une lutte intérieure pour faire triompher un progrès de l'être dans l'être même, le cataclysme d'une âme : c'est

là le spectacle le plus digne qui se puisse offrir à la conscience humaine. Et c'est le spectacle que Shakespeare nous offre dans *Hamlet*.

GÉNÉRALITÉS.

Comme dans toutes les œuvres de Shakespeare, psychologue profond, il y a dans le *Prince du Danemarck* un attrait supérieur à celui de la fable : celui des caractères. Shakespeare ne crée pas une action pour y adapter des personnages; il crée des hommes, des êtres humains, dont le caractère déterminé, positif, logique, engendre l'action.

Plus d'une fois l'on trouve des personnages oiseux dans les tragédies de l'auteur-acteur : jamais, pour oiseux qu'il soit, un personnage ne cesse d'être un homme, un individu, un caractère, soit personnel, soit général.

Le doux Moratin, qui se fit irascible pour traduire et commenter *Hamlet*, et l'irascible Gœthe qui se fit doux pour résoudre ce problème d'art déjà séculaire, croient qu'il y a dans *Hamlet* beaucoup de personnages inutiles, comme le dit rageusement l'académicien, et qui pourraient se fondre avec d'autres, comme le pense avec une crainte respectueuse le classique romantique de *Gœtz* et de *Werther*.

Quand le premier veut supprimer les fossoyeurs, c'est toute une espèce qu'il veut supprimer. Quand le second songe à combiner en un seul personnage les caractères de Rosencrantz et de Guildenstern, il trouve en eux une individualité si forte qu'il n'ose pas y toucher.

Et pourtant, Rosencrantz et Guildenstern ne sont que de simples personnifications d'un même vice : la courtisanerie servile. Mais ils se complètent si admirablement l'un l'autre, chacun d'eux caractérise si justement un aspect du vice que l'auteur fustige, que la réunion de ces deux caractères en un seul fausserait le travers que l'auteur critique. Tous les accidents, toutes les particularités d'un vice ou d'un défaut

moral ne se trouvent pas réunis en un seul homme, car l'homme modifie ses défauts et ses vices selon sa manière d'être personnelle. Pour parfait que soit un homme dans son défaut ou dans son vice dominant, le vice ou le défaut ne constitue pas tout l'homme. A côté de la partie mauvaise, il y a la bonne, et, malheureusement, à côté d'un vice ridicule, il y a souvent le vice répugnant ou criminel.

POLONIUS.

Shakespeare avait analysé le cœur de l'homme et pénétré dans les méandres de son esprit avec tant de perspicacité, que non content d'esquisser dans le caractère de Rosencrantz et de Guildenstern deux aspects du servilisme courtisan, modifiés par la réserve de l'un et par l'intempérance de l'autre, il dessine dans Polonius une forme moins simple, plus complexe, plus variée, moins générique, plus personnelle, plus capricieuse mais non moins réelle pour cela, du même vice.

Les critiques de *Hamlet* passent dédaigneusement devant Polonius. Ils le contemplent, le comparent rapidement au type malheureusement immortel du flatteur, familier de qui détient le pouvoir, puis, ils sourient, haussent les épaules et s'écriant : « Il y en a tant comme lui », s'en détournent. Ils ont tort : Polonius est une personnification ridicule de la plus ridicule des flatteries, la flatterie inoffensive; mais c'est aussi un caractère.

Polonius est un bonhomme qui aurait pu être un homme bon. Dans cette simple opposition il y a plus qu'il n'en faut pour faire de ce non-caractère un caractère intéressant; de cette entité ridicule, un être pathétique. C'est un fou de la réalité. Se guidant sur elle à cause de son expérience, la violant à cause de sa candeur, il prêche ce qu'elle enseigne de bon et ne le fait pas : il fait le mal qu'elle inspire. Honnête et digne par instinct, il est indigne par convenance. Simple dans sa duplicité, candide dans sa malice, ingénu

dans sa fatuité, il est sincère dans l'adulation. La flagornerie est son *modus vivendi*, sa manière d'être. Expression de sa faiblesse, non de sa méchanceté, sa flatterie est affectueuse, bienveillante, optimiste. Il flatte, parce qu'il se sait faible; non pour être fort, mais pour être aimé; non pour asservir celui qu'il flatte, mais pour le mieux servir, pour l'aimer davantage; pour obtenir un droit, non une arme.

Quand il s'entretient avec Claude ou avec Gertrude, sous chaque flatterie du courtisan on sent palpiter le cœur dévoué du serviteur loyal. Quand il approuve les propos en apparence incohérents de Hamlet et s'étonne de découvrir en eux plus de sagesse, de grâce et d'éclairs de raison que dans beaucoup d'affirmations sentencieuses des gens « raisonnables », il y a dans son étonnement une tendresse et une bonté qui émeuvent : on voit qu'il accueille avec joie tout ce qui peut lui permettre d'espérer le rétablissement de cet esprit malade et chéri. S'il avait lu Sénèque, il commenterait chaque égarement de son prince, en disant, afin de se leurrer et d'avoir le plaisir de continuer à croire à sa santé : *Nulla magnum ingenium nisi mixtura dementiae :* « Il n'y a pas de grand génie qui n'ait son grain de folie. » Il importune Hamlet, il l'inquiète; mais il le fait pour seconder les intentions qu'il croit bonnes, de son roi. Tandis que les espions de celui-ci violent ce qu'il y a de sacré dans l'ancienne amitié qui les unit à Hamlet, et cela seulement pour flatter Claude et tirer d'une indigne adulation un indigne pouvoir, ils espionnent le fou qu'ils croient sage et lui tendent des embûches. Polonius qui se réjouit des instants de lucidité du fou et les admire, le surveille, non pour susprendre en lui l'égarement qui recèle un danger, mais pour acquérir le droit d'affirmer que sa folie est inoffensive. De tous les acteurs du drame, lui et sa fille sont les seuls qui croient à la démence de Hamlet. Et de même qu'ils s'accordent dans cette croyance, ils s'accordent sur la cause qu'ils lui attribuent. Le père dit : *That he is mad, 't is true; 'tis true, 't is pity-; And pity 't is 't is true :* « Qu'il soit fou, c'est vrai; que ce soit vrai,

c'est dommage, et c'est dommage que ce soit vrai. » La fille interrogée par le père, à cette question : « Fou d'amour pour toi ? » répond : *I do fear it :* « Je le crains. »

Peut-être n'y a-t-il pas dans toute la tragédie de rencontre plus pathétique que celle-là : les seuls êtres qui plaignent celui qu'ils croient fou sont précisément les deux victimes prédestinées de son horrible sagesse : les deux êtres les plus innocents du naufrage de sa raison, sont les deux seuls qu'il châtie et tue avec une parfaite lucidité.

Eux, le pleurent égaré, et par avance lui pardonnent. « On m'a tué ! » *I am slain* est la seule plainte qu'exhale l'infortuné vieillard. En ne se plaignant pas il est doublement logique. C'est son prince qui le tue, et lui, il est le serf volontaire de ses princes ; c'est le pauvre dément, et il ne l'accuse pas.

HORACE.

En face de ces deux caractères, celui d'Horace ; à côté de ceux qui se dévouent au pouvoir, celui qui se dévoue à l'homme.

C'est le type de l'amitié sans conditions. Il n'en impose pas à son ami pour lui accorder son amour, il ne s'en impose pas à soi-même pour l'estimer.

C'est un cœur plein d'offrandes. Il donne sans rien exiger en échange. Il aime Hamlet parce que c'est un homme aimable, digne d'être aimé, et non parce qu'il est puissant, non parce qu'il est prince, non parce qu'il est supérieur dans la hiérarchie des hommes.

Il est uni à lui par une religion qui asservit les individus aussi bien que les peuples : la religion des souvenirs. Il fut son ami parce qu'il fut son condisciple ; il est son inséparable parce qu'il fut le compagnon de son adolescence ; et de même qu'il fut le confident de ses secrets juvéniles, il est le confident du chagrin secret qui pèse sur sa conscience.

Pour son amitié le temps n'existe pas, il n'y a point de changement dans le temps. C'est bien le même qui à Witemberg étudiait, palabrait, se formait avec lui, partageait ses espièglerie et ses amourettes, cet Hamlet qui lui fait aujourd'hui d'effroyables confidences.

Le devoir de l'aimer qui, alors, s'imposa à lui, persévère encore. Horace ignore qu'il y ait une gradation dans l'amitié; il ne sait pas que l'affection en est un degré et l'estime un autre degré. C'est une tendresse aveugle qui le meut, un élan spontané du cœur; il sait qu'il aime Hamlet, il ne sait pas pourquoi il l'aime. Pas un atome d'intérêt dans son attachement. Il vient à Elseneur pour prendre part aux fêtes de la noce, pour rendre à ses rois l'hommage de son respect; et il s'éloigne des fêtes pour suivre son ami dans ses ténébreuses aventures; et il s'éloigne de ses rois pour se faire solidaire du prince, accusé de projets ambitieux. Là où se trouve Hamlet, là il se trouve. Où Hamlet n'est point, Horace n'est point non plus. Il est digne de la confiance qu'il inspire, et l'âme soupçonneuse qui de tous se méfie, a foi en lui. Pour accomplir le terrible serment de se *souvenir toujours*, le prince emploie trois moyens : sa feinte démence, la représentation de la scène qui rappelle les crimes de Claude, et le retour inopiné d'Angleterre. Le seul à qui Hamlet confie ses projets; le seul qui connaisse par lui ce que la représentation cache de vérité déguisée, et quel châtiement le retour d'Angleterre annonce, — c'est Horace.

Ce caractère en soi intéressant, acquiert, par contraste, un intérêt véhément. S'il incarne cet aimable abandon des amitiés qui ne jugent ni ne raisonnent et ces natures aimantes qui concentrent en un sentiment tous les aspects de la vie et doivent à cette réduction de l'existence l'optimisme spontané qu'elles pratiquent, — Horace représente, par opposition, l'intérêt moral de l'action à laquelle il concourt. Il est la lumière du tableau dont Rosencrantz et Guildenstern sont les ombres; il est l'affirmation de la

thèse artistique dont Hamlet lui-même est la négation. La bonté désintéressée de son affection fait ressortir par contraste la perversité intéressée de ceux-là. Et par le bien qu'il fait sans le chercher, il contraste avec Hamlet qui, voulant le bien, fait le mal. Et tandis qu'obscurément, passivement, humblement, il s'efforce de réconforter, avec sa loyauté, l'âme tourmentée du prince, celui-ci ne recule pas devant la sentence qu'avec une rigueur implacable lui dicte sa conscience : *I must be cruel, only to be kind.* « Je dois être cruel, pour être bon » (Acte III, scène IV).

Quand Gœthe peignait en trois mots « le simple, noble, l'excellent Horace » il contribuait à expliquer l'effet que produit, sur le spectateur ou le lecteur de la tragédie, l'influence de cette nature généreuse. Par la simplicité de son cœur, il captive; par la noblesse de sa conduite, il se réconcilie avec ce qu'il y a de moins noble en lui; par l'excellence de son caractère, il moralise. Dans la vie de la scène, comme dans la vie du monde, cela suffit. Dès qu'il nous est donné de découvrir une âme saine parmi mille âmes corrompues par la passion et l'intérêt, nous pouvons nous dire : « le monde n'est point si mauvais, puisqu'à côté des difformités corrompues, il y a la forme incorruptible. »

LAERTES.

Les contrastes de Shakespeare ne sont pas des antithèses. Shakespeare sait que l'art ne prouve rien, et il connaît trop intimement la vie pour réunir sur la scène des caractères anithétiques qui jamais ou presque jamais ne se rencontrent dans la réalité. C'est pourquoi, lorsqu'il présente en Laertes le contraire corrélatif de Hamlet, il ne cherche pas à marquer le contraste par des oppositions radicales ni à maintenir cette opposition d'une façon continue, pas plus qu'il ne personnifie en un une vertu, en l'autre le vice contraire. Les personnages de Shakespeare sont des hommes, et des

hommes dignes, généralement, de Térence. Ils se croient capables de tout le bien et de tout le mal que font les hommes, et c'est pourquoi ils échappent à la scène pour vivre la vie que nous vivons. Si la qualité ou le défaut qui les caractérise, qui constitue leur personnalité morale, se trouve en opposition avec d'autres qualités ou défauts personnifiés par ceux qui avec eux concourent à l'action, ce n'est point toutefois ce contraste qui leur donne du caractère, pas plus que leur caractère ne consiste en cette opposition dans laquelle ils se trouvent avec leur contraire. Laertes est un jeune homme, dans le sens historique du mot : frivole, léger, passionné, n'ayant d'autre but dans la vie que de vivre. Superficiel dans ses jugements, comme tous ses pareils, il juge les autres d'après ses propres fautes : il les commet, donc tout le monde les commet. De là son expérience pessimiste. Il a pour sa sœur cette tendresse négligeante qui pense moins à l'être aimé qu'à soi-même; et quand il apprend qu'il se pourrait qu'Ophélie aimât Hamlet, et qu'Hamlet aime Ophélie, il doute de la droiture de l'homme parce qu'il n'a pas foi en la sienne propre; il doute de la fermeté de la femme, parce qu'il n'y a pas de femme forte pour un homme faible. Il conseille sa sœur et dans ses conseils il y a un sain intérêt; mais il y a plus d'égoïsme encore que d'intérêt. Au lieu de la conseiller, il devrait la soutenir; mais, au lieu de la soutenir, il l'abandonne et retourne à la ville, à ses plaisirs. C'est un homme qui ne peut pas s'empêcher d'aller; il décide et il passe; il agit plus qu'il ne décide. Une erreur, une préoccupation, une passion, un intérêt, le poussent, et le voilà parti. Aujourd'hui le plaisir l'appelle et il abandonne les siens. Demain ce sera la douleur qui l'appellera et il viendra venger son père et sa sœur sur ceux qui les offensèrent et dont il ne sait pas qui ils sont; il viendra soulever le peuple contre le roi parce qu'il le croit coupable; il combinera avec lui une criminelle félonie, parce que cela lui facilite sa vengeance. Il a tous les vices et toutes les qualités de l'homme d'action et c'est par

là qu'il s'oppose à Hamlet, homme de réflexion. Il a toutes les impétuosités de la volonté et c'est pourquoi il fait tant et tant de mal, en si peu de temps et en si peu d'espace. Il ne recule pas devant le danger, et il est brave. Il ne recule pas devant le crime, et il est lâche.

Claudius.

Ce même caractère, à l'extrême degré de son développement, c'est Claudius. Claudius est un méchant qui n'est pas mauvais. Au fond de son être demeurent deux mobiles qui témoignent de l'existence des germes, non développés, du bien, qu'il y avait dans son âme : le remords et l'amour. Il aime Gertrude, sa femme, bien qu'elle soit un des moteurs du crime que sa conscience rumine; et pour fuir le remords du premier crime, il en médite un autre. Qu'on l'eût laissé régner et aimer en paix, il eût été un bon roi et un bon époux. Que Laertes n'eût point rencontré sur le chemin de son plaisir l'âpre nécessité d'une vengeance, il eût été un gentilhomme. La vie est pleine de ces volontés instinctives. Ce sont là les héros que, dans l'histoire, les idolâtres admirent. La critique complaisante les absout et Suétone admire Auguste et Valère, exalte Tibère, et Thiers déifie Napoléon Ier et devant celui-ci l'Europe se prosterne, frappée d'admiration. Du méchant, point mauvais, de Shakespeare, à ces bons, qui ne sont point bons, il n'y a de différence que dans la fin qu'ils se proposent. Le méchant de la tragédie commet un crime afin d'occuper le trône et la couche nuptiale, tandis que ces héros ne s'emparent du trône que pour piétiner la moitié de l'humanité.

Claudius est un ambitieux : il désire la royauté et la femme du roi, son frère. Un crime est nécessaire, il le commet. Le crime accompli est un état, de même que l'incapacité de le commettre constitue l'état d'innocence. Comme celui-ci a ses vertus, celui-là a ses vices, également nécessaires. De

là l'hypocrisie, la suspicion, la duplicité et l'impassibilité de jugement dont Claudius fait preuve. Il attribue à des motifs de raison, de prudence et de politique, les crimes qu'il a commis et ceux qu'il se propose de commettre. Il déteste Hamlet parce qu'il soupçonne Hamlet d'avoir pénétré dans sa conscience. Plus il le hait, plus il le flatte. Il est le seul, qui, par induction, connaisse son ennemi et soit sur ses gardes; il est le seul qui ait conscience de l'état moral d'Hamlet, et il ne se laisse aveugler ni par les folies de celui-ci, ni par les rapports des autres, ni par la pitié de quelques-uns, ni par l'inquiétude de tous. Lorsque le brave Polonius, après lui avoir dit que Hamlet est fou d'amour pour sa fille Ophélie, le cache pour qu'il entende le dialogue des deux amoureux, il ne s'y trompe pas : « Amour! » — dit-il — « ce n'est point par ce chemin que vont ses attachements... il y a quelque chose dans son esprit que sa mélancolie est en train de couver. De cette incubation, un danger naîtra. » Il est nécessaire de conjurer ce danger et aussitôt il se décide à le prévenir. Quand le méchant du 2 décembre et du 4 septembre disait que le monde appartient aux lymphatiques, il prononçait une cynique vérité. Le monde appartient aux lymphatiques parce que cette trame de relations et d'intérêts que nous appelons le monde n'est pénétrable qu'à ceux qui, froidement, impassibles et sceptiques, transforment en règle de conduite les mesquineries et les petites passions des hommes; elle demeure impénétrable au contraire à ceux qui choisissent pour principe de leur vie la dignité natale et la bonté originelle. Pour les premiers, le monde dont ils rient est victime de leur égoïsme, du pessimisme de leur jugement, de l'instantanéité de leur volonté dépravée. Les seconds sont victimes du monde sur lequel ils s'apitoyent.

Ceux qu'on appelle les hommes d'action, au nombre desquels Shakespeare plaça Claudius, appartiennent à la catégorie des lymphatiques. Et cela, non parce que la lymphe prédomine sur le sang dans leur organisme, mais

parce que, dans leur conscience, la volonté l'emporte sur la raison.

La volonté est une faculté essentiellement mauvaise.

Peut-être, en dressant une personnification suprême du mal, face à la suprême personnification du bien, les religions positives n'ont-elles voulu que consacrer dans les bouleversements de la nature et de l'esprit, de la société et de la loi universelle, la toute puissance de la volonté prédominant pour le mal. Dans ce gouvernement intérieur de chaque homme que nous appelons l'âme, il se produit les mêmes phénomènes que dans les gouvernements des sociétés. Dans celles-ci, la prédominance du pouvoir exécutif conduit infailliblement au despotisme; le despotisme est un bouleversement des lois de la société. La volonté est le pouvoir exécutif de l'esprit : subordonnée à la raison et au sentiment, elle produit le bien; détachée du sentiment et de la raison, elle produit le mal.

Une grande activité de passions, aiguillonnée par une volonté, voilà le crime. Les uns le commettent contre eux-mêmes : ce sont les suicidés. Les autres le commettent contre leur frère, leurs parents, leurs amis, et ils ont cent noms dans les codes pénaux. D'autres encore le commettent contre le peuple, et ce sont les tyrans, les despotes, les autocrates. Les autres enfin le commettent contre l'humanité : on les appelle conquistadors, héros, demi-dieux. Ce sont de simples expressions d'une même volonté, placée dans des circonstances différentes. César eût été un suicidé, s'il n'avait pas passé le Rubicon. Néron un incendiaire, s'il n'avait été empereur. Tropmann eût été un stratège fameux, s'il n'avait été un ouvrier. N'importe quel soldat espagnol affamé d'or fut, au XVIe siècle, un conquistador. Tous les hommes sont bons quand ils ne sont pas placés devant une passion ou un intérêt. Et tous sont mauvais quand, placés devant une passion ou un intérêt, ils n'ont de volonté que pour les satisfaire.

Claudius, le personnage criminel de Shakespeare, a une

volonté implacable lorsqu'il s'agit de satisfaire son ambition, et, découvrant dans l'état moral de Hamlet un péril pour lui-même, il se dispose immédiatement à le prévenir. Avec un peu de sensibilité il eût pu le prévenir sans nuire à Hamlet. Avec un peu de raison il l'eût prévenu en se faisant à lui-même un bien. Mais c'était sa volonté qui décidait, et elle décida un autre crime.

Ici, dans la tragédie comme dans la vie, au théâtre comme dans l'histoire, s'amorce la seconde phase de ce caractère. Triomphant par sa première violence ou son premier crime, l'homme d'action ne s'arrête plus. Il croira nécessaire une autre violence et l'accomplira. Il croira nécessaires d'autres crimes et les consommera. Si les remords ou le développement de la raison l'arrêtaient, *Vae Victis !* Pauvre de lui ! le monde se fermerait pour lui, alors même que les cieux s'ouvriraient.

Claudius, comme tous les hommes de son espèce, possède cet instinct. Il sait qu'avec la première hésitation commence l'impuissance, et il n'hésitera pas. Avant qu'il n'eût compris de quel péril le menaçait l'attitude ténébreuse et taciturne de Hamlet, il suffisait d'une légère satire de Polonius contre l'hypocrisie pour que, la recevant dans sa conscience comme un dard, il exhalât sa plainte en s'écriant : *How smart. A lash that speech doth give my conscience! O Heavy burden!*

Certes ! La conscience est une lourde charge, et il faut la rejeter et triompher ; ou bien la supporter et renoncer aux grandes délices de l'ambition et du pouvoir.

Après avoir discerné chez Hamlet le danger qui le menace, Claudius n'entend plus sa conscience. Il veut, en un moment de joie, la suborner au moyen d'une prière, et il constate avec colère et dépit que la conscience est incorruptible. (Mes paroles s'élèvent jusqu'au ciel, mes desseins demeurent à ras de terre.)

Comment n'en serait-il pas ainsi, volonté mauvaise, puisque c'est là précisément la punition de ta faute.

La prière de la conscience c'est la vertu, et l'expiation

de la méchanceté est son impuissance à faire le bien.

Dès cet instant, le caractère acquiert une terrible intensité tragique; il devient impossible d'en suivre le développement sans ressentir une intime pitié, sans aspirer pour lui à un moment de trève qu'il puisse consacrer au bien.

La trève est impossible et Shakespeare, obéissant à des lois implacables, le contraint à se développer dans toute son étendue.

Ainsi dans la vie : quand fatiguée du mal, la volonté prédominante tente de s'attarder aux jouissances du sentiment pur ou de rendre à la raison son initiative usurpée, il est trop tard : le sentiment s'est corrompu, la raison a perdu son initiative.

Le mal c'est l'action de la volonté échappant à la raison. Un méchant est une volonté abandonnée à elle-même. Il y a, dans cet abandon, des luttes, des douleurs, des catastrophes. Shakespeare qui, minutieusement les décrit chez Macbeth et chez Lady Macbeth, ne fait que les esquisser chez Claudius.

GERTRUDE.

Tout homme s'est trouvé au moins une fois, peut-être davantage, devant le problème que le plus humain des poètes exposa dans le caractère de Gertrude.

Gertrude est la femme sensuelle. Elle aime avec les sens; elle ne prend conscience des choses qu'au moyen de ses sens; dans ses actions elle n'obéit qu'à ses sens. Qu'elle n'eût point les instincts délicats de la femme, elle n'aurait que les instincts bestiaux de la femelle. Qu'elle n'eût point de sensibilité dans l'esprit, elle n'aurait que sensualité dans le cœur. Son imagination est suffisante pour qu'elle puisse donner de la chaleur et de la couleur à ses désirs, et c'est pourquoi elle les élève jusqu'à l'affection. Mais elle n'a pas assez de force de raison pour transformer en affection tous

ses désirs et c'est pourquoi elle est inconstante dans ses affections.

Elle est fille immédiate de la nature et elle vit pour le bonheur. Le bonheur est son droit, et comme on ne lui a pas appris que tout droit comporte des devoirs corrélatifs, que tout droit se complète et se réalise par un devoir corrélatif, elle ne soupçonne même pas que le désir d'être heureuse puisse finir par être un mal. Et elle accomplit, sans le savoir, sans le vouloir, sans le sentir, des actions mauvaises qu'elle ne manquerait pas de pleurer si elle pouvait seulement en prendre conscience.

De chaque faute d'une femme, un homme est toujours responsable, par injustice, ineptie ou légèreté. De toutes les fautes d'une femme comme Gertrude, un Claudius sera toujours l'auteur, par égoïsme, concupiscence ou méchanceté. La femme vit de l'homme comme la lune du soleil; et de même que celui-ci emplit de lumière l'astre qui lui est subordonné, de même l'homme projette dans la femme, comme un reflet, sa vertu ou son vice. Elevée par lui, elle est son œuvre. Œuvre bonne si l'auteur est bon; mauvaise s'il est mauvais.

Pour grand que soit l'éloge que Hamlet fait de feu le roi, son père, celui-ci ne fut rien de plus qu'un homme de guerre. A son côté, son frère. En l'absence constante ou, pour le moins, fréquente du roi, Hamlet, sa femme n'avait d'autre conseiller, d'autre guide, d'autre éducateur que son beau-frère Claudius; elle n'avait d'autre école que l'adulation et la flatterie des courtisans.

Sa volonté était un ordre aussitôt accompli; son caprice, une œuvre réalisée aussitôt qu'exprimée. Satisfaite de sa vie, elle était heureuse. Elle n'avait plus rien à demander aux autres, ni à elle-même.

Le roi mort, son bonheur s'endeuille. Claudius, en lui offrant sa main, lui restitue son rang et son bonheur. Elle aimait son premier époux, pourquoi n'aimerait-elle pas le second?

Il n'y a pour elle aucune incompatibilité dans cet amour. Aimer un frère après avoir aimé l'autre n'est pas un crime, c'est plutôt une preuve d'amour posthume que l'on donne à celui que l'on aima le premier; c'est continuer à l'aimer dans sa chair et dans son sang.

Elle ignore que son Hamlet mourut empoisonné; et comme elle le dit à son fils avec une ingénuité parfaite: « celui qui vit doit mourir ». Elle ne sait pas que celui qui fut son beau-frère et qui est maintenant son époux fut l'auteur de son veuvage; et, comme c'est à lui qu'elle doit d'être sortie de ce funeste état, elle lui paye en amour le bénéfice qu'elle en reçoit. Il est vrai qu'un seul mois séparant les sanglots offerts à la mémoire du premier mari des caresses prodiguées au second, cela fait peu de temps. Il est vrai, comme le dit amèrement le prince, son fils, que : « les viandes du repas de deuil ont servi au repas d'épousailles ». Mais comme lui-même le dit : *Thrift, thrift Horatio,* et n'était-ce pas en plus une preuve de frugalité et d'économie et aussi une preuve de l'innocence, de l'irresponsabilité et de l'inconsciente sensualité de Gertrude. Le défunt devait être bien convaincu de cela, pour qu'en apparaissant à son fils, il lui impose avec le devoir de le venger, celui de ne point rendre sa mère responsable.

Elle est mère, elle aime comme toutes les mères, elle a la seconde vue des mères, et elle est la première à découvrir dans l'âme de son fils une des douleurs qui le poignent.

Lorsqu'elle délibère avec Claudius et Polonius sur l'état de Hamlet, elle se refuse à toute conjecture et elle affirme avec toute la sûreté de son instinct : « La mort de son père, et notre mariage précipité » voilà ce qui le rend malade.

Comment, aimant son fils, n'a-t-elle pas prévu l'effet que ne manquerait pas de produire sur son âme délicate cet oubli trop rapide de son père? C'est là ce que ne cesse de se demander tristement la pauvre mère, et à quoi elle ne parviendra jamais à répondre, car elle ne sait pas qu'en agissant d'une manière inconvenante, mais point criminelle,

elle ne faisait qu'obéir à sa nature, jamais dirigée, et toujours stimulée par l'éducation de l'habitude. Bonne en tant que mère, dépourvue de conscience morale en tant que femelle, la mère va éclairer la femelle et une femme apparaîtra. Cette femme sans pudeur, cette femme sensuelle, sans affections délicates, qui, par manque de pudeur, offense la mémoire de son époux et, par manque de délicatesse de cœur, a causé l'infortune de son fils, le seul amour digne qu'elle eut, va s'élever lentement au cours de l'action à la conception de sa dignité de femme; à la notion de la responsabilité, par le remords que les femelles ne connaissent pas; à la connaissance d'un mal accompli sans intention de mal faire, aux délicates tendresses de son sexe, aux saintes révélations de l'amour spirituel. Cette femme sensuelle, qui commence par causer du dégoût, finit par attendrir, et quand, après l'avoir vue se dépouiller lentement de son apparence sensuelle, nous la voyons suivre son fils d'un œil maternel, l'aimant en Ophélie, découvrant dans leur amour mutuel un bonheur si différent du sien; ouvrant les yeux de la conscience sur une faute commise inconsciemment; pleurant la mort d'Ophélie avec son propre cœur et celui de son fils; répandant des fleurs délicates sur la tombe de la créature sensitive, qu'une seule rafale de l'adversité annihila; étanchant avec son mouchoir la sueur sur le front de son fils, certaine de son triomphe comme toute mère peut l'être du triomphe des siens, et poussant avant de mourir ce cri suprême : *O my dear Hamlet!* Oh, mon cher enfant! comme si, dans cette exclamation, fussent contenus à la fois le pardon de ses fautes, la rédemption de ses péchés, la réhabilitation de la femelle par la mère, la victoire de la mère sur la femelle, nous tournerons les yeux vers la vie réelle, et dans toutes les semblables de Gertrude que nous rencontrerons, nous verrons ce qu'avec la pitié propre aux grands esprits, Shakespeare a vu : un marbre à polir; un cœur à enflammer; une âme à illuminer.

OPHÉLIE.

Voici la manière dont le traducteur anglais de *Wilhelm Meister* nous rend, dans sa langue, la comparaison par laquelle Gœthe résume le jugement qu'il porte sur Hamlet : *An oak tree is planted in a costly vase, which should only have borne beautiful flowers in its bosom : the roots expand, and the vase is shattered.*

« Un chêne est planté dans un vase qui n'aurait dû contenir que des fleurs délicates; les racines s'étendent et le vase éclate en morceaux. »

Cela n'est pas Hamlet; c'est Ophélie : un cœur de cristal que le moindre choc suffit à briser.

L'auteur de *Wilhelm Meister*, qui commit l'impertinence de passer sans s'arrêter devant cette création infiniment délicate, n'a pas su admirer en elle ce qu'elle contient de plus admirable : sa divine imprécision.

Dans les nuits sombres de ces ciels radieux du Pacifique, alors que les étoiles les plus proches osent à peine resplendir, il arrive qu'inopinément, déchirant les brumes de l'atmosphère, une lumière brille, s'évanouit et meurt; c'est une exhalaison, un météore lumineux, une étoile filante; pour avoir peu duré, elle n'en a pas moins illuminé le firmament.

Ainsi Ophélie dans *Hamlet*. C'est une étoile filante dans le ciel de la tragédie. A peine est-elle apparue qu'elle disparaît; elle ne brille que pour s'évanouir. Ses formes sont si vagues qu'elles nous paraissent impalpables; son influence est si rapide qu'elle nous semble nulle. Et, cependant, il n'est pas une expression de son visage, un mot échappé de ses lèvres, un geste de ses mains, une plainte de son cœur, une lamentation de son âme, qui ne demeure gravé en notre esprit, que notre cœur ne conserve avec soin, que notre fantaisie ne se complaise à se représenter. L'étoile filante est tombée, que nos yeux contemplent encore son sillage lumineux.

Qui, ayant vu l'angélique créature écouter les conseils de son frère, incliner son amour aux ordres de son père, conter l'apparition inespérée de son amant, exalter son amour par sa piété, sa piété par son amour, déchirer son cœur délicat aux brutalités amoureuses de son amant, lancer son esprit de lumière dans les ténèbres de l'amour chaotique qui l'égare, tomber de la cime de toutes les espérances à l'abîme de la folie inattendue, chanter de dissonantes chansons et répandre des fleurs expressives, se précipitant dans l'eau comme dans la vie sans se rendre compte du risque qu'elle court; s'abandonnant au courant comme elle s'abandonna à son amour sans savoir qu'elle s'abandonnait à la voragine; et qui, l'ayant vue vivre un moment et souffrir si fort, mourir si tôt, s'éloignant au fil de l'eau avec la lumière de son sourire sur les lèvres, comme s'éloigne dans le ciel la lumière tombée des étoiles filantes, —sera de cœur sec et de conscience aride, s'il ne se lamente comme elle-même le fait, dans le seul moment où elle se plaint : *To have seen what I have seen, see what I see;* « Avoir vu ce que j'ai vu, voir ce que je vois ». Il sera sec de cœur et de conscience aride, car il y a un Hamlet au fond de tout cœur humain, et, dans l'obscurité de la conscience de ce Hamlet, il y a toujours le scintillement d'une lumière qu'il n'a pas su recueillir. La lumière mourut ou passa, mais son sillage demeure; et jamais, alors même que la lumière de la justice éclairerait cette conscience, ce sourire du ciel n'inondera à nouveau l'existence de ses délices.

Le premier amour, l'amour unique, est la forme première du bonheur, peut-être la seule; forme vague, impalpable, fugitive comme Ophélie. Comme Ophélie, il est momentané dans la vie mais éternel dans la mémoire de la fantaisie et du cœur. Comme Ophélie, il est une prière dans la vie, un remords dans la mort. Comme Ophélie, une écume qui s'évanouit dans le torrent. Comme Ophélie, un ciel offert et dédaigné.

Jamais l'art n'a produit une création plus pure, ni divi-

nisé une réalité plus humaine, ni conçu une vérité plus resplendissante.

L'art ne prouve pas, il pressent. Et il est permis de penser que Shakespeare, en donnant aux aspects divins de son âme une vie spirituelle, pressentit qu'il fondait en elle, et pour toujours, les aspirations éternelles du sentiment dans tous les climats, dans tous les âges, dans tous les caractères des hommes.

A quoi donc aspire le sentiment? A quoi donc aspirent tous les êtres raisonnables, dans la période du sentiment? A réaliser le songe doré de la vie.

Et que lui demandent-ils? Tout ce que possède Ophélie : douceur, simplicité, candeur, sincérité, délicatesse dans ses sentiments et dans ses actions, innocence dans tous ses désirs et dans toutes ses pensées, et cette possibilité qui est en elle de ressentir tous les amours, depuis l'amour raisonneur qu'elle éprouve à l'égard de son frère, jusqu'à l'amour humble et soumis que son père lui inspire; depuis l'amour qui tremble en face de l'amant, jusqu'à celui qui la fait trembler elle-même dans son délire.

Et lorsque se réalise ce que l'on exigeait et que cet égarement du bonheur dans son impétuosité transpose la réalité, et que s'établit une lutte entre l'idéal et le réel, qui est proche et qui est loin, et que le réel triomphe, comme il est bon et nécessaire qu'il le fasse, alors on exige de l'idéal qu'il s'évapore, on lutte contre lui que l'on juge importun, on l'éclabousse de la fange du doute, on le bafoue avec la honte des réalités impures, et trois fois on le renie; et si par hasard le moment arrive de raison supérieure où l'on perçoit enfin qu'il n'y avait pas incompatibilité entre le réel et l'idéal, il ne reste de celui-ci que le souvenir à la fois plaisant et joyeux, l'aiguillon d'infini qu'il laissa enfoncé dans le cerveau, et cette insatiable anxiété qui, pour toujours, dévore le sentiment.

Et voilà ce qu'est Ophélie pour Hamlet : l'idéal du sentiment opposé à la réalité de la raison.

La lutte par Hamlet entreprise pour parvenir à détester ce qu'il aime, à détruire ce qu'il idolâtre, à plonger dans la fange de la réalité — dans laquelle lui-même soudain s'immerge — la divine pureté de son idole, est la lutte même que soutient tout être fort. La douleur, le martyr, l'agonie d'Ophélie : douleur, martyr, agonie de tous les êtres délicats.

Ophélie n'est pas un caractère, ni du point de vue éthique ni du point de vue esthétique. Elle ne l'est point du point de vue de l'éthique, car c'est un être dépourvu de responsabilité; elle est trop innocente pour connaître le mal et trop délicate pour lui résister. Elle ne l'est pas davantage du point de vue de l'esthétique, car l'ensemble des qualités qui la constituent et l'ensemble des circonstances qui l'encerclent, ne produisent ni choc, ni combat, ni victoire, ni défaite. Elle aime — c'est là toute sa vie et toute son histoire. Par amour pour son père et pour son amant, elle perd la raison à la première contrariété. Eût-elle résisté à la douleur que lui cause la mort de son père si, moins simple et moins innocente, elle eût été capable de comprendre l'affligeant amour de Hamlet? Ici se fût amorcé son caractère, car l'assujettissement de sa volonté à une fin préalablement déterminée eût commencé. Mais c'eût été la fin d'Ophélie. Ophélie dans la lutte, le combat, en pleine formation morale, en plein accroissement spirituel, modifiant ses qualités originelles par l'expérience et la douleur, par la passion et la connaissance de l'adversité, eût été un caractère, une femme, une héroïne; elle n'eût plus été Ophélie. Le charme, l'harmonie de cette très douce créature, et ce qu'elle a d'exquis, réside en ce qu'elle réalise et personnifie cet état de l'esprit humain, plein de ténèbres lumineuses, de lumière diffuse, de délicieuse imprécision, de céleste clair-obscur, de doutes et de foi, d'espérances aveugles et de timides méfiances, dans lequel gît le sentiment lorsque l'on contemple l'harmonie de la vie, qu'on la croit créée pour lui, que l'on se plonge avec délice en elle, créature

et créateur de son bonheur. Que survienne une dissonance, le sentiment se replie, et plus jamais il ne jouira sur la terre ni dans le ciel de cette harmonie de la félicité, de cette félicité de l'harmonie.

Cet état s'appelle amour, et c'est un état aussi universel qu'il est éphémère. Tous les êtres de raison l'éprouvent, parce que tous les êtres de raison ont la faculté de sentir, d'estimer, d'aimer le beau, et le droit (s'ils savent l'exercer) d'être heureux en réalisant leur sentiment de la beauté dans l'amour. Cette universalité du sentiment avec ses caractères précis d'inconscience, de vague, de fugitivité, n'a jamais été et probablement ne sera jamais mieux exprimée. La vie, l'histoire, le théâtre et le roman sont pleins d'amours. Mais cet amour unique, le plus universel, parce qu'il renferme toute une faculté de l'être humain dans le premier élan de cette faculté, s'il compte quelques exemples dans la vie et dans l'histoire, n'a trouvé en art qu'une seule expression et cette expression c'est Ophélie.

Ceux qui l'ont vu vivre comme elle vécut, dans la parfaite sincérité de son innocence, devenir folle comme elle le devint, « embellissant l'affliction, la douleur, et jusqu'à l'enfer même » comme le dit son frère; mourir comme elle mourut, passant « de son chant mélodieux à sa trouble mort » *from her melodious lay to muddy death*, comme le dit Gertrude ; ceux qui l'ont vue déclarer son amour avec tant de laconique pudeur, le défendre avec une si grande candeur contre le doute, le soumettre à sa dignité et à sa pudeur dans le moment bienheureux où elle tient son amant à ses pieds, se perdent en suppositions calomnieuses dès qu'ils l'entendent chanter dans sa folie la provocante cantilène de Saint-Valentin, et ils doutent de sa virginale pureté. Ce doute est la preuve la plus complète de la perfection de cet idéal. Ils doutent, parce que toute perfection, qu'elle soit réelle ou idéale, provoque des doutes. Au lieu de douter, ils admireront, lorsqu'ils se souviendront que la folie est une maladie du cervelet, noyau du système neuro-spinal; que les sensations

produites dans ces organes par la démence se transmettent aux organes sympathiques ; que cette transmission et cette sympathie purement organiques ne peuvent être dominées ni dissimulées lorsque la raison qui commande à ces sensations est morte ; et que, si dans la démence, la sensation et le souvenir coïncident, ce n'est point le souvenir qui détermine la sensation, pas plus que celle-ci n'est un souvenir de la réalité.

Ainsi rendue à l'intégrité absolue de sa beauté morale et physique, Ophélie est plus belle et plus pure qu'avant, parce qu'elle cesse d'être un songe créé par la fantaisie pour devenir une réalité vivante, un être de chair et d'os, avec des fonctions et des organes qui ne changent rien à la sublime réalité de sa pureté, à la sublime idéalité de sa beauté.

C'était un vase fragile : on y a planté un chêne au lieu d'y planter une violette, et il s'est brisé.

C'était un cœur de cristal: au lieu de le soumettre à la douce température de l'amour, on l'a soumis à la pression des passions, et il éclata.

LE PRINCE.

Noyau de tous ces caractères — comme aussi de l'action — l'ensemble des sentiments, des pensées, des jugements, des luttes, des actes du prince de Danemark, constitue l'objectif suprême, l'unité essentielle de cette tragédie. Pour la comprendre, il faut le comprendre. Pour le comprendre il faut l'étudier, et pas tant dans les circonstances où le poète l'a placé que dans la réalité où il est allé le chercher, dans l'observation initiale d'après laquelle il a été créé.

Si Hamlet n'était point le fils de la réalité, il ne serait que l'expression avortée d'un idéalisme malade; s'il n'était l'expression d'une vérité observée, il serait un monstre repoussant. Avorté, il serait mort; monstre, il serait répugnant. Il n'est pas mort, il ne répugne pas; donc il a un fondement d'existence; donc, il contient un intérêt humain.

Quel intérêt ? Le plus humain : celui qui pour le bien collectif résulte du progrès de l'être dans l'être même.

Shakespeare avait observé (et l'intention psychologique de toutes ses créations le prouve) que, dans la vie, tous les conflits des êtres de raison ont un caractère individuel, une cause intime, un motif subjectif, comme dirait un philosophe de l'art ou de l'esprit. Établir des relations entre ces motifs intérieurs qui régissent l'action, et les sollicitations extérieures de la vie : expliquer ce qui est extérieur par ce qui est intérieur; les éléments de la réalité diffuse dans l'existence, par le développement de la vérité confuse de l'esprit — ce fut là le souci de son génie. On en trouverait une preuve dans la chronologie de ses œuvres; et si, de cette chronologie, on pouvait conclure à cette gradation : *Cordélia, Juliette, Desdémone, Gertrude, Le Roi Lear, Roméo, Othello, Hamlet,* on verrait que dans cette gradation se résument les efforts du poète pour s'élever progressivement au concept primaire qui l'inspire.

Ce concept, c'est l'influence de la vie morale dans la vie normale : chaque être, dans l'adversité ou le bonheur; chaque idée, dans le concept de la vie; chaque sentiment, dans la joie ou la douleur; chaque action, dans le calme ou la tempête de notre être; chaque développement de l'âme, dans la pureté ou l'impureté de nos relations humaines; chaque accroissement de puissance affective, morale ou intellectuelle, dans l'impuissance ou la toute puissance de la vie réalisée.

De ce point de vue, Hamlet est un moment de l'esprit humain et tout homme est Hamlet dans un moment de sa vie. Hamlet est la période de transition entre un état et un autre état de l'esprit; de l'état de sentiment à l'état de raison; de l'idéalité à la réalité; de l'inconscience à la conscience de vivre.

L'être humain commence à vivre par les sens, il double sa vie par le sentiment, il en accroît l'intensité par la fantaisie. Il sent qu'il vit, il imagine sa vie comme il la sent et il est heureux. La vie serait une explosion d'allégresse si l'être

humain pouvait demeurer dans cet état. Mais il ne le peut, car l'unité d'esprit est complexe et chaque être se réalise suivant la plus ou moins grande intensité de quelques-unes de ses facultés.

Cette différence d'intensité dans les facultés individuelles constitue la réalité, et de cette réalité naît une lutte. Cette lutte est pour les uns un instant à l'horloge ; pour d'autres une période entière de leur vie; pour quelques-uns une éternité dans leur conscience. S'emparer de la réalité, voilà le but de la lutte. Les pauvres d'esprit (selon Voltaire et selon le Christ), sont les plus prompts à s'emparer de la réalité, ceux qui le plus facilement triomphent dans cette lutte. Les esprits pauvres de Voltaire rient; les esprits pauvres de Jésus sourient. Ceux-ci, avec la piété compatissante des humbles; ceux-là, avec l'implacable satisfaction des sots. Les uns ne comprennent pas que ce qui leur coûta si peu puisse tant coûter à d'autres. Les autres ne comprennent pas que ceux qui luttent si longuement pour s'emparer de la réalité lui résistent tant. Les sots confient leur vie au hasard et le hasard les mène. Les humbles confient leur vie à la foi aveugle et la foi les guide.

Celui qui se charge lui-même de son existence entre dans le combat armé de sa responsabilité et prétend modifier la réalité pour l'adapter à l'idée qu'il s'en fait; celui-là hésite, trébuche et tombe; il se relève, recule, avance, et s'il parvient à s'emparer de la réalité de l'existence, à se compléter en elle, à se perfectionner par elle, il tourne toujours les yeux de l'esprit pour regarder en arrière, et sa mémoire du cœur demeure toujours fixée sur le premier moment de sa vie, et toujours il continuera à lutter pour rapprocher de la réalité cette première fin de son existence et établir ainsi l'harmonie dans son âme. Qu'il l'établisse, c'est un esprit sain qui se repose sur sa victoire. Qu'il ne parvienne pas à l'établir, ce ne sera qu'un esprit malade condamné à mourir dans le combat.

Que Gœthe se fût lancé dans cet ordre de réflexions, et là

où il ne vit qu'une âme fragile, déchirée par le poids du doute, il aurait vu ce que Shakespeare a voulu montrer : l'âme humaine explorant les abîmes de la réalité, dans le passage de la joie à la douleur, de l'idéal au réel, de la vie sentie à la vie pensée, de la vie inconsciente à la vie consciente.

Que le lecteur ou le spectateur de Hamlet se place dans ce courant d'idées, il aura la clef de l'énigme, le mot du mystère, la lumière de ces ténèbres. Les ténèbres ne sont pas au dehors, elles sont en nous. Et comme nous n'avons pas pour habitude de les palper pour les dissiper, et que ce n'est qu'au contact de l'attention qu'elles s'évanouissent, il n'y a pas de chaos plus profond que Hamlet, car il n'y a pas d'obscurité plus ténébreuse que l'activité cachée de notre être.

Je ne prétends pas prouver que Shakespeare, en créant sa sombre personnification d'une crise d'âme, pensa ce que je pense; son temps lui épargna ses tristesses : ce que je tente de démontrer c'est qu'il conçut cette vérité d'observation que j'ai essayé d'exposer; étant donné que si on la prend pour guide on comprend dans toutes ses parties l'œuvre grandiose et que, dans l'exposition du caractère aussi bien que dans le développement de l'action de Hamlet, l'on retrouve justifiées les idées que je lui attribue.

Hamlet était jeune; il pouvait avoir trente ans au plus, car Yorick, d'après le fossoyeur (Acte V., Sc. I) était mort depuis vingt-trois ans, et que le prince lorsqu'il ramasse par terre le crâne du bouffon rappelle que bien des fois il joua sur ses épaules. A trente ans on aime encore; et Hamlet aimait son père de qui il se faisait la plus haute idée qu'on puisse se faire d'un homme. *He was a man.* « C'était un homme »; il aimait sa mère, l'amante tant aimée de son père; il aimait ses amis, pour lesquels il avait ces nobles paroles avec lesquelles il reçoit Horatio : Seigneur, mon bon ami (je changerai ce nom pour le sien); il aimait les hommes et il exprime par d'enthousiastes exclamations la haute opinion qu'il se fait d'eux. *What a piece of work is a man!... How noble in reason! How infinite in faculties!... Like an angel!... Like a god!* « Quel

chef-d'œuvre est un homme! (chaque homme). Qu'il est noble dans sa raison! Qu'il est infini dans ses facultés!... Comme un ange!... Comme un dieu! » Il aime le monde, dont la terre lui paraît admirable dans sa structure, dont l'atmosphère lui paraît excellente dans son dosage, dont le majestueux firmament par sa beauté lui cause de l'extase. Toutes ces amours sont commandées par l'amour de la vérité qu'il cherche à travers ses études, et réchauffées par l'amour du beau qu'il concentre sur Ophélie.

Dans cette simple esquisse tout l'état moral de Hamlet, avant que ne commence son évolution, se trouve contenu; les sens se complaisant dans la nature; le sentiment se complaisant dans les affections naturelles; la fantaisie se complaisant dans la vérité conçue et la beauté réalisée. Résultat : pour lui et en lui, le bonheur; de lui, pour les autres, la bonté : il était optimiste vis-à-vis même de ces premiers ennemis qui naissent non pas tant des relations sociales que des relations intellectuelles entre les hommes.

Mais il y a plus. Fils de parents puissants, entouré d'amis dévoués, flatté par des courtisans obséquieux, il n'avait pas d'ambition. Lorsque les espions de son oncle, peut-être disposés à la seconder, feignent malignement de prendre pour l'expression d'une ambition frustrée ses plaintes du Danemark, il répond : *I could be bounded in a nut-shell, and count myself a King of infinite space*, etc. Je pourrais être enfermé dans une coque de noix et me tenir pour le roi d'un espace infini. Ce manque d'ambition, jusque dans la seconde période de son caractère, alors que l'ambition eût pu faciliter l'exécution de ses sombres projets de vengeance; cette façon de se contenter de peu, alors que le moindre de ses désirs fût devenu loi et commandement; cette tendance philosophique à considérer la vie pour ce qu'elle est en soi et non pour ce que la font les circonstances extérieures, exprimée avec tant d'énergique laconisme dans cette phrase : « Les choses ne sont bonnes ou mauvaises qu'autant que l'esprit les fait ainsi », trahissent dans l'esprit de Hamlet ce

développement de l'idéalisme qui aboutit à l'indifférence absolue à l'égard de la réalité sur laquelle il ne compte pour rien.

Négligeant tous ces détails, Gœthe n'en retient qu'un, pour en conclure que Hamlet était un esprit faible qui devait nécessairement succomber sous la tâche qu'il s'était imposée. La raison sur laquelle l'auteur de *Faust* fonde cette opinion est celle-ci : lorsqu'Hamlet apprend, des lèvres de l'ombre de son père, qu'il est appelé à être l'instrument de sa vengeance, il s'écrie : « Haine abominable! puissé-je n'être jamais né pour le venger! » Cette imprécation est loin d'être la clef de la conduite de Hamlet. C'est une simple manifestation de sa bonté et la première expression du changement moral qui en lui va se produire.

Comme toutes les natures chez lesquelles le sentiment domine, il était idéaliste et il résumait la vie dans ses aspects de beauté, dans ses aspirations au bien, dans ses concepts de vérité. De là, son existence désintéressée et la moralité, par suite naturelle, de ses actions. De là aussi la terreur qu'il éprouve au premier moment d'une vie nouvelle : quand un âpre intérêt va transformer sa vie; lorsqu'il doit sonder le mal qu'il ne connaît ni ne conçoit; quand il doit pénétrer dans sa propre conscience, non pour lui demander de le soutenir dans l'accomplissement d'actions généreuses, mais, au contraire, pour qu'elle se plie à l'horrible nécessité d'une action abominable. Il aimait; il lui faut haïr. Voilà l'atroce nécessité devant laquelle il se trouve dès qu'il s'engage sur son nouveau sentier; voilà la nécessité qu'il déteste.

Comme tous les idéalistes, Hamlet manquait de cette raison dépravée qui, en affirmant l'existence du mal dans la vie, le déclare nécessaire. La volonté est fille de cette raison dépravée, essentiellement mauvaise, et que nous avons rencontrée dans le portrait de Claudius. Hamlet, n'ayant pas dans l'esprit le moteur, n'aura pas le mouvement, il lui manque cette volonté qui exécute rapidement, tranquillement et sans scrupules, le mal qu'elle suppose

nécessaire. La volonté est la faculté humaine la plus voisine des facultés animales. C'est pourquoi elle obéit si docilement aux instincts et c'est pourquoi elle est si variée dans ses fonctions. Instrument de l'instinct de conservation chez les animaux, sa violence est en raison directe de la poussée de l'instinct. Instrument du bien chez les êtres de raison, elle excluerait le mal si l'être de raison n'avait pas d'instincts. Elle en a, et plus ils l'emportent sur la raison plus ils influent sur la volonté dans le sens de la perversité. Les animaux peuvent nuire, ils ne font pas le mal, car, dépourvus de raison, ils n'ont dans leurs actions ni responsabilité, ni contrainte morale. Les êtres raisonnables font le mal parce que, possédant la raison pour modérer leur instincts animaux, ils laissent leurs instincts diriger leur volonté au lieu de la soumettre à la raison, faculté qui, connaissant le bien et le mal, a la responsabilité des actions auxquelles elle consent.

De même qu'il y a une raison pure ou théorique et une raison pratique ou éclectique, il y a une volonté rationnelle et une volonté instinctive. La volonté rationnelle est toujours secondaire, c'est une faculté subordonnée à une autre, c'est un moyen de la raison. La volonté instinctive est une faculté prédominante. La première fait le bien ou fait le mal; mais elle ne fait qu'obéir et, presque toujours, elle obéit au sentiment du bien ou à la raison du bien. La seconde fait fatalement le mal, car le bien même que par hasard elle fait est mal, étant donné qu'elle obéit à une raison dépravée, à un sentiment corrompu, à un instinct vicieux.

Si, dans un combat de l'esprit, les instincts l'emportent sur la raison, la volonté mauvaise triomphe. Si la raison l'emporte sur l'instinct, la volonté rationnelle est victorieuse; de ces deux volontés, laquelle est la plus forte? Celle qui, ayant abdiqué la raison, obéit immédiatement aux instincts, ou celle qui, toujours soumise à la raison, résiste constamment aux instincts?

L'histoire vulgaire et la société commune répondent :

celle-là; la conscience et la vérité: celle-ci. Mais à mesure que l'histoire prend conscience de ses devoirs et la société de ses droits, l'une et l'autre rendent hommage à la volonté vertueuse qui succombe, alors même qu'elles continuent à applaudir la volonté mauvaise qui triomphe.

Claudius est une volonté mauvaise qui triomphe; Hamlet une volonté vertueuse qui succombe; détachée de tout intérêt, c'est ici la raison pure qui juge : elle condamne Claudius; elle absout Hamlet.

Obéissant à la voix de la raison; soumis au commandement de sa conscience; habitué, par sa vie désintéressée, à tout idéaliser; transformant en idéal toute l'existence, aussi bien la sienne propre qu'il rapproche de la conception générale qu'il a de la vie, que celle d'autrui qu'il identifie à la sienne, Hamlet ne fait jamais usage de la volonté mauvaise. Le monde, la société, les individus, le mystère même de son être, tout est en lui. Quand la réalité contredit son idéal, il s'appuie sur son idéal pour oublier la réalité; quand le monde dément l'idée qu'il se fait du monde, il recrée cette idée dans son esprit; quand la société le trompe, il caresse dans son cœur l'image dorée de la société parfaite qu'il rêva; quand les hommes lui déplaisent, il recherche en lui-même le type original de l'être humain et l'opposant aux copies répugnantes, aux parodies repoussantes, aux honteuses falsifications qu'il trouve dans la réalité, il se fortifie dans son orgueil ou dans sa volonté de bien faire pour continuer à être ce qu'il est; il se fortifie dans son optimisme ou dans sa modestie pour continuer à penser des autres ce qu'il pense de lui-même. Si l'orgueil lui dit : « Tu ne cesseras pas d'être ce que tu as été », la modestie le contraint à penser que « dès l'instant qu'il n'est pas meilleur que les autres, les autres doivent être ce qu'il est. »

Toute éducation, pour sotte qu'elle soit, développe nécessairement les facultés de l'esprit et, dans chaque esprit, telle ou telle faculté qui naturellement domine. L'éducation de Hamlet, bien aimé des siens, caressé par tous les sourires,

sollicité par toutes les espérances de la vie, favorisa le développement de sa sensibilité; son éducation intellectuelle favorisa le développement de son idéalisme. Si sa vie lui apprenait à aimer, parce qu'il était aimable, les livres lui apprenaient à considérer comme une réalité ces souriantes perspectives de la vie, parce qu'elles développaient la faculté qui transforme en abstractions, en idées générales, en concepts, les faits pratiques, les idées diffuses, les jugements partiaux de la réalité.

Voici l'idée qu'il se faisait de la vie : une satisfaction sans contretemps.

Voici l'idée qu'il se faisait des hommes : tous les hommes doivent être comme mon père et comme moi; toutes les femmes doivent être comme ma mère et comme Ophélie.

Voici l'idée qu'il se faisait de la société : un pacte fraternel entre hommes qui s'aiment, comme lui-même aimait ses amis.

Jusque là, il n'avait en rien besoin de la volonté, car il vivait en soi-même et de soi-même.

Mais la vie réelle est une vie de relations : relations avec la nature, et l'on croit à un principe; avec la société, et l'on croit à une loi; avec soi-même, et l'on croit à une unité. Tant que la nature, la société et soi-même sont d'accord, il se crée une harmonie. Qu'ils soient en désaccord, il se crée un contraste. Dans la relation d'harmonie, la nature a un nom, celui du Créateur; une personnification, la personnification obscurément lumineuse de Dieu; la société a une forme, la fraternité; un représentant, l'auguste humanité; l'être intérieur a une essence, l'esprit; une apparence, l'apparence majestueuse de l'homme original. Dans la relation de contraste, la nature, la société, l'être sont vides : ni Dieu, ni humanité, ni homme.

Entre l'une et l'autre relation, il y a un abîme : celui qui tue ou qui sauve, quand on passe d'un état de l'esprit à un autre.

L'exploration de cet abîme, ce qu'il y a d'inconnu enfoui

dans ses entrailles, la lumière ou les ténèbres qu'on en tire, la nécessité de s'enfoncer au plus profond de cet abîme pour remonter au plus haut, et arriver du fond du gouffre jusqu'à la cime, de l'obscurité jusqu'à la lumière, — c'est là ce qui constitue la révolution morale.

C'est de cette révolution que l'esprit d'Hamlet était le siège.

C'est cette révolution qui se développe au cours de l'action de la tragédie.

Exposition. — L'Action.

Hamlet étudie à Elseneur, lorsque son premier malheur s'accomplit : son père meurt.

Il l'apprend, il accourt. Cachant sa douleur dans le sein de sa mère, il n'y trouve pas la douleur sympathisante qu'il cherchait et espérait. Sa mère ne peut sentir comme lui, car elle n'est pas comme lui désemparée : elle vient de se remarier.

A son premier malheur s'ajoute sa première désillusion.

Avec qui sa mère s'est-elle mariée ? Avec le seul homme qu'Hamlet ne peut aimer, car c'est celui qui, devant ressembler le plus à son père, lui ressemble le moins : son oncle. Claudius ressemble à son frère comme un satyre à Hipérion (Acte I, Sc. II). Avec son premier malheur et sa première désillusion, le premier mépris.

Et depuis combien de temps son père est-il mort ? — Un mois. Un mois seulement et déjà mariée. Ici, le mépris se trouve multiplié par le désespoir.

Et pourquoi sa mère a-t-elle épousé son oncle ? Son oncle est un satyre, un misérable esclave de la chair. Sa mère le serait-elle aussi ? Il aimait sa mère parce qu'il la croyait digne de son père. Ne l'est-elle pas ? C'est là la première étreinte du doute le plus horrible.

Et quel est donc le mobile qui poussa son oncle à se

marier si vite avec sa mère? Un mobile ordinaire? Il eût attendu! Il n'a pas attendu, il a provoqué le scandale du pays et lui a jeté comme un défi. L'ambition? L'ambition dont le motif n'est point généreux annonce le crime.

L'ambition n'est point digne, qui procède indignement : il y a un crime! Devant cette terrible affirmation, l'esprit d'Hamlet entièrement s'égare. Il voit son père bien portant, sain, robuste, plein de vie, disparaître brusquement et il voit son oncle occupant son lit royal et son trône : *When sorrows come, they come not single spies, — But in battalions.* « Quand viennent les peines, elles ne viennent pas comme des espions isolés, — elles viennent en bataillons; » et le soupçon d'un crime épouvantable, escorté des plus terribles circonstances, accompagne dans l'esprit de Hamlet la perte de son père, la perte de sa mère vivante, la perte de ses plus pures illusions, la perte immédiate de sa foi.

Il était dans la foi; il est dans le doute. L'âge terrible de la foi avait en un moment passé, pour laisser le champ libre dans son âme à l'âge formidable du doute.

Au naufrage, une seule chose échappe : il reste Ophélie. La douce créature l'avoue à son père : Hamlet vient de lui déclarer son amour; *He has of late made many tenders of his affection to me* (Acte I, Sc. III). Polonius lui-même le confirme, lorsque, peu après, il donne connaissance aux rois de la lettre que la soumise Ophélie lui a remise et qui lui fut adressée par Hamlet : « A la Céleste idole de son âme ».

Dans cette lettre qui se résume ainsi : « Je doute de tout, sauf de mon amour. Je l'éprouve pour toi (bien que je n'aie pas le temps de compter mes gémissements) parce que tu es ce qu'il y a de meilleur. » Dans cette lettre il y a, non seulement l'aveu de son amour, mais aussi l'espoir d'être sauvé par l'amour. Comme il a commencé à douter de tout il consent à ce que son aimée, elle aussi, doute de tout; mais, comme pour se résoudre à l'aimer, il a dû l'invoquer comme étant ce qu'il y a de meilleur *(O most best)* et l'em-

bellir dans son imagination au point d'en faire celle qui est la plus embellie par les vertus que de toute part il voit disparaître *(the most beautified Ophélia)* il s'en rapporte à cette foi mutuelle, qu'il a en elle, qu'elle a en lui, du seul bonheur qu'il espère encore, et il la supplie de ne point douter de son amour.

Elle ne doutera pas ou mourra dans le doute : et lui, mortifiera son amour pour justifier son doute.

Si l'amour pour elle est une foi, pour lui c'est plus une espérance qu'une foi : il ne s'y abandonne pas. Plutôt que de l'invoquer dans la douleur, il l'exclut de sa douleur, et jamais, ni dans la solitude, ni étant accompagné, qu'il rumine ou dissimule ses joies, il n'y fait allusion. Il vient de l'avouer; il vient de se lier par sa douce confession et le voilà seul, comme toujours on le verra dans les grands moments de la tragédie, comme son esprit veut qu'il soit, offensant le souvenir de la meilleure des créatures, lorsqu'il confond dans un même anathème la femme et la fragilité : *Fragilité, ton nom est femme* (Frailty, thy name is woman!)

Pour bonne que soit Ophélie, comment ne serait-elle pas fragile, quand sa propre mère l'est? Et pour grand que soit l'amour qu'il ressent pour le seul être qu'il puisse aimer, pour grand que soit le besoin qu'il a de cet amour, comment pourrait-il s'y livrer, quand il lui faut approfondir, approfondir encore et davantage le mystère qui l'écrase.

Sa mère, mariée à son oncle deux mois à peine après la mort de son père, être obligé de le voir et de se taire, de déchirer son cœur et de tenir sa langue! Si Dieu ne foudroyait pas de ses rayons les suicidés, il se suiciderait! Il préfère le suicide au mal, et il devine qu'il devra faire le mal : *It is not, nor it cannot come to, good.* « Ceci n'est pas et ne peut rien apporter de bon » (Acte I, Sc. II, monologue).

Il y a un mois qu'il se répète ce monologue, car depuis un mois son âme s'est séparée de la manière de sentir et de penser des autres, depuis un mois il est tombé des hauteurs de son ancien état à l'abîme de la nouvelle vie dans laquelle

désormais il chemine. Il n'a plus rien à voir avec les autres, ils sont de son espèce, non de sa famille. Ils font le mal ou le flattent, il ne peut pas le supporter. Ils le font par convenance ou par plaisir, et lui s'épouvante d'avoir à le faire par devoir. Il s'isole, parce qu'il a besoin de connaître profondément son nouvel état; il recherche la solitude, parce qu'il a besoin d'être seul pour penser sans se distraire; il fuit les hommes parce qu'ils sont les courtisans de la fortune et les ennemis de la douleur. Il pleure dans la solitude, il rit et fait rire dans le monde; ici, chacun le guette; là-bas, seule sa conscience le surveille.

La seule présence de ses amis l'importune et, quand Horatio paraît, il éprouve le désir de le repousser; mais c'est Horatio, son ami, dévoué de cœur et de volonté, et, pour un instant, l'Hamlet d'autrefois reparaît et telle est la confiance de son affection qu'il en arrive à dire à son ami qu'il voit continuellement son père avec les yeux de l'esprit.

— Je l'ai vu avec ceux du corps, lui répond Horatio.

— Tu l'as vu ? Qui ?

— Le roi, ton père.

— Le roi mon père ?

— Deux fois cette nuit il est apparu à ces Seigneurs e à moi-même.

— Où cela ?

— Sur la plateforme où nous nous tenions en sentinelle

— Ne lui as-tu pas parlé ?

— Oui, mais il n'a pas répondu.

— C'est fort étrange !

Et Hamlet longuement se recueille. Ombre de sa cons cience ou ombre de son père, Hamlet déjà l'a vue passe en imagination, il sait ce qu'elle vient demander et c'e pourquoi il se tait, pourquoi si longuement il médite su cette étrangeté.

Il s'arrache à ses réflexions, pour interroger :

— Es-tu de garde ce soir ?

— Oui, monseigneur.

De nouveau il se recueille; mais la concordance entre cette apparition et ses propres idées le préoccupe et il s'écrie :

— Armé, as-tu dis?

— Oui, monseigneur, armé.

— De pied en cape?

— Oui, monseigneur, de pied en cape!

— Donc, tu n'as pas vu son visage.

— Si! Il portait sa visière levée.

— Était-il contracté?

— Il semblait plus triste qu'en colère.

— Pâle ou enflammé?

— Non, très pâle.

— Et vous fixait-il du regard?

— Constamment.

— J'aurais voulu me trouver là.

— Vous eussiez été atterré.

— Probablement... Est-il resté longtemps?

— Le temps de compter de un à cent.

— La barbe blanche; hein?

— Noire argentée, comme lorsqu'il était en vie.

— Je veux monter la garde cette nuit. Peut-être reviendra-t-il; si c'est l'ombre de mon père, je lui parlerai. Vous autres, l'oreille sourde et la langue muette. Mes amitiés chez vous : allez avec Dieu.

Et il reste seul. Non! Il demeure accompagné comme il l'était : par la même concordance étrange; par le même recueillement; par la même certitude que l'ombre mystérieuse confirmera ses soupçons : « L'ombre de mon père est armée!... Une tromperie, peut-être! Que vienne la nuit! Paix, jusque-là mon cœur! Alors même que toute la terre les cacherait, les méchancetés se dévoileront à la vue des hommes. »

Il y a donc une méchanceté? Hamlet l'a affirmé dans sa conscience, mais il a le sentiment que c'est sa conscience

qui l'a dit et il craint de se tromper, et il hésite, et chaque hésitation augmente les ténèbres de son esprit.

La scène est pleine de ces ténèbres morales quand Ophélie apparaît et les éclaire. Elle discute avec son frère son amour naissant et elle le défend contre les doutes de son père. Elle a prononcé quatre mots. Cela suffit. Plus personne ne peut ignorer ces deux choses : qu'Ophélie aime Hamlet; que cet amour angélique et puéril suffirait pour guérir le cœur du jeune homme.

Suffira-t-il? Et comme le prévit l'admirable poète-psychologue lorsqu'il intercala cette scène charmante entre deux autres parmi les plus décisives de son œuvre, l'intérêt augmente, la pieuse anxiété de l'auditoire est doublée, et quand, dans la scène suivante, paraît Hamlet et que peu après l'ombre terrifiante fait son apparition redoutée, ceux qui ne voient en elle que la forme plastique de la conscience du prince, la matérialisation de l'âme attristée de l'infortuné jeune homme, comme ceux qui dans le spectre apparu voient une âme en peine qui se donne le mal de venir sur ces terres lointaines pour imposer une vengeance qu'il eût dû oublier, tous souhaitent que les révélations d'outre-tombe ne concordent pas avec les inductions de Hamlet, et désirent que le jeune homme guérisse et ne conçoive sa guérison que dans l'amour d'Ophélie.

Amour! Ses inclinations ne le conduisent pas dans ce chemin! Il va par le chemin de la haine et de la vengeance. Et c'est fatal.

Le plus puissant écrasera le plus faible. Faible, simple espérance, sa tendresse; forte, âpre foi, celle de son doute; Hamlet ne pense qu'à voir avec les yeux de son âme la forme matérielle de son soupçon, l'infernale ou divine confirmation du doute qui lui ronge le cœur.

Voici le doute incorporé à une apparence matérielle; voici le fantôme de son père. Il attendait anxieusement que vînt la nuit pour le voir, il le voit et il tremble. De peur? De quoi aurait-il peur? *What should be the fear?* Il fait plus

de cas d'une épingle que de sa vie. Et il fait bien. La vie, si elle n'a pas un but utile, vaut moins qu'une épingle : car de cette épingle, la main même d'un enfant peut faire qu'elle soit utile.

Et pourquoi tremble-t-il? pour son âme? Que pourrait lui faire un fantôme, étant une chose aussi immortelle que lui-même? *being a thing immortal as itself?*

Et pourquoi tremble-t-il? parce que nul ne pénètre dans l'inconnu sans trembler. L'inconnu pour Hamlet n'est pas ce que le mort lui révélera, mais le formidable pouvoir dont il va s'armer. Il sait ce que l'apparition lui confie, car son cœur prophétique le lui avait dit *(O my prophetic soul);* son cœur a donc un pouvoir tout puissant : que fera-t-il de lui? Il douta de son oncle et eut foi en son doute; le doute confirmé n'est plus une foi. Qu'en reste-t-il? L'héritage d'un mal qui le dégoûte; le patrimoine d'une vengeance qu'il maudit; et l'horrible don de voir, derrière les apparences des choses et des hommes, la réalité difforme des hommes et des choses. *O horrible! O horrible! most horrible!* pouvoir cent fois, mille, dix mille fois plus horrible que la méchanceté dont se lamente le fantôme.

Il avait pressenti que ce qui était arrivé n'était pas bon et le fantôme lui dit : « tu ne te trompes pas ». Il avait pressenti un crime et il y a un crime. Il avait pressenti que dans le crime l'innocence de ce qui pour lui est sacré, sa mère, était compromise, et elle est compromise. Il avait pressenti que son oncle souriant, paisible et obséquieux était l'auteur du crime supposé, et c'est lui. Il avait pressenti qu'il lui faudrait s'armer du mal pour être bon, et il a juré de se rappeler toujours que son père mourut empoisonné par son oncle, de se rappeler la vengeance dont son père le chargea. « Oh! Vous, Armées du ciel! Oh! Terre! Et qui encore?... Invoquerais-je l'enfer?... Paix, mon cœur, paix!... Me souvenir de toi? Oui! J'effacerai de ma mémoire *tout souvenir amoureux, toute sentence puisée dans les livres,* toutes les formes et *impressions du passé... Oh femme*

pernicieuse! Oh méchant, méchant, damné et souriant encore! Voici ce que je veux sculpter dans ma conscience : qu'un homme peut sourire et sourire encore et être un méchant!

Armées du ciel, terre, et toi aussi enfer, soyez témoins de ce qu'Hamlet a juré : se rappeler toujours que pendant qu'il se reposait confiant en la bonté, le mal veillait et le blessa dans la vie de son père, dans la pureté pour lui dogmatique de sa mère, dans la confiance que les hommes lui inspiraient, dans l'amour avec lequel il contemplait tout ce qui existe. Soyez témoins de ce que jamais il ne l'oubliera, et de ce que, pour l'avoir toujours présent en sa mémoire, il rompt dès aujourd'hui avec son passé, il arrache de son cœur le dernier amour qui y était enraciné, il arrache de sa raison les paroles de la sagesse à laquelle il avait l'ambition d'atteindre, et pour ne pas prendre sa mère en abomination, il abomine la plus pernicieuse des créatures, la femme; et pour haïr davantage les méchants, il veut penser et penser encore, jusqu'à comprendre que l'on puisse faire le mal avec ce même sourire qu'il avait pour chérir le bien.

Le premier pas vers la révolution, vers l'abîme, est fait.

Lorsqu'on dit d'un homme : « Telle chose lui arriva et il changea » on dit que le souffle d'un esprit nouveau passa sur cet homme et qu'il sut ou ne sut pas en profiter. Quand Hamlet dresse une barrière entre le passé qu'il vient de quitter définitivement et les temps inconnus qui désormais commencent, il ne dit pas ce qu'il va faire, il ne pense pas à ce qu'il va faire, il ne veut pas faire telle ou telle chose, il sent et pense seulement qu'entre le passé et le présent il y a un abîme; qu'un souvenir emplit cet abîme; que dans ce souvenir est gravée la certitude qu'il a que l'homme est un méchant qui sourit, et la femme un être pernicieux. Quand on commence une révolution que ce soit dans une croyance, une institution, une société, on ne sait jamais où l'on aboutira; on ne sait qu'une chose, c'est qu'entre le point de départ et le but il y a un abîme : la conscienc

esclave en Allemagne; la féodalité en France; la colonisation en Amérique du Sud.

Ce que l'on sait, c'est que la société, la nation, l'esprit, l'homme, émus et secoués par cette convulsion, n'en sortiront pas comme ils y sont entrés.

Le doux, le bienveillant, l'optimiste, le généreux Hamlet vient d'éprouver une convulsion morale; il n'est plus le même. Il n'a plus confiance en personne, même en Horatio. Aux questions de celui-ci, il répond par des phrases ambiguës qui n'ont de signification que pour lui-même; aux marques d'intérêt qu'il en reçoit, il répond par une injure, puisque, par dix fois il insiste pour qu'il jure de garder le secret de ce qu'il a vu; aux paroles les plus simples, il donne une si grande intensité de signification qu'Horatio, ignorant la révolution qui vient de s'opérer dans l'esprit de son ami, ignorant aussi qu'à chaque changement ou mouvement intérieur correspond un changement ou mouvement dans la forme qui l'exprime, dans les mots qui l'extériorisent, croit à sa folie. Hamlet lui-même s'étonne du changement qui, dans ses discours, correspond à son changement intérieur, et il décide d'en tirer parti, feignant la folie. Il n'est point nécessaire qu'il la feigne. Il n'est pas fou et ne sera pas fou; mais il a franchi d'un bond toute la distance qu'il y a entre l'idéalité optimiste et le pessimisme idéal, et il suffit qu'on ne comprenne pas ses paroles, ses actions, ses désirs, ses sentiments, ses idées, pour que tous le croient fou.

Il a perdu tout l'appui qu'il trouvait dans son état antérieur et il est faible. Il lui faut s'armer d'une force artificielle et il la trouvera dans son astuce, sa rudesse, dans l'ironie qui se dégage de son intention; dans les sarcasmes qui tomberont de ses lèvres, en allusions; dans ses moqueries, dans son dédain; dans le mépris avec lequel, de son nouveau point de vue il va considérer la vie, la société, l'homme. Hamlet croira que cette apparence est son œuvre; mais il n'y aura rien en elle qui ne soit conséquence directe ou indirecte de son nouvel état. Etat transitoire chez les indi-

vidus comme dans les sociétés, il se caractérise par une sorte de fureur avec laquelle on réagit contre un état antérieur, jetant à terre les idoles qu'on adora, élevant à la hauteur de la raison pure le doute cynique, prenant pour de la force ce qui n'est que faiblesse, classant parmi les plus infectes impuretés ce qu'auparavant — idées, personnes, relations, émotions — l'on a béni et adoré comme célestes puretés. Derrière cet état transitoire se trouve la force, car, dans celui qui lui succédera se trouve le progrès, et le progrès n'est rien d'autre que l'addition des biens nouvellement découverts à ceux depuis longtemps connus. Il nie le bien, d'une façon absolue, et il est dans le mal.

Pour comble de faiblesse, et aussi, comme résultat fatal de la crise qu'il traverse, il trouvera de la force pour le mal qu'il ne désire pas et s'abstiendra de celui qu'il juge nécessaire; il sera héroïque pour se résister à lui-même et ne point se transformer en instrument du mal, mais il sera impuissant, lorsqu'il s'agira de se faire un instrument du mal.

Quelle est la seule chose qu'Hamlet aimait lorsqu'il se vit contraint de commencer à se détacher de tout ce qu'il aimait? Ophélie? Il est donc certain que, se tourmentant, il ira tourmenter Ophélie. C'est la seule idole de son passé, il éprouve le besoin de la voir à terre et de la piétiner. Il ira. L'instinct de conservation le pousse; il cherche un refuge dans son innocence et, dans son âme, une lumière qu'il puisse opposer aux ténèbres qu'il fuit, et lorsqu'il la verra, il sera confondu de découvrir la femme dans l'ange et, par haine de la femme, il prendra peur de l'ange; et voyant en elle, dans le même temps, l'espoir du bien qu'elle représente en sa qualité d'ange et la certitude du mal qu'elle incarne en sa qualité de femme, il exprimera sa terrible lutte par le silence. Il la prendra violemment par la main; il la regardera, la regardera, et la regardera encore; il secouera la tête comme on secoue la tête pour exprimer l'angoisse profonde du doute unie à l'adieu que l'on dit

en soi à l'espérance; il prendra congé de son idole par un ténébreux silence; et quand il s'éloignera, à jamais, d'elle et de son bonheur, il sera déjà loin du bonheur et de l'idole qui l'incarna et il aura pourtant encore les yeux tournés vers elle.

L'esthétique répond à la psychologie; l'art à la science; la réalité à la vérité.

Voici Ophélie, les yeux et l'esprit attachés à un point qu'elle regarde, ignorant ce qui vient de se passer, bien qu'elle aille le rapporter à son père.

— Qu'as-tu Ophélie?

— J'ai eu si peur!

— De quoi?

— Tandis que je cousais dans mon appartement, Hamlet — les habits en désordre, la tête décoiffée, ses bas détachés, maculés et tombant sur ses chevilles, pâle comme sa chemise, ses genoux l'un l'autre se heurtant, ayant sur le visage un air à ce point sinistre qu'il semblait avoir été rejeté de l'enfer pour en conter les horreurs — Hamlet vint à moi.

— Fou d'amour pour toi?

— Je l'ignore seigneur, mais en vérité je le crois.

— Et que t'a-t-il dit?

— Il me saisit le poignet et le serra, puis, s'éloignant à longueur de bras et posant sa main ainsi sur ses yeux, il examina mon visage comme s'il eût voulu faire mon portrait. Il demeura ainsi longtemps; enfin, secouant mollement mon bras et branlant par trois fois la tête, il poussa un soupir si profond et pitoyable qu'il semblait que tout son corps s'abîmât et qu'il allait mourir. Cela fait, il me lâcha, et la tête tournée sur l'épaule, il marcha vers la porte comme s'il n'avait pas eu besoin de ses yeux pour marcher, et les tint dirigés vers moi jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Cette scène muette eût été incompréhensible, aussi le poète ne l'a-t-il pas représentée, il l'a décrite.

Jamais l'art n'a donné une preuve plus délicate de la faculté qu'il a de deviner la vérité. Que le poète eût repré-

senté cette scène capitale, il eût mis des ténèbres dans la lumière qui d'elle se dégage; en la décrivant et en plaçant son récit dans la bouche d'Ophélie, non seulement il parvient à exprimer clairement la situation de Hamlet, mais encore fait-il sentir la douleur cachée qu'il annonce. Le spectateur espérait que la crise morale du malheureux jeune homme serait dénouée par l'amour rédempteur d'Ophélie; la très innocente créature elle-même l'espérait. Ils n'ont plus le droit de l'espérer. Dans Hamlet, le développement de l'action et le développement moral du protagoniste se confondent. L'action suit le héros comme l'écho la voix. L'œuvre du doute est achevée; avec elle s'achève l'exposition de la tragédie.

Il en est de même dans les crises intellectuelles, morales, politiques de l'humanité. Quand tout est détruit, le mauvais et le bon, commence la tâche de la reconstruction. On tire des décombres les bons matériaux qui tombèrent, on les mêle aux matériaux nouveaux, bons ou mauvais, et laborieusement on reconstruit l'édifice.

Développement.

Hamlet ne doute plus. Il sait par les révélations reçues de sa conscience, ou d'outre-monde, que son père est mort empoisonné; que l'empoisonneur fut son oncle; que l'ambition fut le mobile du crime, et que la concupiscence en fut la cause déterminante. Il sait que l'ambition victorieuse occupe le trône et la concupiscence triomphante la couche royale de son père. Il sait que le déshonneur de sa mère est l'œuvre de l'ambitieux criminel. Il sait que c'est de là que procède la perte qu'il éprouva dans ses croyances, ses espérances, son amour.

Que va-t-il faire?

Aimé comme il l'est du peuple, selon ce que dit Claudius (Acte IV, Sc. VII), il lui suffirait d'un moment d'ambition

décidée pour se venger. Sa vengeance étant sanctifiée par la tombe même, il suffirait d'une occasion pour la satisfaire. Et, cependant, le moyen que l'ambition lui offre ne lui vient pas à l'esprit, et avant que de tuer de sa main le criminel, il explorera, conduit par la froide raison, les profondeurs de tous les problèmes de la vie.

Que cet état inquiète son ennemi; que celui-ci fasse venir expressément deux anciens condisciples de Hamlet pour en faire les espions de ses pensées et de ses actes; que Polonius l'importune en obéissant autant à son désir de complaire au roi qu'à son désir de prouver que la folie du prince n'est pas dangereuse; que Gertrude commence à perdre la sérénité de son bonheur sensuel; qu'Ophélie pleure la perte de ses bienheureuses illusions; que Claudius couve longuement le nouveau crime que lui conseille son instinct de conservation, soutenu et multiplié par sa méchanceté, rien de tout cela ne lui importe. Il semble indifférent à tout, bien que, de tout, il se rende compte.

Il ne prête attention qu'à soi-même, à l'évolution qui dans son esprit s'accomplit. S'il pouvait diriger cette évolution, il serait sauvé. C'est pour la diriger, pour en faire son œuvre, fille de sa raison et de son effort, qu'il lutte.

Il a dépassé le doute de la raison, et il est tranquille. Le doute de la conscience commence, et il lutte. Que le mal vienne au devant de lui, il le sait. Qu'il ait le droit de faire le mal, ça, il l'ignore.

De toutes ses forces intérieures, la seule qui jusqu'à présent accepte le mal est sa sensibilité. Loin de se décider pour le mal, sa raison le retient à chaque pas, et, dans chaque élan de sa sensibilité irritée, dans chaque mouvement de haine, dans chaque désespoir de ses amours détruits, il trouve le frein de la raison, qui quelquefois l'oblige à chercher l'origine des causes les plus abstruses et d'autres fois à s'examiner, sujet et objet de sa contemplation, avec ce froid regard qu'il appliquait naguère à l'étude, à l'examen et à la connaissance de la vie extérieure.

La raison se borne à connaître; elle n'approuve ni ne désapprouve ce qui arrive. Mais il existe un conseiller plus austère, une voix intérieure plus sévère, qui désapprouvent et condamnent le mal dont Hamlet est victime, mais cependant lui conseillent de s'abstenir du mal. La volonté, freinée et contenue, ronge son frein; elle veut s'élancer, bondir, détruire, annihiler, anéantir, se satisfaire, se rassasier, achever d'un coup le douloureux combat, et dans chaque circonstance de l'action, dans chaque événement, dans chaque fait, elle trouve un prétexte pour exiger l'action, pour seconder l'événement, pour réclamer des faits, pour transporter de l'intérieur à l'extérieur le combat maintenu dans les obscures solitudes de l'esprit.

Les baladins qui se présentent à Elseneur fournissent à Hamlet le prétexte que sa volonté exaspérée désire, que sa sensibilité éperonnée par la haine réclame.

Si le comédien joue le rôle dont Hamlet le charge, et si Claudius se trahit lui-même en voyant mise en action la criminelle infamie qu'il a commise, de quel droit, au nom de quel devoir, sa conscience continuerait-elle à l'obliger de s'abstenir du mal, qui doit le sauver du mal même et des méchants? Du moment que le mal existe, ainsi que sa raison l'affirme; du moment que le mal est nécessaire, ainsi qu'il le sent dans son cœur; du moment que le mal est un droit, ainsi que le veut sa volonté tourmentée, consentir au mal ne serait-ce pas pour sa conscience un devoir?

Le comédien qui vient de jouer son rôle lui fait honte. Il a récité les paroles d'un héros, il s'est ému, il a pleuré. Il a ému et fait pleurer tous ceux qui l'ont entendu. Et lui, qui porte dans son âme une douleur aiguë, qui souffre d'un malheur réel, qui a vu le déshonneur de sa mère, le triomphe de son oncle, qui pleure la mort inique donnée à son père par l'impudent triomphateur, lui seul ne sent pas, ne souffre pas, puisqu'il ne peut faire sentir et souffrir ceux qui ont empli sa vie d'amertume. Il est sans volonté, il est sans courage. Serait-il un lâche? Il ne supporterait

d'offense de personne; il ne supporterait de personne qu'une injure lui fût dite face à face, et pourtant il supporte que le crime qu'il maudit et déteste demeure impuni.

Il est resté seul, et, plein d'angoisse, il médite ce mystère.

« Me voici seul, maintenant. Oh! Je suis un misérable esclave! N'est-il pas monstrueux que ce baladin, pour une simple fiction, pour une passion imaginée, puisse ainsi plier sa volonté à son caprice... Et tout cela pour rien! Pour Hécube? Qu'est donc Hécube pour lui et lui, qu'est-il pour Hécube? Et c'est pour elle qu'il pleure ainsi! Que ferait-il s'il avait pour souffrir les raisons et l'objet que j'ai, moi? Il inonderait la scène de ses larmes... il rendrait fou le coupable... Tandis que moi, stupide irrésolu, je languis et ne sais rien dire... Suis-je donc un lâche? Qui ose m'appeler misérable?... »

Et le magnifique monologue continue. Monologue pour le spectateur, mais, pour lui-même, dialogue, dans lequel la conscience qui ne veut pas se décider et la volonté, anxieuse de vaincre les hésitations de la conscience, se querellent.

De ces querelles secrètes de l'esprit, l'être humain est chaque jour le théâtre. L'étendue et les difficultés de la lutte sont proportionnelles au développement de la raison. Un homme bon est presque toujours faible. Pourquoi? Parce que, occupé à ces querelles intérieures, il perd l'occasion fugitive d'exercer sa volonté, parce qu'il craint de l'employer au mal. Pour fort qu'il soit par la raison, pour entière que soit sa certitude du mal, pour lucide que soit la manière dont il apprécie la réalité; plus il sera fort, plus grande sera sa certitude et plus lucide le jugement qu'il porte sur le monde et sur lui-même, plus grande sera sa résistance au mal qu'il connaît et plus seront profondes les racines que pousse en son âme cette tranquille volonté qui en lui veut le bien et s'oppose héroïquement à la volonté du mal.

Ces héroïques rencontres sont invisibles, et ceux qui ont

la grandeur de les soutenir parviennent à un moment de douleur désespérée, moment dans lequel ils se jugent de la façon dont ils craignent d'être jugés par les autres, acceptant alors le mal comme un ordre catégorique de la réalité, comme un moyen d'existence inévitable.

C'est à ce moment que Hamlet est parvenu lorsque, sur lui-même, il médite dans ce monologue.

Il a déjà décidé le mal.

Et voici que, pour le provoquer, pour le maintenir aux aguets, les circonstances extérieures se présentent; voici Claudius et ses espions qui commencent à s'entendre en vue du crime. Jusqu'ici, l'hypocrisie de l'un cache aux autres ses desseins, mais le moment viendra de les leur révéler et il sait qu'il peut compter sur eux pour les accomplir.

Claudius veut savoir à quoi s'en tenir et s'en rendre compte par lui-même; il se cachera avec Polonius pour écouter ce que Hamlet dit à Ophélie : celle-ci, son père et Gertrude même, croient si fermement que la passion amoureuse peut influer sur le malaise du prince, que Claudius se décide à constater de ses yeux et entendre de ses oreilles les égarements d'une passion à laquelle il ne croit pas. Déjà décidé au crime, il trouvera dans la confirmation de ses craintes un nouvel argument en faveur de ses intentions mauvaises.

Il se cache, et il voit venir Hamlet, seul, tête basse, enfermé dans ses pensées.

A quoi pense-t-il? Que médite-t-il? Que cherche-t-il?

Il pense au ténébreux problème; il en médite les causes les plus lointaines; il en cherche le principe le plus caché.

Il s'est décidé pour le mal et ce mal aura pour expression la mort.

Qu'est-ce que la mort? Le non-être. Et qu'est-ce que l'être?

Un problème à deux inconnues; un abîme entre deux rives ignorées. Il s'agit de résoudre le problème, de franchir l'abîme. Il s'agit de cela pour Claudius, pour Claudius s'il

le tue; pour lui-même, s'il ne se décide ni à lui pardonner ni à le tuer.

Qu'y a-t-il de plus digne pour l'âme, pour cette âme si puissante par la pensée, le sentiment et l'amour? Succomber à la douleur ou se révolter contre elle? Tuer ou mourir?

« Mourir?... Dormir, et rien de plus. »

Et il sourit. La mort qu'il considérait jusqu'ici comme une idée, se présente à lui maintenant comme une réalité. En tant qu'idée elle effraye, en tant que réalité, elle attire.

« Et dire que dans ce sommeil s'éteindra cette acerbe douleur qui est ma vie. »

Loin de la craindre il la désire. Et son désir est si fort qu'il en oublie complètement la résolution antérieure de sa volonté, et que de son esprit disparaît la cause occasionnelle de sa méditation; il ne pense déjà plus à l'être qu'il va détruire, à soi-même ou à autrui, il ne pense qu'au non-être vers lequel il aspire de toute la ferveur de son infortune.

Et il caresse l'idée conquise, comme la raison caresse les vérités par son effort découvertes : « Mourir... dormir ».

Point d'emphase, point de réflexion, point d'affectation. Mourir, c'est dormir; une vérité et rien de plus. La vérité est simple et lumineuse. Simple, elle ne demande point d'effort; lumineuse, elle fait voir et se fait voir.

Il hausse les épaules : mourir c'est dormir.

Et dormir? Qu'est-ce que dormir?

« Dormir! Peut-être rêver...

La mort pourrait-elle donc ne pas être ce tranquille sommeil qu'il souhaitait. Qui peut dire quels seront les cauchemars de ce sommeil!

Il découvre un écueil, le remarque, s'arrête pour l'examiner.

C'est la volonté du mal, arrêtée devant les écueils du mal. Si elle agissait seule, si elle n'était mue que par les chaleureux élans de l'imagination et de la sensibilité, elle ne s'arrêterait pas, elle franchirait l'écueil ou se briserait contre lui; mais elle est née d'une lutte : la raison inquisitrice,

la conscience justicière l'accompagnent, et elle s'arrête.

C'est en vain qu'elle reviendra plus tard à son caractère naturel, à ses élans caractéristiques, à ses violences naturelles; elle peut rire de la conscience et de la raison et leur dire que cet écueil est précisément l'obstacle qui fait que soit si longue la calamité de vivre; que c'est cette peur qui, en nous faisant reculer devant le danger du moment, emplit notre vie de calamités : la raison ni la conscience ne l'entendent. L'une et l'autre pensent avec elle et sentent avec leur sensibilité désespérée, que, n'était la crainte de cet écueil qui surgit dans l'idée de la mort, il ne serait personne, pas un homme né de la femme « qui supporterait, résigné, les injures du temps, les injustices de la tyrannie, les inégalités de la vie sociale, le fardeau lassant de l'existence ».

Mais quand la sensibilité se plaint de la lente volonté à laquelle elle attribue que nous préférions les douleurs connues aux douleurs inconnues, lorsqu'amèrement elle adresse des reproches à la conscience, qui, d'après elle, nous rend lâches et ramène à rien nos plus nobles et plus hautes entreprises, il se produit dans l'esprit d'Hamlet ce tumulte intérieur, qui, chez les individus comme dans les sociétés, marque toujours le point culminant d'un combat.

Le Monologue.

Entretenez-vous avec l'hôte taciturne que chacun de vous abrite dans je ne sais quel coin de son organisme : demandez-lui qui il est, d'où il vient, où il va; quel est son origine, son destin; quels sont ses fins, ses moyens, ses principes; ses droits, ses devoirs, son caractère, son essence, ses relations ses affinités; qui est Dieu et si c'est de Dieu qu'il procède qu'est-ce que la matière, et s'il n'est qu'une condensation d la matière; qu'est-ce que l'infini, et s'il est l'infini; qu'est-c que l'absolu et s'il se tient pour tel; qu'est-ce que l'éternité qu'est-ce que la mort; et toutes les forces élémentaires d l'être acquerront une formidable intensité d'action et l'un

contre l'autre se heurteront avec violence, mais étant de puissance égale comme elles sont toutes dans ce monde, elles se lasseront de combattre sans obtenir la victoire. La sensibilité désespérée cherchera la mort; l'irascible volonté tentera d'agir; la raison méditative cherchera une lumière; la conscience impassible tentera d'établir une harmonieuse conciliation. Les jours et les jours passeront, et l'on verra toujours la douleur pour la sensibilité, et toujours l'irritation pour la volonté, et pour la raison toujours une demi-lumière, jusqu'à ce que la conscience ait établi son harmonie et enchaîné à sa trajectoire précise ces forces qui sont anarchiques tant que leur évolution n'obéit qu'à leur propre arbitre, mais qui sont harmonieuses dès que leur évolution est dirigée.

Chez Hamlet, la conscience n'a pas encore établi l'harmonie et Shakespeare, pour le faire comprendre et pour le démontrer, met dans sa bouche le sombre monologue.

Ce monologue est à lui seul une tragédie, car il marque le point culminant d'une révolution morale, le moment suprême de l'anarchie dans un esprit.

Bienheureux ceux qui sont venus à la vie, y sont demeurés, l'ont quittée, sans avoir eu à incliner leur lourde tête sur leur poitrine, afin de penser profondément et de dire dans le secret profond de leur âme :

« Etre ou ne pas être. Là est la question. »

Qu'est-ce qui est le plus digne de l'âme : supporter les tiraillements et les coups de la fortune adverse ou s'armer contre les tribulations, les affronter et en finir avec elles? Mourir? dormir, et rien de plus. Et dire qu'au moyen de ce sommeil, nous en finirons avec les peines naturelles, les joies dont la chair est héritière? Oh, voilà bien le terme auquel nous devons aspirer avec ferveur! Mourir! Dormir! Dormir! peut-être rêver! Et voici l'écueil qui l'arrête : car, quand nous aurons rejeté cette enveloppe mortelle, quels songes ne surviendront-ils pas dans le sommeil de la mort? C'est là la peur qui prolonge les calamités de la vie. Qui donc, autre-

ment, supporterait les injures du temps, l'iniquité des tyrans, les outrages du superbe, les joies de l'amour méprisé, les épreuves de la loi, l'insolence de ses supérieurs, les vexations que les indignes infligent au mérite patient, alors qu'il suffirait d'un poignard pour lui rendre la paix? Qui donc voudrait supporter la charge de la vie épuisante, suer et gémir sous son poids, si la peur de l'au-delà de la mort (pays inconnu d'où les voyageurs ne reviennent pas) ne paralysait la volonté et ne nous faisait préférer les maux qui nous accablent à ceux que nous ignorons? Est-ce dire que la conscience nous rend lâches! Est-ce dire que les pâles nuances de la pensée affaiblissent l'éclat natif de la résolution et que, devant cette idée, les plus grandes entreprises changent de nom et dévient de leur cours.

Et il aurait continué à méditer, non plus déjà de cette méditation passive de la raison, mais avec l'actif, poignant, fiévreux désespoir de toutes les forces de son âme.

Il venait, pensant à la mort dont il voulait châtier son ennemi, et il en arrive à préférer pour lui-même ce mal que, pour un autre, il préparait. Il pensait que mourir est un délit, et il se heurte à cette idée que le non-être est le tourment le plus aigu de l'esprit. Il pensait que toutes ses facultés aimaient, voulaient, raisonnaient et acclamaient unanimement l'idée de la mort et, parmi toutes les facultés de son esprit, il voit éclater la discorde.

Il venait, raisonnant sur l'infini, et il en arrive à lancer à l'infini une interrogation.

Dans chaque révolution, ce moment se présente. Lorsque les sociétés tourmentées de Colomb brisèrent à jamais les chaînes qui, pendant trois siècles, avaient entravé le mouvement de leur vie, elles se trouvèrent lancées dans le vide et s'effrayèrent; elles se trouvèrent en pleine anarchie et elles en furent atterrées. Lorsque Jésus médita définitivement le problème de la transformation de l'humanité par sa doctrine, il sua le sang et s'écria, s'adressant à l'infini: *Pater! si possibile est transeat a me calix iste!*

Pour le Christ, il y eut une lumière, celle de sa sacrosainte conscience : en elle il but la foi de son œuvre sublime et l'acheva. Pour les peuples de Colomb, il y eut une lumière, celle du progrès : ils burent en elle la foi en leur avenir, et continuèrent.

DIALOGUE.

Pour Hamlet il y eut une autre lumière, celle d'Ophélie; elle lui servit à éclairer les ténèbres palpables de son âme et pourtant il l'éteignit. Il s'épouvante de soi-même, non de la lumière. Il s'épouvante de ne pas avoir avec elle le bien suprême qui en elle existait, et de ce qu'elle ne lui servit qu'à distinguer l'horrible obscurité dans laquelle il se trouvait enveloppé.

Nul ne l'aime comme lui; nul, plus que lui, ne désire en être inondé; mais elle lui est interdite plus qu'à nul autre, et il la repousse.

Pour lui, Ophélie est lumière; mais cette lumière d'espérance éclaire cette vérité de son désespoir : sa mère était belle, bonne et vertueuse et elle est toujours belle, bien qu'elle ait cessé d'être bonne et vertueuse. Ophélie est belle, bonne et vertueuse, mais elle est femme comme sa mère: il ne peut, ne *doit* pas croire qu'il y ait un être plus parfait que sa mère imparfaite; un être qui puisse résister aux tentations auxquelles sa mère ne sut pas résister. Sa mère pécha, parce qu'elle était femme; il est donc absolument nécessaire que toute femme obéisse, comme le fit sa mère, à sa nature de femme. La fragilité est la condition essentielle de la femme. Celle qui n'est pas tombée, tombera. Et pour la rejeter irrémissiblement, il suppose la chute : *Are you honest*? Es-tu honnête? Pourquoi l'accable-t-il avec cette brutalité? Parce qu'elle est belle. « Mais la beauté, — demanderons-nous avec l'ineffable douceur d'Ophélie — peut-elle avoir meilleure compagne que l'honnêteté? » — « Certes, car le pou-

voir de la beauté transformera l'honnêteté en maquerelle, bien avant que la force de l'honnêteté puisse faire de la beauté sa semblable. » Et comme, en énonçant cette cynique hérésie, il ne pense pas à Ophélie, mais à sa mère, il ajoute, avec une amertume qui nous déchire : « En d'autres temps ceci était un paradoxe; mais aujourd'hui... » Et voyant Ophélie si pure, si simple, si aimante, si belle, il englobe dans un même soupir cette réflexion : « Et aujourd'hui aussi » et cette déclaration, qu'il adresse à son adorée : « Je t'aimais ».

Je t'aimais, cela veut dire : je t'aime. Dans la bouche de Hamlet cela veut dire davantage : « Je t'aime, mais je ne dois pas t'aimer ».

C'est un duel à mort entre le devoir de venger et le besoin d'aimer, qui jamais ne fut si impérieux. C'est l'anarchie de son esprit qui continue ici; élevée, dans le monologue, jusqu'à l'horreur sublime, elle se maintient au cours du dialogue, dans un pathétique sublime. Si le combat qu'un être fort livre à l'instinct et au besoin qu'il éprouve d'être heureux est pathétique, le combat victorieux d'un être faible contre un être fort est sublime. Il n'y a pas de force supérieure à celle qu'Hamlet vient de conquérir, hormis celle qui succède à l'état dans lequel il se trouve; mais alors la force est en repos. Il n'y a pas de faiblesse égale à celle d'une âme innocente comme Ophélie : toutes les réalités de la vie se jouent d'elle.

La réalité terrible de la vie est en Hamlet; la faiblesse de l'innocence, en Ophélie. La force et la faiblesse sont à leur apogée; elles se rencontrent et se heurtent. De ce choc, la faiblesse sort triomphante. La force, en l'outrageant, se déchire et se fatigue. La faiblesse s'épure en lui résistant.

Hamlet, avec la brutalité de la vérité, dit à Ophélie : « Je t'aime, je ne t'aime pas; j'ai besoin de t'aimer, je ne le peux pas, car je ne dois pas t'aimer » pour finir en disant, convaincu de la pureté qu'il a nié, apitoyé par l'innocence qu'il a martyrisée : « Va-t'en, va-t'en au couvent! au cou-

vent! dans une retraite inaccessible, dans un asile de paix et de repos où tu n'auras plus à supporter le martyr de ton âme. » Et tandis qu'il s'éloigne les yeux toujours fixés sur le bonheur qu'il abandonne, se maudissant deux fois, d'être incapable de bonheur et incapable d'en donner, se repentant de ne l'avoir pas accepté — Ophélie, qui en un instant est passée par toutes les alternatives de l'espoir et du désespoir, de la joie et de la douleur, de l'amour et de la pitié, a pardonné toutes les offenses, toutes les injustices, toutes les cruautés, toutes les brutalités de son amant, est sûre d'elle-même dans sa faiblesse et dans son innocence; elle sait qu'elle, et elle seule, a assez de pouvoir pour rendre la santé à l'esprit malade qu'elle adore, et, se plaignant de son malheur plus que de son amant, elle s'écrie : « Avoir vu ce que j'ai vu, pour voir ce que je vois ».

Les deux scènes, si claires pourtant, en soi, paraissent obscures : c'est que sur elles flottent le brouillard subtile du sublime.

Climax.

A partir de ce moment, l'action ne peut plus s'arrêter et elle se développe avec une célérité qui n'a d'égale que la lenteur avec laquelle jusqu'ici elle a procédé.

Il arrive que les choses les plus claires en soi paraissent obscures, et à première vue, l'on ne comprend pas comment, l'action de cette tragédie dépendant du développement moral de son protagoniste, ce soit le moment où l'esprit de Hamlet est en proie à la plus grande hésitation que le drame prenne son mouvement. Mais tout est clair et naturel pour qui aura compris le sombre monologue, le dialogue clair-obscur qui lui fait suite, l'intention avec laquelle Shakespeare fait que Claudius invisible, assiste à l'entrevue significative des deux amants; pour qui aura compris qu'à partir du monologue, Hamlet n'a plus à dis-

cuter avec sa conscience, car tout a été dit, et que, désormais, il y a en lui un caractère définitif, qui n'aura besoin que d'une circonstance, quelle qu'elle soit, pour s'affirmer définitivement. Celui qui aura perçu la concordance entre l'action intérieure et l'action extérieure qui s'établit à ce moment de la tragédie, lorsque Hamlet s'est décidé à « être », et que Claudius, prévoyant le danger auquel sa vie est exposée, se décide à se défaire de celle d'Hamlet, celui-là comprendra pourquoi l'action se précipite.

Déjà l'on peut constater la transformation accomplie chez Hamlet. Il s'entretient avec le baladin qu'il a chargé de représenter la scène de Gonzague; et, pour que l'effet qu'il en attend soit plus grand, il lui donne une leçon de déclamation, qui, ainsi présentée, est naturelle, car elle montre chez Hamlet la possession de soi et la tranquillité avec laquelle il marche vers son but; mais qui, présentée comme une incidente, serait absurde. A côté de celle-ci, une scène qui la complète : celle où Hamlet, qui jusqu'ici était seul dans ses projets, car il hésitait à les exécuter, s'associe Horatio, sur lequel il compte et à qui il recommande d'observer avec prudence la physionomie du roi lorsqu'on mettra en scène le crime qui lui donna le trône.

Le moment décisif est arrivé. Toute la cour est réunie autour de la scène. Le « prologue » de la comédie est déjà apparu, pour réclamer l'indulgence du public en faveur des fautes que pourraient commettre les acteurs, et Hamlet, plein de cette bonne humeur qui, par réaction, éclate chez les caractères mélancoliques, lorsque s'approche le moment où ils vont obtenir ce qu'ils ont obstinément poursuivi, s'entretient jovialement avec le roi qui lui demande le titre et le sujet de la pièce :

« Comment s'appelle-t-elle? » interroge le roi. Et le prince, avec une intention maligne, répond « La Souricière » puis il poursuit : « Cette pièce représente un homicide consommé à Vienne. Gonzague est le nom du Duc; Baptista celui de sa femme. »

Des scènes analogues à celles qui précédèrent la mort du roi Hamlet se déroulent, et Claudius se trahit. Il s'émeut, pâlit, frémit, se lève et s'en va. Et quand tous les courtisans, consternés par le malaise qu'il a laissé paraître, le suivent, Hamlet se met à chanter. Cette chanson équivaut à un commentaire. Hamlet chante, parce que si l'indécision est une tristesse écrasante, le premier moment de la résolution est une joie folle. Hamlet est sûr qu'il pourra se venger et il exhale son contentement, contentement véritable, satisfaction intime d'une âme assombrie par l'apathie. Si lorsqu'Horatio lui dit avoir observé la même chose que lui, il ressent et exprime encore de la tristesse, ce n'est point qu'il hésite, c'est que son âme généreuse s'attriste d'être contrainte au mal. C'est pour cela qu'il réclame de la musique, du bruit, le mouvement extérieur : pour tuer cette tristesse.

Rosencrantz et Guilderstern se présentent, d'autant plus empressés à surveiller Hamlet, que l'inquiétude de Claudius le leur commande davantage. Et Hamlet qui, auparavant, craignait de n'avoir pas l'énergie suffisante pour se soustraire à cette surveillance, est déjà si sûr de lui, que, se servant de la charmante allégorie de la flûte, il leur dit : « C'est en vain que vous vous efforcerez de savoir ce que je garde en ma pensée, car je ne veux pas le révéler. »

Après les émissaires du roi, ceux de la reine. Polonius, en son nom, prie Hamlet de passer dans les appartements de sa mère.

Il le fait et demeure seul avec lui-même, et, obéissant aux habitudes de son esprit et aux besoins de l'état moral dans lequel il se trouve, il s'examine. Pas un doute, pas une hésitation. Celui qui naguère se demandait s'il avait le droit de faire le mal, celui qui naguère hésitait, frissonnant devant l'idée de la mort, songe maintenant avec joie qu'il boirait du sang encore chaud.

C'est empli de cet horrible désir qu'il se dirige vers les appartements de sa mère et qu'il traverse l'oratoire du

palais. Il y rencontre son oncle, qui, appuyé sur un prie-dieu, force et violente une inutile prière. Hamlet bondit, il tire son épée, il va le tuer... S'est-il arrêté par crainte du crime? Non! Il s'est arrêté parce que le crime ne le satisfait pas. Le criminel prie, s'il meurt en priant, il ira au ciel : belle vengeance que de donner le ciel à un méchant, qui, ayant tué son père après les libations d'une orgie, l'envoya en enfer! Non! Sûr maintenant de sa résolution il a assez de calme pour attendre : il attendra que le méchant se trouve dans des conditions telles, qu'en mourant il se damne.

Et il pénètre chez sa mère. « Hamlet tu as gravement offensé ton père ». « Mère, vous avez gravement offensé mon père ». Le dialogue ainsi commencé ne peut se poursuivre tranquillement. Décidé à tuer comment ne le serait-il pas à châtier! Et la reine en arrive à craindre si fortement ce châtiment qu'elle appelle au secours. Polonius caché pour entendre, répète son cri. Le prince croit, il espère que c'est son oncle qui se cache ainsi derrière les rideaux et il les transperce de son épée, et avec eux, un corps qui s'écroule avec fracas. Son oncle? Le plaisir ardent de la vengeance enflamme son regard, le rugissement de la haine satisfaite sonne dans son cœur : *It is the King*? C'est le Roi? Et quand il lève le rideau et découvre Polonius, il maudit l'erreur du hasard; mais il ne se repend pas; il voulait tuer le roi, ce n'est pas sa faute si Polonius s'est trouvé à sa place. *Bloody deed*, lui dit sa mère avec reproche. « Oui, répond-il sarcastiquement — action sanglante en effet, aussi mauvaise que de tuer un roi et d'épouser son frère. » Et tel est le délire agissant de sa rancœur qu'il en oublie le respect qu'il s'est jusque-là imposé envers sa mère, au point qu'il rend nécessaire l'intervention de l'ombre paternelle. Le fantôme arrête sa colère en exigeant qu'il ait pitié de sa mère; mais il renouvelle son serment de haine et de vengeance envers Claudius. Ce fantôme c'est la conscience de Hamlet, et c'est la dernière fois qu'il apparaîtra, car tout

ce que Hamlet fera désormais est d'avance absout par sa conscience.

La seule chose qu'elle ne pardonne pas c'est l'irrésolution. Entièrement abandonnée à la direction violente de la volonté active, elle recherche anxieusement les circonstances et les occasions qu'elle fuyait auparavant, et, en toutes, elle trouve des raisons qui justifient son action, exemple de la puissance que possèdent ceux qui, ne discutent pas avec leur volonté et lui obéissent en toutes choses. Il rencontre sur son chemin l'armée de Fortimbras qui par plaisir, va tuer des gens, et il songe, en prononçant le monologue le plus profond qui soit jamais tombé d'une lèvre humaine, aux immenses avantages moraux et sociaux que porte en lui celui qui vit de la réalité, qui ne discute pas, touchant peut-être tous les écueils du monde, mais, devant aucun d'eux, ne s'arrêtant jamais. Il se peut qu'il arrive en lambeaux au terme de sa vertigineuse carrière; mais il aura vécu, car vivre, dans le sens social de ce mot, c'est se mouvoir, agir, se réaliser dans le temps, se compléter en autrui, s'épanouir dans l'action commune de la génération vivante.

Que l'on propose un objet à l'esprit; que l'on cherche, pour l'empêcher d'y atteindre, l'obstacle le plus inaccessible; que, perpétuellement, on le place entre son objet et lui et l'on aura fait de cet esprit un martyr; mais que celui qui veut se faire une idée de l'enfer, place dans l'âme humaine un désir véhément, avide d'action, une volonté vorace jointe à la faculté de réfléchir infiniment à ses actes, et il aura placé l'enfer dans le seul endroit où il existe : dans la conscience.

Hamlet cherche une circonstance favorable et il ne la trouve pas. Il a traversé toutes les phases de la douleur, tous les tourments de la lutte intérieure, toutes les joies et tous les désespoirs, et il n'est pas encore parvenu à désenchaîner sa volonté enchaînée, à donner du souffle à sa vengeance affamée. L'occasion plus d'une fois, s'est offerte

à son désir, et toujours il a laissé passer l'occasion. Et tandis qu'il se mortifie dans l'inaction et qu'inutilement il maudit son impuissance, les triomphateurs de l'action, contents de soi comme tous les triomphateurs, dépassent les hommes qui, pour obtenir ce qu'ils désirent, n'ont qu'à s'abandonner à leur désir...

Tandis que, jouet de lui-même, il emploie le temps de l'action à la méditer et à demander des circonstances favorables, Claudius, son ennemi, le bourreau de sa foi, de son espérance et de ses amours, réussit à le rendre inoffensif en l'éloignant pour toujours d'Elseneur.

Et tandis qu'il se voit contraint de se mettre en route pour l'Angleterre, Fortimbras, prince adolescent, ambition naissante, se dirige avec son armée vers la Pologne, sacrifiant sans hésitation ni tristesse des milliers de vies humaines à son dessein.

Le contraste est poignant : c'est le contraste sur lequel César méditait, lorsque, rêvant la conquête du monde romain, et, à vingt-cinq ans passés, ne l'ayant pas obtenue, il se souvenait d'Alexandre qui, à son âge, avait conquis l'Asie, et se frappait désespérément la tête.

Tous, sauf lui, agissent pour le bien ou pour le mal, et font le bien ou le mal, parce qu'ils ne réfléchissent pas à ce qu'ils font. Jadis il découvrit que la conscience rend lâche, maintenant il s'aperçoit que la raison rend impuissant.

Le monologue, au cours duquel il découvre ce nouvel abîme de sa vie, a une insondable profondeur.

« Toutes les actions témoignent contre moi, et elles éperonnent ma trop lente vengeance.

« Qu'est-ce donc que l'homme si ses plus grands biens s'appellent nourriture et sommeil et s'il y consacre la plus grande part de son temps ? Une bête et rien de plus. Il est certain que, celui qui, avec de si vastes desseins nous créa, portant son regard en avant et en arrière, ne nous a point donné cette capacité d'entendement et cette raison presque divine, pour que nous l'enfermions en nous-même sans

l'employer. Mais si devant l'action j'éprouve cet oubli bestial ou ce lâche scrupule de ma pensée trop méticuleuse (pensée qui divisée ne contiendrait qu'une part de prudence pour trois de lâcheté), je me demande pourquoi je continuerais à vivre pour dire : « Il faut faire ceci » alors que j'ai les raisons, les moyens, la volonté et la force de le faire. « Des exemples constants m'encouragent. Voici une armée nombreuse conduite par un prince tendre et délicat, dont l'esprit, inspiré par une divine ambition, fait face à l'événement invisible, exposant pour une coquille d'œuf ce qui est mortel et incertain à tout ce que le hasard, la mort et le danger peuvent oser. En vérité, être grand ne consiste pas à agir sans un grand dessein, mais à agir grandement dans les moindres choses. Comment se fait-il donc que je m'attarde, moi qui ai un père assassiné, une mère déshonorée, sollicitant ma raison et mon sang, et que je laisse tout cela en sommeil, alors que pour ma honte, je vois la mort imminente de vingt mille hommes, qui, pour un caprice, pour une gloire trompeuse, vont combattre pour une poignée de terre trop petite pour leur servir de tombeau, pas assez vaste pour cacher leur crime. »

Rien d'étonnant à ce que l'on néglige ou comprenne mal l'esprit de ce monologue, quand Hamlet lui-même le termine en se déclarant indigne de tout, si dorénavant ses idées ne sont pas sanglantes.

La lutte est si profonde, que celui-là même qui la soutient, méconnaît son véritable caractère. Il ne s'agit pas de penser le meurtre, il est déjà pensé, discuté, décidé : il s'agit simplement de maudire l'incompréhensible fatalité, produite par des causes intérieures ou extérieures, et qui empêche celui qui se trouve dans cet état moral de profiter du premier moment d'activité qui lui est offert, pour s'échapper une bonne fois à lui-même. Hamlet sait qu'il accomplira son œuvre, il sait que chacun de ses pas le conduit vers elle; mais il ignore pourquoi d'autres, et presque tous les hommes, obtiennent davantage et plus rapidement, d'eux-mêmes et

du monde, bien qu'ils emploient à vouloir, désirer et choisir leurs moyens, des efforts infiniment moindres que ceux que lui est obligé de déployer, rien que pour se décider à agir.

A peine Hamlet est-il sorti de scène que deux effets naturels de sa conduite antérieure se réalisent : Ophélie devient folle et Laertes, revenu de voyage, soulève le peuple contre le roi. La folie d'Ophélie et la révolte de Laertes, sont les conséquences de la mort de Polonius. Polonius est mort parce que Hamlet l'a tué; et de même qu'en l'apprenant Laertes reporte, en sa pensée, sur Hamlet la haine vengeresse qu'il dirigeait contre le roi, de même Ophélie qui n'ignore pas qui fut le meurtrier, se rappelle vaguement dans sa folie, l'amant, ennemi de son bonheur et de sa raison. Bien qu'absent, Hamlet est toujours présent dans l'action.

Pour que celle-ci arrive à son terme, il ne manque que le retour du caractère qui la nourrit. Des marins apportent des plis envoyés par Hamlet et qui annoncent son retour. Claudius prépare de concert avec Laertes le duel perfide qui doit les venger du prince, et, pour rendre leur vengeance plus désirée, la reine paraît qui leur conte comment la douce Ophélie, tandis qu'au bord du torrent elle composait les capricieuses guirlandes dont elle se parait, est tombée à l'eau, et comment longtemps elle a flotté, tranquille dans le danger comme si elle était dans la joie, chantant doucement et souriant, pendant que le courant lui ravissait la vie.

Dénouement.

Hamlet est au cimetière. Il vient d'arriver après avoir déjoué le piège que Claudius lui avait préparé et le hasard l'a conduit au lieu où reposent ensemble, pour toujours, ceux qui ne connurent ni le mouvement de la matière ni le mouvement de l'esprit et ceux qui, toujours inquiets dans la vie, pensèrent avec calme et douceur que tout est transformation

dans notre être depuis le berceau jusqu'à la tombe et de la tombe jusqu'à l'autre berceau. Une tombe dans le cloître maternel, celle du corps; une autre tombe dans le corps, celle de l'âme. De même qu'il faut déchirer le sein maternel pour naître à la vie corporelle, de même il faut détruire le corps pour naître à la vie indépendante de l'esprit. La mort est une sainte mère; mais elle est triste non seulement parce qu'elle interrompt la fallacieuse douceur de vivre, mais parce qu'elle présente la vérité en squelette Ces crânes, que le fossoyeur soulève avec dégoût sur sa pelle, appartinrent à un tout décomposé qui regarda, peina, sentit, agit, qui fut bon ou mauvais, menteur ou sincère, souriant ou mélancolique, bouffon ou héros, Yorick ou Alexandre. Pourquoi l'avocat ne plaide-t-il plus, pourquoi le courtisan ne flatte-t-il plus, pourquoi le bouffon ne nous fait-il plus rire, ni pleurer, le héros? Ce crâne est celui de Yorick : pauvre Yorick! si aimable, si léger, si vivant. Où sont ses réparties, sa gaieté, sa vivacité? Et de même qu'ont disparu l'esprit, le rire, le scintillement, du crâne vide du bouffon, ont dû disparaître du crâne d'Alexandre les conceptions héroïques, et disparaîtra un jour l'inoubliable beauté d'Ophélie.

Et la tristesse qui dans cette scène divague, d'autant plus intime que plus grande est chez Hamlet la paix de l'âme, s'accroît, lorsque retentit la douloureuse lamentation du funèbre cortège qui s'avance. Quel avocat, quel courtisan, quel bouffon, quel conquérant, quelle dame a donc perdu sa langue, son épine dorsale, son rire, son bras, sa beauté?

Hamlet a vu la mort en imagination, il vient de la contempler dans ses ruines, il la voit maintenant dans son œuvre journalière. Sur qui est-elle tombée? Hamlet a un sursaut de pieuse épouvante quand il entend Laertes dire au prêtre que *A ministering angel shall my sister be;* « ma sœur sera un ange au service de Dieu ».

La belle à qui, par le truchement de Yorick, Hamlet recommandait qu'elle dédaignât sa beauté périssable,

n'existe plus. D'ici peu, comme tout à l'heure il cherchait le rire joyeux sur le crâne décharné du bouffon, il pourra venir chercher vainement sur la tête nue de sa bien-aimée, le regard passionné, le pudique sourire, le baiser que l'on désire et qu'on ne demande pas. *What! the fair Ophelia!* « Quoi! La belle Ophélie! » C'est sa déclaration d'amour : la seule qu'Hamlet puisse faire : inutile, et ne pouvant plus avoir pour récompense le paradis que l'on découvre dans l'expression d'une âme aimante.

Il eût aimé se recueillir pour pleurer ses premières larmes; mais il y a là quelqu'un qui insulte sa douleur. Laertes, désespéré, hurle son désespoir, poussant des cris déchirants et il poursuit Hamlet de ses bruyantes malédictions.

L'homme indécis, celui qui s'arrête toujours devant une idée, le malade de la volonté, retrouve dans la douleur les forces détruites par ses anciennes douleurs, et il s'avance d'un pas assuré vers l'injuste héraut de sa douleur et dans une suprême explosion de son âme jusqu'alors contenue, il en dit et en fait plus qu'il n'a pu dire et faire, lorsqu'intérieurement il luttait contre lui-même.

La circonstance que l'homme cherchait se présente; et l'homme ne laisse pas passer la circonstance.

A la suite de l'explosion inattendue, arrivera l'explosion préparée et l'homme se donnera dans toute sa force.

Claudius s'est entendu avec Laertes sur la façon d'anéantir leur ennemi commun. Hamlet est si généreux qu'il croira de son devoir d'accepter le duel à l'épée qu'on lui propose. Il est si confiant qu'il prend sans l'examiner l'arme qu'on lui met dans la main. L'arme de Laertes est empoisonnée, et il mourra. Une mort accidentelle, que nul ne pleurera avec des larmes plus abondantes que ceux-là même qui la causèrent, et ils oublieront la mort et ils adoreront les assassins à la sensibilité de qui ils croiront : calcul habile.

Ils font proposer à Hamlet une rencontre à l'épée et quoique Horatio le supplie de ne pas accepter, Hamlet accepte les conditions du duel.

Il est blessé au moment où il désarme son adversaire. Il échange son épée contre celle de Laertes et Laertes tombe à son tour blessé. Au même instant Gertrude s'écroule sur le sol. Celle-ci en mourant déclare qu'elle a été empoisonnée. Laertes dans son agonie avoue son crime et dénonce celui de Claudius.

Le moment est venu pour celui-ci qu'avec tant d'acharnement Hamlet a cherché. Hamlet se précipite sur lui et en un seul moment de volonté agissante il satisfait sa vengeance.

Conclusion.

Il meurt, mais il tue. C'est sa jouissance.

Il tue mais il meurt. C'est l'âpre morale de la tragédie.

Le bon, qui par amour du bien a héroïquement combattu le devoir de faire le mal, parvient enfin à faire le mal; mais il y succombe.

Satan prononce par la bouche de Milton une phrase qui a l'infernale splendeur de la vérité : « Mal, sois mon bien ». La personnification du mal reconnaît la nécessité du bien.

Que ceux qui en leur vie auront reconnu la fatalité du mal, lisent cette tragédie en y réfléchissant, qu'ils observent la révolution dans les mondes, les sociétés, et dans l'âme individuelle de l'homme, et s'ils veulent souffrir plus que Hamlet ne souffrit, et s'avancer davantage dans la révolution de l'âme, et dépasser victorieusement le mal, et triompher de la mort, qu'ils se disent en leur conscience : Bien, sois mon mal!

Alors, aucune douleur ne leur demeurera inconnue, et comme il n'y a point de douleur plus aiguë que la douleur inconnue, il n'y aura plus de douleur aiguë, et l'âme connaîtra enfin le repos olympien de l'indifférence que j'ai tant de fois contemplée avec délices dans la Vénus de Milo, victorieuse.

LA MORALE SOCIALE

(Extraits.)

LA MORALE ET LE DROIT POSITIF

Il est possible que, les devoirs collectifs et individuels qui spontanément découlent de la morale ayant déjà été fixés dans leurs relations avec le droit, la matière traitée ici paraisse superflue. Elle ne l'est point.

En premier lieu, le droit, par sa virtualité organique native, agit si profondément sur l'activité générale de la vie humaine, qu'il l'améliore et, par suite, la perfectionne si on l'exerce; qu'il la gâte et, par suite, la corrompt s'il n'est pas exercé. Ainsi considéré, sang, chile, protoplasme, le droit est un élément actif de la moralité.

En second lieu, l'organe du droit est la conscience, et l'on peut donc affirmer, sans forcer le langage imagé, qu'il est, comme le devoir, une fonction de la conscience. Ainsi considéré, il se développe avec elle, et il conditionne le développement de son propre organe : à plus de conscience, plus de droit; à une plus grande activité du droit, une vie plus active de la conscience. Dès lors, la conscience étant l'organe le plus élevé de la personnalité humaine et, par suite, l'expression la plus haute de l'humanité, elle est, de ce fait même, un exposant de l'effort fait pour s'élever et de l'évolution accomplie par l'individu et par la société pour réaliser son développement. Fonction de la conscience, le droit se présente alors comme une activité évolutive, qui doit procéder comme toute évolution, de l'antécédent à la conséquence, de l'effet cause à l'effet causé, de l'idée au principe, de l'induction à la déduction, de l'élément organique au corps organisé. Pour atteindre à cet état de conscience, où le droit est une fonction jamais réfrénée, ni favorisée par la réflexion, il est nécessaire que les indi-

vidus, comme les sociétés, soient parvenus aussi à cette conception ponctuelle du devoir et de l'habitude du devoir dans laquelle cette fonction suprême de l'être conscient soumet et ordonne notre vie entière. Ainsi, le développement du droit est fonction du développement du devoir; et, dans ce sens, le droit est lié à la morale par un lien si étroit, que celle-ci, par la force même des choses, sera et est d'autant plus efficace, plus progressive, plus positive, plus élevée, plus humaine, que le droit aidera davantage au développement de la science et à la pratique des devoirs.

Elément de morale et motif de moralité, le devoir concourt à la notion du bien comme à la pratique du bien; mais il est nécessaire qu'il conduise délibérément au progrès du bien social et individuel. Pour l'obtenir, il faut que le droit positif (comprenant sous cette dénomination le droit administratif, constitutionnel et international) se pénètre de l'idée de sa transcendance sur la vie morale de la société, de façon que le législateur édicte ses lois avec la certitude que fonder le droit ou le développer, c'est contribuer à fonder et à développer des idées vigoureuses et des habitudes de morale.

On pourra objecter, non sans raison, que le droit étant progressif ou évolutif, il ne peut s'améliorer par la volonté du législateur; mais, à cela, on répondra que la morale à laquelle il est lié par ses origines et par l'identité de leur organe, la conscience, est également progressive et évolutive. Si l'une progresse, l'autre progressera de même; et réciproquement, si le droit progresse, la morale progressera avec lui. Ce n'est pas là une simple vérité d'induction, mais aussi une vérité confirmée par l'expérience. Qu'il suffise en effet d'examiner dans ses conséquences historiques, le développement soudain du droit civil, en France, à la suite des réformes révolutionnaires du XVIIIe siècle; l'impulsion formidable donnée par les constituants anglo-américains au droit politique; la véritable transformation du droit pénal, commencée théoriquement par Beccaria et

Bentham, et continuée dans la pratique par Philadelphie et New-York d'abord, dans le monde entier ensuite, pour voir combien positive est l'action du droit positif sur la morale sociale et sur la moralité individuelle. Le droit des gens lui-même, malgré ce qu'il y a d'informe et de stationnaire dans l'état où le réduit le privilège conservé par les soi-disant grandes puissances de le modifier et de l'altérer, témoigne de l'influence du droit sur la morale, car l'incapacité dans laquelle actuellement il se trouve, de réagir ou de modérer la suprématie de la force brutale dans les conflits internationaux, met en relief l'immorale iniquité de ces nations, dont la stupide grandeur se borne à menacer leurs égaux et à s'imposer aux faibles.

Dans la vie internationale comme dans la vie nationale ou privée, le spectacle de l'immoralité finit par être un agent de moralité; et, il est hors de doute que, de même que l'accroissement du rationalisme a fait des traités particuliers entre nations une véritable loi, qui les lie positivement tant qu'elle les régit; que, de même que l'accroissement des besoins et des expériences commence à faire des conventions et des congrès internationaux, une source de jurisprudence; que, de même que le développement de la philanthropie réfléchie a rendus nécessaires les traités d'extradition et la sauvegarde des droits des ambulances; que, de même que le progrès de la morale universelle s'efforce d'obtenir le principe de l'arbitrage, de même le progrès du droit des gens, droit public et privé, seconde le progrès de la morale et de la moralité internationale. Il est urgent qu'il en soit ainsi.

Lorsque, fatigués par la lutte contre l'immoralité privée, les hommes de bien, avidement, parcourent les groupes humains où successivement, et d'une manière chaque jour plus complexe, s'inscrit et se réalise la vie du monde, et que partout ils voient ce monde contaminé par les mêmes instincts et par les mêmes passions, et qu'enfin ils arrivent à la société internationale, espérant qu'étant plus étendue,

ils y trouveront un égoïsme amoindri et, qu'au contraire, ils le trouvent plus robuste, car l'égoïsme national est un monstre dépourvu de sensibilité, de raison, de responsabilité, qui dévore sans pitié ni remords la vie de milliers d'êtres, les biens de millions d'êtres, l'industrie des siècles, les réserves de l'humanité, les espoirs de demain, la foi d'aujourd'hui, la charité d'hier, ils perdent toute confiance dans le bien qui les conduit.

Et c'est là, pourtant, le spectacle que continueront à leur offrir les rapports entre nations, tant que le droit international positif demeurera privé de cette force morale qu'il ne peut avoir lorsqu'il suffit, comme cela est arrivé trois fois en ce siècle de lumières et au sein même de la civilisation occidentale, que la guerre, la méchanceté ou la vengeance couronnent un ambitieux, exaltent un peuple ou rendent une race victorieuse, pour que le monde entier accepte la victoire, quelque inique qu'elle soit, et s'incline devant les faits acquis par le mal avec plus de dévotion qu'il ne le ferait devant les faits réalisés pour le bien.

En même temps que ce spectacle désolant, le siècle nous offre le spectacle encourageant du progrès juridique, qui, en matière civile, politique ou criminelle, favorise l'amélioration et la moralisation d'un grand nombre de sphères d'activité, individuelles et collectives. Mais, à tous ces progrès partiels, manque la conviction de contribuer au bien par le droit et le désir de perfectionner la morale publique en perfectionnant le droit positif.

Si, au lieu de s'en tenir en ce qui concerne les réformes civiles, aux traditions du droit romain ou du droit barbare, l'on s'en rapportait aux relations naturelles du droit, et que la famille et la propriété fussent instituées en accord avec leurs relations naturelles et leur propre finalité sociale, le droit civil serait de ce fait un auxiliaire beaucoup plus efficace de la morale pratique et théorique.

Si, au lieu de s'en tenir, lorsqu'il s'agit d'améliorer les constitutions politiques ou de fonder des sociétés juridiques

sur un pacte constitutionnel, aux conseils plus ou moins intéressés, les constituants ne se proposaient d'autre but que de concourir au bien public, faisant un ferme effort pour assurer le développement de l'initiative individuelle et sociale au moyen de la reconnaissance inconditionnelle de l'autonomie des individus, des communes, des régions et de la nation, ils cesseraient de favoriser l'accroissement de l'immoralité qui, si fréquemment, conduit les hommes à tourner en dérision les lois fondamentales.

Si, au lieu de fonder la notion de la peine sur des déductions conventionnelles, on l'établissait sans hésiter sur son induction légitime, et que, sur cette induction, s'édifiât une théorie rationnelle du droit de punir, et que de cette théorie l'on fît découler les institutions pénales, qu'il serait si facile, si utile, si honorable et si profitable de faire découler d'elle, le lien de la morale avec le droit positif deviendrait manifeste, car le droit pénal est une branche de la morale tout autant que de la jurisprudence. Mais rien de cela ne peut servir la morale si l'on ne généralise pas l'accomplissement des devoirs qui découlent du droit, et si l'on ne dégage pas, théoriquement et pratiquement, l'idée exacte, vraie, persuasive et convaincante, de la corrélation intime qui existe entre la morale et le droit positif.

LA MORALE SOCIALE ET LES PROFESSIONS

Un jour, une mère, de celles qui, en Amérique latine, peuvent, par la tendresse, servir d'exemple à toutes les mères, disait à propos de l'un de ses petits enfants :

— Et celui-ci sera prêtre.

— S'il a la vocation, parfait! dit son mari.

— Et même s'il ne l'a pas : un prêtre n'a pas à lutter pour la vie autant que d'autres.

— C'est une erreur : dans la vie, tout emploi, quel qu'il soit, est un sacerdoce, et chacun impose de lourds devoirs.

— Mais le prêtre a toujours son pain à portée de sa main.

— Mais pas toujours à portée de sa conscience.

— Que veux-tu dire?

— Qu'il n'est pas toujours facile pour la conscience de s'approcher du pain qui se prend facilement avec la main.

— Pourquoi?

— Parce que le pain ne se digère pas seulement avec l'estomac.

— Existe-t-il donc par hasard un autre appareil digestif?

— Il en existe plusieurs : la raison, qui juge la manière dont nous gagnons notre pain, en est un; la volonté, qui parfois se refuse à gagner le pain d'une certaine manière, en est un autre; la conscience, qui approuve ou condamne les moyens de subsistance que nous adoptons, en est un troisième.

— La prêtrise est-elle donc un de ces moyens de gagner sa vie que la raison juge mal, que la volonté repousse et que la conscience condamne?

— Si nous la choisissons par vocation, non; mais si ce

sont les calculs d'un égoïsme immoral qui nous conduisent à l'adopter, oui.

— Pourquoi donc?

— Pour cela même qu'il est immoral de se faire avocat, médecin, ou professeur ou journaliste, ou commerçant ou perruquier, sans autre dessein que de gagner son pain.

— Et si l'on doit cependant éviter ainsi les vices de l'oisiveté et le déshonneur du vice...

— Ce serait moins mauvais en effet, mais mauvais quand même.

— Mais si l'on fait ainsi un bien à sa famille...

— On ne peut faire à sa vraie famille un bien qui serait un mal pour la société.

— En quoi le fait de suivre une carrière sans vocation peut-il être un mal pour la société?

— C'est que tout emploi, carrière, profession ou fonction sociale impose un certain nombre de devoirs, que nous accomplissons d'autant moins, que nous éprouvons plus grande répugnance à les reconnaître. Or, toute fausse vocation nous fait concevoir avec répugnance les devoirs qui lui sont inhérents.

— Mais cela, à tout prendre, n'est un mal que pour celui qui s'est trompé sur sa vocation.

— Pour lui, pour sa famille, pour ses voisins, pour ses concitoyens, pour sa patrie et pour l'humanité toute entière.

— Comment cela?

— Parce que, ce que la société humaine attend et exige de ses membres, c'est qu'ils contribuent à maintenir l'ordre social, et, pour ce faire, il faut qu'ils accomplissent leur devoir. Or, pour que l'accomplissement du devoir soit général, il faut faire de l'accomplissement du devoir la source et la raison du bonheur.

Ce mouvement de tête que fit alors la tendre mère pour réfléchir, des milliers de pères le font, pour protester, lorsque la raison et la morale tentent de les arracher à ce stupide entêtement qu'ils apportent à vouloir faire de leur fils,

dans la société, ce qui personnellement leur convient et non ce qui convient à cet ordre social, auquel il est de notre devoir et de notre intérêt à tous de nous soumettre. Certes, la concurrence est trop grande dans le monde, l'organisation sociale est encore trop primitive, pour qu'on puisse demander à la moralité privée de sacrifier les moyens de subsistance individuels et familiaux à de *simples scrupules* de conscience. Mais, il n'est pas possible, cependant, de nier le cynisme de l'immoralité avec laquelle on adopte des professions et des emplois sans considération, voire, avec un mépris absolu des devoirs que toutes les fonctions sociales imposent.

Si l'on s'en tenait au procédé de la stricte honnêteté, qui consiste à apprendre ce que l'on ne sait point pour le faire bien, et à vaincre la répugnance que nous cause une fonction inappropriée afin d'en remplir la charge en accord avec les devoirs qu'elle impose, le mal serait moindre. Mais les universités, les académies, les instituts, les séminaires, les collèges, les cathédrales, les paroisses, les usines, les magasins, les bateaux de commerce et les bateaux de guerre, les arsenaux, les ateliers maritimes, les douanes, les banques, les cours des comptes, les bureaux des contrôleurs et des receveurs, les trônes, les sièges ecclésiastiques et les chaises curules, sont encombrés par les favoris de la naissance ou de la fortune, par les ennuyés et les inutiles, qui, dans la ruche sociale, font une concurrence déloyale à ceux qui ne sont que les fils de leurs œuvres, de leur travail, de leur effort, de leur devoir, de leurs mérites. Même dans les relations industrielles qui, par la force des choses, sont généralement régies par la loi de l'offre et de la demande, l'incapacité, trop souvent, l'emporte sur la vocation, et, sur le devoir accompli, le devoir trahi, soit qu'on l'ignore, soit que délibérément on se refuse à l'accepter.

Le désordre qui résulte des vocations faussées ne peut être plus immoral. Il nuit à l'individu, car il lui communique une confiance anarchique en son idée, si elle triomphe

et, si elle échoue, une pusillanimité qui corrompt son caractère. Il dégrade la famille, car il lui fait accepter sa subsistance, non d'un travail fécond pour la société, mais d'un travail exclusivement profitable à l'institution domestique. Il nuit aux sociétés particulières, parce que l'altération de l'ordre dans les fonctions sociales est une altération de l'ordre moral. Il nuit enfin à l'humanité d'une époque, car il la prive des bénéfices qu'elle était en droit d'attendre de l'application des grandes vocations individuelles aux multiples activités de la vie.

Parmi les diverses causes qui concourent à ce désordre, la moindre n'est pas la vanité insensée, ni la plus grande le manque de moyens d'existence : les besoins, les instincts, les passions et parfois même l'honnêteté, qui est le désir idéal d'accomplir son devoir, concourent à l'immoralité qui résulte de l'abandon ou de l'erreur des vocations. Mais, la cause la plus immédiate de ce mal est l'attribution qui se fait habituellement des fonctions du pouvoir temporel ou spirituel, non point selon le mérite, mais en tenant compte seulement des intérêts momentanés de groupes particuliers de l'Etat ou de l'Eglise.

C'est ainsi que le mauvais exemple donné par la manière dont sont attribuées et remplies les charges sociales les plus importantes, s'insinue dans le corps et dans l'âme de la société toute entière, et il arrive alors que n'importe qui étant bon à n'importe quoi, plus personne n'est bon à rien.

Le but est de paraître et non pas d'être; on ne se propose plus d'agir, mais de posséder. De là, et particulièrement dans les pays d'origine aristocratique, la manie, la véritable manie des emplois publics et cette préférence universelle accordée aux professions dites libérales, comme si celles-ci devaient être la vocation naturelle, et comme si les professions industrielles étaient incapables d'éveiller chez la jeunesse de nos pays cette vocation fructueuse qui forma les Palissy et les Jacquard, les Franklin et les Fulton, les Watt

et les Stéphenson, les Morse, les Édison, les Bell et ces milliers, cette légion de bienfaiteurs, qui, centuplant les forces de l'industrie, ont multiplié les jouissances légitimes de la vie civilisée.

Il est vrai que l'activité industrielle n'exempte pas les sociétés qu'elle développe le plus puissamment: de tendances vicieuses : la passion de l'argent qui borne plus étroitement les frontières de la vie sociale; l'ivresse qui tarit la source du sentiment de la dignité humaine; le froid égoïsme, qui glace la sensibilité individuelle et collective, semblent être des fatalités inséparables de l'accomplissement, lorsqu'il est très étendu, des vocations économiques. Mais la passion de l'argent, l'ivresse, l'égoïsme insensible, ne sont-ils pas aussi l'apanage des sociétés inactives et de celles où la vocation sociale semble limitée à l'exercice des fonctions politiques, littéraires et ecclésiastiques? Y a-t-il enrichissement plus répugnant, alcoolisme plus répandu, sensualité plus perverse, égoïsme plus sec, que ceux qui, dans les sociétés oisives et lettrées, font un contraste choquant avec les apparences spiritualistes qu'elles se donnent? Où donc l'administration de la justice a-t-elle dégénéré en farce plus horrible? Où donc l'affirmation des principes religieux est-elle une comédie plus effrontée? Où donc l'emploi public est-il une plus funeste oisiveté? Où donc le journalisme est-il plus ignoble ou plus stupide? Où donc la caste des écrivains est-elle plus bornée et plus réfractaire? Où donc l'église est-elle plus intéressée? Où donc l'avocat est-il vipère plus vénéneuse, le médecin, sphynx plus sinistre? Où donc le militaire est-il moins le bras armé de sa patrie? Où la civilisation est-elle plus corrompue, le progrès matériel plus corrupteur? Où trouve-t-on des sociétés plus profondément immorales que celles d'au-delà et d'en deça des mers, où la prédominance des professions libérales met en évidence la déviation des vocations, le pas donné à l'intérêt sur la vocation, l'exercice de l'activité mentale ou musculaire pour ce qu'elle peut produire et non pour le bien qu'elle peut faire?

Notre siècle n'est pas pire qu'un autre; au contraire, puisqu'il a davantage conscience du mal accompli et du bien qu'il a négligé de faire. Mais cela ne suffit pas à le rendre digne de l'excessive admiration qu'il nous inspire. Les trois faits essentiels qui le caractérisent — application méthodique de la science à l'accroissement de la vie, accroissement de la raison, accroissement de la conscience — auraient pu et auraient dû avoir pour fruit une application plus conforme du devoir aux manifestations de la vie. Cela ne s'est pas produit. L'exercice des fonctions industrielles et intellectuelles, la mauvaise distribution des vocations, le détestable emploi des pouvoirs temporels et spirituels de la société, témoignent de l'incompétence générale des fonctionnaires, ce qui à son tour souligne l'oubli général du devoir.

Une société où ce devoir soit universellement accompli, n'existera jamais, car jamais aucune portion de l'humanité ne parviendra à ce degré de développement de la raison et de la conscience où la connaissance des relations et des devoirs qu'elles comportent soit si intime et si claire qu'elle rejette dans l'ombre les instincts, les passions, les désirs, les erreurs et les égarements de vocation, qui s'opposent à l'accomplissement constant du devoir. Ce n'est pas cela que l'on demande; la morale sociale n'a pas la folie d'y prétendre. Elle prétend, et le sens commun exige, que, dès l'instant que nous sommes parvenus à cette société industrielle où la vie tout entière de l'être social peut être considérée comme une industrie, autant dire comme une activité mentale, morale ou musculaire, qui ne cherche qu'à produire, et que, dès l'instant que le produit matériel est obtenu par des travailleurs de la matière qui, pour la manipuler, la manufacturer, la transformer, doivent accomplir leur devoir de travailleurs, il est juste que les produits spirituels et mentaux ne soient obtenus que par ceux qui, ayant la vocation de le faire, accomplissent les devoirs qu'imposent le travail spirituel et le travail mental, sans s'écarter de leur vocation pour ce

qu'elle a d'improductif, ni la rechercher pour ce qu'elle peut avoir de fructueux.

Et, cela même serait encore trop prétendre au sein d'une constitution économique telle que celle de la société contemporaine que régit heureusement une loi naturelle d'économie, et dans laquelle il n'y a déjà plus de vestiges des corporations, et où la liberté des professions est un fait acquis. Il serait insensé de demander que soit violée la loi d'économie sociale, et que l'on s'opposât à deux progrès véritables, l'un social et l'autre politique; et d'autant plus insensé, que la morale, progressive comme elle est, ne peut d'aucune façon s'opposer à aucun progrès concret, et moins encore à une loi de la nature. Lorsqu'elle proteste contre l'abus des aptitudes, elle ne méconnaît point pour cela qu'il puisse exceptionnellement y avoir des individus, si bien doués ou si bien cultivés, qu'il ne leur soit possible, selon les circonstances, de remplir diverses fonctions; elle méconnaît encore moins ce pouvoir que possède le devoir de rendre apte à une profession donnée celui qui ne naquit pas apte. D'accord en cela avec le procédé inductif de la science, dont elle est une branche, la morale sociale se trouve en face d'un fait établi, les vocations faussées et le développement universel des activités individuelles non dans le sens de leur propre objet, mais dans le sens des intérêts préconçus, et elle déclare que c'est un mal. Du fait, elle s'élève à sa cause, et, constatant qu'elle réside dans la tendance immorale qu'ont la famille et l'individu à faire usage de leurs avantages sociaux beaucoup moins en faveur de la société, de la famille et de l'individu, qu'au seul bénéfice de l'individu et de la famille, elle affirme que le remède à ce mal et la réparation de cette immoralité se trouvent dans l'ordre naturel des choses; qu'il est en effet dans l'ordre naturel des choses que les vocations naturelles soient cultivées avec un profond respect; que ces vocations soient normalement distribuées selon les besoins naturels du travail social; de cette façon les compétences sont normalement utilisées, les aptitudes employées, et l'on accélère le

développement, avancement ou progrès des professions et des fins vers lesquelles elles tendent dans la vie sociale, et, de cette façon aussi s'harmonisent et s'équilibrent, dans la mesure où il est possible d'obtenir l'harmonie et l'équilibre, ce que l'on nomme le progrès matériel, et qui est le développement moral des sociétés.

LA MORALE ET L'ART

En art, tout n'est que précipices pour la morale.

Pour l'artiste — et plus il est de lui-même inconscient, mieux cela vaut, pour cette fin, — qui se maintient dans la contemplation esthétique, il n'est de source de morale plus facile ni plus abondante que la contemplation, l'admiration et le culte du beau. Constamment, elle ramène à la réalité, car la réalité est le champ même du beau, et par cette opération, elle provoque et facilite l'examen et l'observation de l'aspect et des propriétés extérieures des choses. En cela l'art est moralisateur, parce qu'il est éducateur d'un grand nombre de forces subjectives, la sensation, l'attention, l'imagination.

Du culte silencieux du beau, l'artiste passe aussi en silence à l'amour réfléchi du beau, et il éduque des forces non moins subjectives et encore plus puissantes dans le développement de la vie pratique; la sensibilité physique, la sensibilité intime et la sensibilité esthétique, forme privative de sensibilité dans lesquelles, à la fois, s'inscrivent le goût et l'originalité, autant dire, communauté et individualisme. Tout ce que, dans ce sens, l'art produit, est aussi favorable à la morale, étant favorable à la culture des activités et des aptitudes qui peuvent concourir au bien social.

Quand, de la réalité extérieure, il pénètre dans l'intérieure, l'artiste contemple avec ravissement un monde plein d'enchantements qui l'attire d'autant plus qu'il y pénètre davantage et d'où il tire les cris déchirants du lyrisme, les contrastes pathétiques du drame, les tableaux solennels de la poésie épique, l'olympique expression de Jupiter, l'expression austère de Moïse, celle virginale des enfants à la Conque, celle complètement humaine du rieur de Velasquez ou des

buveurs du Titien; c'est-à-dire qu'en traduisant l'intérieur par l'extérieur, il exprime et apprend à exprimer exactement les relations qui existent entre l'homme vu du dehors et l'homme de vie intérieure.

Les temples-cryptes de l'Inde, les titaniques pagodes, qui sont de si évocatrices expressions plastiques du mystère de Brahma et de sa stupéfiante œuvre sociale; les pagodes minuscules, qui, reproduisant en petit l'enceinte du dieu grand, le diminuent comme il se diminue lui-même lorsqu'il se révèle par un de ses attributs accidentels; le temple de Confucius, simple et impénétrable, qui si solidement reflète avec des formes et des éléments matériels la pensée et la doctrine également unis, simples et impénétrables du maître Chinois; cette église boudhiste de la capitale de Birmanie faite de l'écrasant entassement de constructions juxtaposées, toutes semblables par le plan et par la forme et toutes distinctes par la taille, et qui, toutes ensemble, suggèrent l'idée de la puissante initiative et du constant effort du réformateur; les temples polythéistes des grecs et des romains; la cathédrale gothique; la mosquée mahométhane; le temple protestant si souvent persuasif; la roche conique de l'Araucan qui, à des milliers de lieues, se retrouve reproduit dans le bohio primitif du Yucayo des Antilles et reconstruit avec du ciment et des matériaux de glace chez les Esquimaux du Groënland; la demeure cubique qui sert de modèle à toutes les civilisations; les architecturales imitations de la nature qui, avec des astragales, des chapiteaux, des cariatides, des métopes s'efforcent de réunir dans l'enceinte des dieux, des idées et des hommes, la triple incarnation de la vie chez le végétal, chez l'animal et chez l'homme; châteaux féodaux, forteresses, manoirs, musées, bibliothèques, universités, capitoles, aqueducs, viaducs, ponts, toute la fécondité artistique de l'architecture est une double offrande à la morale; premièrement parce qu'elle consacre l'activité sociale des idées, des sentiments et des devoirs; deuxièmement parce qu'elle consacre le travail et nous présente dans une pyramide d'Égypte, dans un teocali

du Mexique, dans la chaussée monumentale de Quito au Chili, le sacrifice incessant du travail humain accompli toujours avec dévotion, qu'il soit dû tantôt à la nécessité tyrannique de subsister, tantôt à la brutalité arbitraire des tyrans.

Jusqu'ici, l'action sociale de l'artiste est bienfaisante, non qu'elle concourt toujours à une œuvre de bien, mais parce que le mal, dont parfois sa géniale esthétique peut être l'instrument, n'est point sa faute, mais celle de la perversion des sentiments, des idées, ou des corruptions de la société.

Mais, dès que l'artiste échappe à la contemplation subjective du beau, ou qu'il s'écarte de cette exécution objective qui correspond à des manifestations de développement social, son rôle de moralisateur dégénère en rôle de corrupteur.

L'artiste, qu'il le soit du verbe ou du son, qu'il le soit de la palette ou du burin, est semblable à ces ravissants morceaux de terre détachés, paysages mouvants, que le courant du Parana arrache à ses rives et entraîne vers le Plata, d'où ils iront se perdre dans les lointains ignorés de l'Atlantique; ils s'en vont chargés de mousse, d'herbes, d'arbustes, d'arbres et de fleurs, d'oiseaux et de serpents, de jaguars et de lézards, d'ombre et de lumière, îles flottantes, si belles, si animées, si attirantes et si riantes, que le sédentaire des rives, lorsqu'il les voit passer, suspend extasié son pénible labeur quotidien, les suit d'un regard anxieux jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent dans les demi-ténèbres de l'horizon; alors, croyant avoir à nouveau perdu le paradis dont toujours il rêva, il soupire et, sans larmes, sanglote. Comme ces edens flottants du Parana et du Plata, les artistes de tous les temps et de tous les pays sont les jouets éternels de deux courants; l'un est semblable au cours du moelleux Parana, c'est le courant suave, mais vagabond, de l'imagination et du sentiment; l'autre dur, rapide, orageux comme celui du Plata, presque toujours fouetté par le vent rude des pampas, est le courant de la popularité. Tous deux l'entraînent, mais aucun ne le peut conduire vers des fins morales. En suivant le premier

courant l'on va et l'on arrive au culte du beau pour le beau, et le beau en lui-même n'est point moral, il signifie au contraire, le sacrifice des moyens moraux à des effets esthétiques. En suivant le courant de la popularité, l'on va et l'on arrive à la résonnance du nom, à la vaine gloire et même au mirage de la gloire saine qui ne s'obtient que par la mort et qui ne rayonne que dans l'histoire, et encore, pas toujours. Mais, par ces courants l'on ne va ni n'arrive à aucune fin morale, c'est-à-dire, à cette parfaite réalisation de la dignité humaine dans l'être individuel.

L'artiste va vers l'applaudissement comme le courant à la mer. Mais, las! Malheur à celui qu'on applaudit! Il pourra n'avoir point de vanité et alors il sauvera sa moralité individuelle; il pourra n'être pas envieux, et il évitera les erreurs et les fautes; il pourra n'être pas sensuel, et sa vie ne sera pas une orgie répugnante; il pourra n'être pas cupide, et ne sacrifiera point sa dignité à son pécule; il pourra n'être pas ingrat, et sa mémoire ne sera pas entachée de ce vice, mais la moralité qui se dégagera de sa vie ne correspondra jamais, ou presque jamais, à la générosité de sa vocation, ni à la grandeur de sa profession, ni à la dignité de raison et de conscience que devrait et doit produire la haute direction des forces créatrices que l'artiste donne à sa sensibilité, à sa perception et à son imagination.

Ils cultivent leurs facultés représentatives et non leurs facultés constructives, et il y a une certaine fatalité dans la disproportion qu'aussitôt l'on décèle entre leur personnalité intellectuelle et leur personnalité morale.

Il y a eu et il y a, particulièrement dans les deux plus nobles arts, la poésie et l'éloquence, des personnifications splendides de cette haute fin morale qu'il est si plaisant et si logique de supposer inhérente à des arts si humains; mais, la joie que nous donne ces exceptions confirme la tristesse de la règle générale.

Il faut bien dire, d'ailleurs, que les grands poètes et les grands orateurs qui ont été de vrais grands hommes, c'est-à-

dire, des hommes ayant eu constamment en vue une fin morale, ne forment point partie de ces exceptions, car ces hautes personnalités, en quelque domaine que ce fût de l'activité d'esprit, le fussent resté parce que ce sont de grandes consciences. Et il est vrai aussi, que, nous bornant au moment que nous vivons, les influences démoralisantes qui entraînent les orateurs et les poètes sont en raison directe de la force et de l'universalité que les journaux et le télégraphe donnent au courant de la popularité. Il n'est pour ainsi dire personne, de nos jours, qui puisse résister à ce courant ou qui, se laissant emporter par lui, conserve assez de présence d'esprit pour ne point devenir esclave de la vanité, et pour savoir que, dans les courants de l'opinion comme dans ceux des eaux continentales, tout passe à mesure que passe le courant.

Et, comme il n'est point dans la nature des poètes ni des orateurs de se le rappeler, tout l'effort de leur vie se borne à se laisser porter par ce courant.

Qui ne sacrifie, de quelque manière, à la vanité? Il est naturel que nous le fassions tous, car la vanité, en tant qu'exposant de probativité, comme disent les phrénologues parlant de ce prurit d'approbation qui tous nous inquiète, est un coefficient de moralité. Mais, qui donc, sacrifiant à sa vanité, ses sentiments, sa volonté, ses idées, ses principes, ses jugements, ses devoirs, méritera ce respect réservé à ceux qui, au contraire, savent sacrifier leur vanité à leur conscience?

Vanité, probativité, esprit de conservation, déposent le germe de l'envie dans tous les cœurs, sauf dans ceux qui ont besoin de se voir succombant sous les coups de l'envie pour se convaincre de ce qu'elle existe. Mais quel noble cœur cédera à l'envie? Quelle conscience, pénétrée de l'idée du devoir, pourra céder à ses iniques suggestions?

Créatures de la vanité et de l'envie, aujourd'hui centuplées par la force d'expansion que leur donne les élans de la publicité, les artistes, pour demeurer dans le domaine

moral aussi dignes qu'ils le sont souvent dans le domaine intellectuel, n'ont d'autre ressource que de suivre les impulsions de vigoureuse initiation à la vérité qui est une des caractéristiques de notre temps, et de suivre aussi de bon gré, dans son développement, l'idéal humain, et cela avec autant de désintéressement des fins exclusives de l'art, qu'il en peut tenir, et qu'effectivement il en tient, dans une notion plus élevée de l'art. Cet idéal humain, qui n'a rien de vague, rien d'informe ni rien de sombre, qui vaut par lui-même plus que l'idéal de l'art, puisqu'après tout l'art n'est qu'une partie de l'idéal humain, contient abondamment tout ce dont l'artiste a besoin pour être un élément actif de civilisation, de moralisation, d'humanité.

Des indices nous font penser que l'art, enfin, commence à discerner son destin. Pour son bien et pour le bien des fins morales de toute activité humaine, puisse-t-il enfin le voir clairement.

LA MORALE ET LA LITTÉRATURE

I. — Le Roman.

Nul n'osera prétendre qu'une littérature aussi rétive que le fut celle de presque tout le XIXe siècle, soit digne d'un temps de raison croissante. Ecartons la poésie lyrique, non qu'elle ait été moins corruptrice, car la vérité nous oblige à dire, au contraire, que les plus grands lyriques du siècle ont été les plus grands corrupteurs de leur temps, mais parce qu'elle se trouve incluse dans l'examen que nous avons fait des germes d'immoralité naturellement contenus dans l'art.

Ecartons encore la littérature scientifique et la littérature historique : la première parce qu'il en a été déjà tacitement question lorsque nous avons parlé de la science en général, la seconde parce qu'elle réclame une analyse particulière.

Pour le moment, étant donné notre but, nous ne comprenons sous ce nom « littérature » que le roman et le drame. Le roman a remplacé le missel; dans les pays de civilisation occidentale, il est la lecture de la moitié des hommes qui lisent. Le drame est l'école de morale objective à laquelle assistent avec le moins de répugnance, les enfants, leurs parents, leurs proches, leurs domestiques, leurs auxiliaires dans les mille industries de la vie, leurs mille guides directs ou indirects, depuis le maître des premières lettres jusqu'à celui de l'ultime science, et depuis le conseiller municipal jusqu'au conseiller d'état.

On ne peut donc imaginer d'influence plus étendue que celle exercée par ces deux branches de la littérature générale.

Le roman est nécessairement malsain, il l'est deux fois : pour ceux qui le cultivent, et pour ceux qui le lisent. Chez ceux qui le cultivent, il vicie les fonctions intellectuelles, ou, pour être plus exact, les opérations capitales de la mécanique intellectuelle. Chez les lecteurs, il vicie et parfois d'une manière profonde, irrémédiable, mortelle, la perception de la réalité. Chez les uns et chez les autres il détermine un état maladif, qui se caractérise par un appétit désordonné de sensations et par une activité isolée et solitaire de la fantaisie. Le romancier, victime inconsciente de son état psychologique, reconstruit le monde à l'image de sa propre raison et de ses propres sentiments; de son côté, le lecteur de romans cherche et demande un monde semblable à celui que le romancier a mal imaginé et mal senti.

Cependant, le monde réel continue à fabriquer des réalités, qui, plus elles sont palpables, plus elles répugnent à celui qui vit en dehors d'elles.

Ces deux premiers fruits sont des fruits du mal, car ils sont fruits du désordre. Ils jettent le désordre dans l'être intérieur, altérant profondément deux de ses forces les plus actives, la sensibilité et la fantaisie. Il jette le désordre dans les relations entre l'individu et la société dans laquelle il vit, lui infusant cette idée fatale qu'il lui sera possible de les plier à son caprice ou de les dissoudre lorsqu'elles ne correspondent pas à l'idée qu'on lui a donnée d'une société imaginaire.

De cette corruption du jugement et du sentiment individuel par le roman, la présence du don Quichotte dans le monde des lettres serait une preuve suffisante, si c'était là le seul genre de corruption qu'il pût fomenter. Mais, de nos jours même, il a été expérimentalement démontré que les ressources immorales dont le romancier dispose sont nombreuses.

De l'éclatement du romantisme à l'explosion du naturalisme, l'art du roman nous a soumis à trois formes distinctse

d'immoralité affective et intellectuelle. Avec le romantisme il nous arracha à la réalité historique dans laquelle nous vivions, pour nous enfoncer dans une autre réalité historique, mais faussée. Ce fut l'épanouissement du beau monstrueux, ou du monstrueux embelli, ou du beau avorté parce que faussé. Avec le réalisme, première transformation du romantisme dans ses rapports avec la réalité sociale et humaine, le roman nous offre la physiologie de toutes les passions, crimes et morbides exhalaisons qu'il a pu rencontrer dans ce triste milieu social que sont les nations européennes du midi et de l'occident. Avec le naturalisme il est en train de nous donner la seconde évolution du romantisme, et il romance, présente sous une forme romanesque et s'efforce de rendre aimables et belles, les grossièretés et les bestialités de la nature humaine et de la réalité sociale.

L'art, alors même qu'il est échevelé, et le beau, alors même qu'il est disproportionné, ont toujours quelque fin qui soit bonne ou tout au moins, quelque bonne intention, et dans ce sens, ils ont quelque chose de foncièrement moral. Ainsi donc, on ne peut ni ne doit nier que chacune des formes contemporaines du roman possède sa bonne intention particulière et que, toutes réunies, ont eu l'intention bénévole de contribuer, au moyen de l'histoire factice, à consommer la destruction des imperfections sociales dont l'histoire réelle est l'exposant impopulaire et inaccessible.

Mais, indépendamment du mal inhérent au roman, chacun des genres particuliers qui ont été cultivés, du romantisme au naturalisme, ont causé des dommages positifs à la morale. Le romantisme a appris à aimer comme on aime seulement en l'air; à ressentir les peines, les contrariétés et les joies, comme on ne les sentira que dans les limbes; à vivre dans les nues. Le roman réaliste a donné de la société une image si partiale qu'il a rendu celle-ci responsable de tout, l'individu irresponsable de ses sottises et de ses fautes, et qu'il a fait des méchants, des ignorants, des coupables et des criminels, les victimes de l'état social. Le naturalisme

a déjà commencé à rendre la nature responsable de tout, et il finira par la rendre odieuse.

A chacun de ces mouvements littéraires, correspond une phase du désordre moral dans lequel se débat l'Europe méridionale et qui, malheureusement, contamine les peuples enfants de l'Amérique latine. Le romantisme violente les sentiments, fausse les passions, et altère la notion intuitive des vertus et des vices. Le réalisme altère la réalité sociale, introduit une disproportion entre les causes et les effets du mal social, il accroît le nombre des mécontents injustes et illégitimes, il exagère en ce qui concerne ceux qui sont dignes de pitié et de soutien, et il bouleverse les relations entre les moyens et la fin qu'on ne doit jamais perdre de vue si l'on veut que l'art, se conformant à sa fin esthétique, produise le beau dans le bien, et, se conformant à sa fin éthique, produise le bien dans le beau. Le naturalisme jette le désordre dans la nature même, et il engendre ce mal de déconsidérer la fin que l'art littéraire peut et doit se proposer, et qui est de concourir, avec la science, à la formation du système de pensée contemporaine.

Il y a encore deux autres genres de romans, ou plutôt trois, qu'il convient d'examiner sous leur aspect moral.

Le premier est ce romantisme béat, avec lequel les néo-catholiques, comme on les appelle en Espagne, ont tenté de réagir contre les tendances générales de la civilisation moderne. Ce genre de roman n'a point le mérite de ses audaces et ne les justifie point. Il n'en a pas le mérite, parce que sa forme est aussi fade que son fond; il ne les justifie point car sa thèse (abomination des progrès de notre époque) est une audace non moins insensée que son antithèse (les béatitudes du temps passé).

Le second genre auquel nous faisons allusion est celui qui comprend le roman historique. Il est doublement faux : il fausse l'histoire parce qu'il la tronque, et il fausse le roman parce qu'il le dénature. Et, cependant, ce genre, malgré le mal que cause la perte de temps et le mal plus grand qui

consiste à introduire des erreurs dans ce qui se rapporte au cours de l'histoire, car jamais l'histoire ne se déroule selon les règles du roman où tout doit concourir au dénouement, est le moyen de romancer le moins pernicieux. S'il pouvait se maintenir dans des limites telles que l'adresse du romancier permît de discerner clairement ce qui est l'œuvre de l'historien et ce qui est l'œuvre du romancier, il pourrait être, sans doute, un genre important de la littérature.

La dernière tentative du roman est la plus dangereuse par cela même qu'elle semble être la plus rationnelle. C'est la tentative du roman scientifique. Comme l'enfant que l'on trompe avec des couleurs, des parfums et des confitures, pour lui faire absorber une potion amère et répugnante, le romancier scientifique commence par tromper le lecteur, pour l'attirer dans le piège qu'il lui tend, et il commence par faire à la science l'injure de supposer le piège vers lequel il lui faut attirer le lecteur. Le résultat est celui que produit toujours un piège : qu'on lui échappe, on n'aura pas désormais de plus grand soin que de l'éviter. Et il est clair que dans le cas du roman scientifique, le piège étant la science même, c'est elle que, plus tard, le lecteur de ces romans évitera avec le plus de soin. Et pourquoi la chercherait-il ? Ne la trouve-t-il pas dans les romans et n'est-elle pas plus aimable sous cette forme ?

Cet effet immoral du roman scientifique, qui est d'éloigner de l'étude sincère et désintéressée de la science, est un effet commun à tous les romans, en ce qui concerne la bonne lecture. Lire en imaginant, est toujours plus facile que de lire en pensant.

Mais il y a dans la production du roman, comme dans l'usage qu'on en fait, deux dissipations, toutes deux fort pernicieuses, et qui doivent inquiéter l'Etat et la société autant qu'elles inquiètent la morale : dissipation de force morale et dissipation de temps.

La somme d'intelligence, de sentiment, de volonté perdue,

presque inutilement, dans la rédaction et la lecture des romans, est incroyable.

Parmi les romanciers, il y a eu et il y a des intelligences surprenantes : les unes par la vivacité de leur imagination, les autres par la rigueur de leur observation; quelques-unes par leur puissance d'induction; presque toutes par leur puissance d'assimilation. Pour quelques genres particuliers, le naturalisme par exemple, il faut, à la raison qui le cultive, une disposition à l'analyse et un exercice de l'analyse si scrupuleux qu'on ne peut que regretter la perte d'intelligence que représente pour la science cette application de si grands talents analytiques à la dissection de faits sociaux que le roman dénature, ne le voudrait-il pas, et dont pourraient profiter l'histoire et la sociologie.

La transformation même du réalisme romantique en naturalisme, suppose un effort de raison scientifique, qui, détourné de son objet propre et de son activité naturelle, est un fait d'immoralité, alors que, voué au développement de son activité géniale, il serait un fait moral.

En effet, il n'a pas été possible de parvenir à la conception de l'art naturaliste sans avoir d'abord reconnu l'excellence de l'intention et des résultats que la science positive obtient par l'analyse expérimentale de la nature, et sans induire du fait réalisé dans le domaine de la science, un principe fondamental de l'art, principe duquel on doit faire découler une théorie du beau naturel, une méthode artistique pour la réaliser et un ensemble de règles pratiques afin d'inclure un principe logique dans son exécution esthétique.

Sans doute, l'effort d'induction qu'il a fallu réaliser pour parvenir à la conception de l'art naturaliste n'est-il pas un effort d'induction proprement scientifique, mais cette forme élémentaire, enfantine, obscure et vague de l'induction, qui est comme le péristyle de cette fonction intellectuelle; la conception et l'exécution du roman naturaliste n'en a pas moins exigé un effort de haute raison, qu'il est

déplorable de voir employé en vain et avec un résultat si contraire à celui qu'on est en droit d'attendre de cette noble fonction à laquelle on commence à devoir la transformation scientifique du monde.

Ce mauvais emploi de puissance intellectuelle, ajouté à la perte de puissance affective que les romanciers et leurs lecteurs dissipent dans les conflits passionnels de tous les romans, suffirait pour déconsidérer aux regards de la morale ce genre littéraire si une autre dissipation plus grande, car elle est universelle, celle du temps, ne faisait de la lecture des romans un auxiliaire formidable de l'immoralité.

Le temps c'est de la vie, et gâcher son temps à ne pas faire ce que l'on doit, c'est gâcher inutilement son existence. Les oisifs sentent si fort et si profondément cette vérité, qu'ils meurent vivants de l'ennui de ne savoir pas vivre. Et c'est pour cela que l'on voit mourir d'ennui, ne pouvant eux-mêmes se supporter, les lecteurs habituels de romans, pour qui le temps à employer est toujours une inconnue et le temps employé un éternel accusateur.

Si l'on réunissait en une seule direction scientifique ou économique les forces spirituelles que le romancier dilapide, le mal fait par ses livres à l'ordre économique et social se transformerait en bien effectif pour le développement de la société. Si l'on nouait en un seul effort les activités économiques perdues par la légion d'oisifs qui lisent des romans pour tuer le temps qu'ils ne savent pas employer autrement, on doublerait aussitôt la puissance industrielle des nations latines.

Des nations latines et non point des saxonnes, scandinaves ou teutones, car, bien que celles-ci lisent des romans, elles ne consacrent pas des heures pleines, des jours entiers, des mois successifs à lire sans repos, ou sans avoir d'autre occupation, des livres seulement distrayants ou plaisants qui ne devraient occuper dans le cours des heures, des jours, des mois et des années, que ces courts moments d'oisiveté

nécessaire que l'on passe au sein de la famille, et que le soir on consacre au foyer.

Comprise de cette manière, et commentée, la lecture de romans pourrait être un stimulant intellectuel utile et une ressource profitable à la société domestique.

C'est parce qu'ils se sont proposé ce but final, que les peuples du Nord de l'Europe ont réussi à créer un genre de roman moralisateur, non que l'objet du roman soit la sotte prédication des vertus, mais parce que les inclinations bonnes ou mauvaises de la famille humaine en tous lieux, et celles qui sont particulières à la famille septentrionale, à ses modes d'existence et à sa manière de comprendre la vie, se dégagent spontanément de leurs romans.

Ni la morale ni la critique ne peuvent exiger de l'art ce qu'il ne peut donner. L'objet substantiel de l'art littéraire, comme d'ailleurs celui de tous les arts rationnels, est la recherche du beau, et si le beau se trouve dans la recherche, l'observation, l'analyse et la présentation des difformités de la vie collective, c'est là que l'art doit le chercher : et il y aura encore, dans cet effort, de la moralité objective et subjective, parce que la recherche de la vérité est toujours un bien, et que c'est le pratiquer que d'enseigner la vérité ou de l'apprendre. Mais, si l'aphorisme de Boileau (rien n'est beau que le vrai) est le guide pratique de l'art contemporain, et si, s'y conformant, l'art réalise une évolution féconde, pourquoi ne suivrait-on pas aussi le précepte correspondant de l'esthétique dans toutes ses manifestations? Si le moraliste réclame la vérité dans la beauté, l'esthétique réclame le bien. Si l'un dit « rien n'est beau que le vrai », l'autre en sa conscience affirme « cela seul est beau qui est bon ». Opposer ces principes l'un à l'autre serait mutiler l'art : les combiner, c'est le compléter. Le roman, genre qui dispose encore de vie, car il dispose des contrastes entre ce que la société humaine doit être et ce qu'elle est, peut contribuer à ce que l'art, étant vrai et étant bon, soit complet. Alors il deviendra un élément de

la morale sociale. Qu'il remplisse son devoir, il le sera. Entre temps il ne l'est point, et cela, entre autres, pour cette raison : qu'il ne remplit pas son devoir.

II. — L'ART DRAMATIQUE.

Tous les arts rationnels sont des arts sociaux. Par suite, tous sont moraux. Pour l'être, il leur suffit de refluer sur l'être social. L'art lyrique reflue, parce qu'il agite, émeut et surexcite les sources de tous les problèmes de la vie sociale, latentes au fond de l'individu humain. La poésie épique reflue, parce qu'elle fait frémir dans l'individu national les fibres que la poésie lyrique agite dans l'être humain. L'art historique reflue, parce qu'il fait vibrer en chaque individu les nerfs de l'espèce toute entière. Le roman reflue, parce qu'il transforme en histoire feinte la vie intime et continue de l'élément et des groupes de la société, que l'histoire incomplète n'est pas encore parvenue à coordonner, avec la vie extérieure de la société générale.

Mais, parmi tous les arts rationnels, le plus social, parce qu'il est le plus objectif, est l'art dramatique. Tout art exige de ceux qui le jugent de l'intelligence et du goût. L'art dramatique n'exige que des yeux dans le visage et des nerfs dans le grand sympathique, il n'en demande même pas dans le cerveau. De là son universalité et, par suite, l'infaillibilité de son influence, sur l'individu d'abord qu'il fait réagir, et, ensuite, sur la société en son ensemble.

L'art dramatique moderne connaît cette vérité beaucoup mieux que ne le fit l'ancien. Il la connaît au point de ne point s'occuper d'autre chose que de produire de l'effet. En le produisant, et tout naturellement, il agit davantage sur la sensibilité physique que sur la morale, sur l'imagination plus que sur la réflexion, sur l'être animal plus que sur l'être intellectuel.

Cette première déviation, détournant l'art dramatique

contemporain de son but essentiel, en fait le prisonnier d'une des formes les plus pernicieuses de l'immoralité : la forme intellectuelle. En faisant, par égoïsme ou par intérêt, le contraire de ce qu'il sait être son devoir, il est immoral.

Mais, si cette immoralité de l'art dramatique est pernicieuse par son intensité, elle l'est moins par son étendue. Elle s'étend en effet à peu d'êtres, car ils sont rares ceux qui paraissent capables d'apprécier la relation qui existe entre ce que l'art dramatique fait et ce qu'il devrait faire en tant qu'art.

Son action immorale ne s'étend à tous, ne les atteint et ne leur nuit et n'agit sur tous, que lorsque, comme il arrive avec le théâtre contemporain, au lieu d'extérioriser toute la vie de l'être social, et de faire, d'elle toute, le ressort de son mouvement esthétique, il fait d'une seule passion le *deus ex machina* invariable de tous ses effets, de toute son action, de tout son mouvement pathétique.

Et cette passion, il la fausse. Et non point de la manière dont les passions alliées, les instincts proches, les égoïsmes qui la bornent, les intérêts malsains qu'elle fait naître, l'ont faussé dès le premier jour du drame naturel de l'existence, mais de la façon dont la fausse la vie artificielle des villes populeuses, et, plus exactement, la vie sensuelle des villes crapuleuses d'Europe. La passion, ainsi adultérée, qui est devenue la matière de l'art dramatique, c'est l'amour sexuel.

Il semble qu'une humanité efféminée, faute de se connaître elle-même, ne conçoive, ne tente, ni ne réalise rien, si cet instinct ne la mène, car, tel qu'il nous est présenté, cet amour n'est point un sentiment, mais un instinct.

Parfois c'est la fille publique qui l'éveille, et il est alors rédempteur : une femme légère rachetée par une passion légère.

D'autres fois c'est l'amour criminel qui l'inspire, et il est alors régénérateur : comme certains régénérateurs d'Amérique latine, il régénère en avilissant.

D'autres fois encore, c'est la célébrité qui l'inspire, et c'est alors un sacrifice : comme toutes les vertus d'apparat, il lutte pour être vaincu.

Il arrive aussi que l'amour au théâtre soit moins qu'un instinct; c'est alors une pure sottise ou, pour parler plus énergiquement, une sottise impure : ce qui ne s'en va pas en soupirs, s'en va (comme dans le théâtre espagnol) en aspirations lyriques. Si l'amour théâtral peut être quelque chose de plus qu'un vain sentimentalisme, à coup sûr il ne sera jamais un sentiment véritable. Pour le retrouver il serait nécessaire de remonter à Shakespeare.

Mais il n'a pas suffit à l'art dramatique contemporain de donner à l'amour le monopole de la scène. Si grande est cette passion, et si profondes en notre vie sont ses racines, que, mêlée comme elle l'est dans le monde à tous les motifs passionnels et volitifs de la nature, à la plupart de ceux de la raison, et à tous ceux que dramatise l'opposition qu'elle rencontre dans la conscience avec le devoir, et à tous ceux qui sont des manifestations de la vie collective, que l'amour vrai eût suffi à remplir l'art dramatique dans toutes ses évolutions.

Mais las! La force esthétique connue et traitée de nos jours par l'art dramatique n'est point celle-là. L'amour qu'il connaît, qu'il extériorise, qu'il analyse, qu'il qualifie, qu'il explore, qu'il exploite, c'est l'amour adultère. Toujours, ou presque toujours, c'est là la raison du drame. Quel que soit par ailleurs l'élément intellectuel qui entre dans sa composition, son ressort est l'adultère. Quelle que soit l'intention dramatique, l'enseignement qui s'en dégage est l'adultère. Quelle que soit l'action, alors même qu'elle serait éminemment sociale, c'est-à-dire alors même qu'elle exposerait des forces sociales en mouvement et alors même que les passions extériorisées par le drame seraient des passions sociales, la cause ou la conséquence de l'action est l'adultère.

A vrai dire la famille n'est point aussi solidement assise

qu'elle le devrait sur des habitudes traditionnelles de travail, d'obéissance, de sacrifice et d'éducation, et elle manque d'une base juridique assez ferme; par ses tendances intellectuelles et sociales, par sa sensibilité extérieure, trop expansive pour être très intense, la famille latine des deux mondes se trouve liée par des liens moins étroits que les trois autres avec lesquelles elle partage la domination du monde civilisé actuel. Mais, bien que son seul lien d'union véritable soit l'affection, et que l'affection ne soit pas un lien aussi fort que le droit, ni même que l'éducation qui le confirme, on ne peut pourtant assurer, même en thèse dramatique, que la famille soit continuellement exposée à se voir dissoute par l'adultère. Tout au plus peut-il être vrai, que, dans les villes nécessairement crapuleuses, où le désir de paraître est aussi brutal que la volonté d'être, les cas de dissolution ou de menace de dissolution du ménage soient fréquents. Mais les villes qui capitalisent les influences générales d'une société ne sont pas la société, et il convient de demander des comptes à l'art dramatique moderne sur l'idée qu'il se fait de lui-même.

S'il ne prétend qu'à produire des effets, en montrant les risques auxquels l'inconsciente immoralité des centres populeux et crapuleux expose la famille, l'idée qu'il se fait de la force moralisatrice du théâtre, limité aux formes artificielles de la vie, est bien étroite. Ainsi circonscrite, l'influence de l'art dramatique ne peut franchir les bornes de ces milieux sociaux et, si elle les franchit, c'est pour le mal. L'influence de l'art dramatique français (ou plus exactement de l'art dramatique parisien) ne pouvait, en se transplantant, être plus pernicieuse. Tout au moins, par ses affirmations de l'art pour l'art, a-t-elle corrompu l'inspiration nationale des dramaturges du nord et appauvri la *vis dramatica* du théâtre espagnol.

Si l'idée que l'art dramatique se fait de lui-même est la même que celle que nous avons tous, c'est-à-dire qu'il est sa propre fin, il possède alors une force moralisatrice, et il

peut, il doit en user, et il est bon qu'il en use par une extériorisation vive et active des maux sociaux, qui, par induction ou rayonnement, se découvrent comme conséquence d'une mauvaise organisation de la famille ou des raisons de sa désorganisation.

Si c'est là le but que se propose l'art dramatique contemporain, et ce dessein étant, comme effectivement il est, bon et dramatique, et deux fois bon, vis-à-vis de la morale et vis-à-vis de l'art, il semble incroyable qu'il n'ait pas su le réaliser, ni même en tirer les ressources infinies qu'il contient. Il semble incroyable, mais il est naturel, qu'il n'ait pas su utiliser son dessein. Car, s'inspirant des artifices d'une vie telle que celle qui l'inspire, l'art dramatique oublie son objet et constamment s'en éloigne; et la conséquence fatale est qu'il ne l'atteint pas.

Il suffirait de réfléchir sur les raisons qui, de nos jours, ont fait de la constitution de la famille la source du drame, pour qu'elles fussent fécondes.

Pourquoi l'artiste essaye-t-il de dramatiser les conflits, les joies, les angoisses, les catastrophes, auxquels le principe de famille demeure exposé dans les centres malsains de la société? Pourquoi suscitent-ils l'intérêt dramatique? Non pas seulement pour cela, car la fin de l'art dramatique n'est pas seulement le drame, mais aussi la leçon du drame. Donnons cependant notre assentiment à l'idée de l'art pour l'art, et libérons l'art dramatique de tout assujettissement à la morale : il utilise les motifs dramatiques que lui offre la vie de famille, parce qu'ils suscitent l'intérêt dramatique, c'est bien. Mais, pourquoi font-ils naître cet intérêt? Parce que les péripéties du foyer mal constitué mettent à l'épreuve le talent de l'artiste. L'on a, en effet, gâché beaucoup de talent dans l'exposition de cette vie artificielle; mais, dans le même temps, on a produit en beaucoup plus grande quantité un ennui écrasant, et la monotonie du même sujet, les mêmes idées, les mêmes appels au lyrisme, les mêmes ressources dramatiques, les

mêmes invraisemblances, et la même dénaturalisation de cette nature à laquelle en apparence, l'artiste veut s'en tenir.

Si l'intérêt dramatique découlait du seul parti que le dramaturge moderne saurait tirer du mal qu'il expose, cela, pour ce qui touche à l'art, suffirait. Mais il n'émeut presque jamais et presque toujours il ennuie. Et cependant, à force d'être toujours répété, il provoque l'intérêt. Pourquoi ? La raison en est claire : parce que c'est un intérêt humain, un intérêt social, un intérêt pour tous et pour chacun, un intérêt de raison et de conscience, de sensibilité et de volonté, d'instinct et de moralité, de droit et de loi, du présent et de l'avenir qui ne se trouve point localisé en France, en Italie, en Espagne, ni adapté aux formes particulières que prend le vice à Berlin, à Vienne, à Londres, à Madrid et surtout dans cette capitale du vice et de la vertu, Paris, mais parce qu'il s'étend à tout le monde civilisé, et cela parce que, dans tout le monde civilisé, le problème de l'ajustement de la vie intime du foyer et des relations du foyer avec les sociétés extérieures dépend encore de la réforme de la vie et de la pensée, que le nouveau système de vie et de pensée a produit.

Là où la famille traditionnelle a des racines suffisantes pour pouvoir résister à la poussée pertubatrice, ce ne sont pas les tableaux dissolvants, mais au contraire, les paisibles tableaux de la vie patriarcale qui suscitent l'intérêt dramatique. Aux Etats-Unis, où les institutions de la vie se sont transformées sans qu'il ait été nécessaire qu'elles se réforment violemment sous la poussée des nouveaux courants d'idées, il ne peut y avoir d'intérêt dramatique dans la représentation des convulsions du foyer domestique, parce qu'il n'y a pas là d'intérêt social. Cette affirmation est d'autant plus scrupuleusement exacte, qu'elle est expérimentale. Ce n'est guère qu'à New-York qu'on peut représenter des drames européens, et encore à New-York même ne les comprend-on pas bien. On y a vu, entre autres, récusée

par le public l'une des plus ingénieuses compositions du théâtre espagnol contemporain, et cela, simplement, exclusivement, parce que le public ne pouvait comprendre qu'un cas d'adultère pût inspirer de l'intérêt à une société maîtresse d'elle-même et dans laquelle il existe des recours, et dont on use, pour que l'institution du mariage s'ajuste à toutes les autres institutions du droit, et pour que les vices n'exercent dans cette société que les ravages exceptionnels dont l'expérience nous apprend, depuis toujours, qu'ils peuvent se produire n'importe où.

L'intérêt dramatique que suscite l'adultère ne peut nourrir d'autre activité esthétique que celle des sociétés où les institutions qui subsistent du passé n'ont point de racines dans le cœur du peuple, ou celles des sociétés où les préoccupations romantiques, ne s'étant pas perfectionnées en même temps que le droit nouveau, ont pu coexister avec les tendances positives.

La thèse dramatique, telle qu'elle se dégage du théâtre contemporain, est celle-ci : la famille n'existe plus, dès lors comment parvenir à la reconstituer ?

La thèse, quoique incomplète, est acceptable dans sa partie négative. Il n'y a plus de famille dans les villes crapuleuses, et il est nécessaire que l'art, comme le reste, contribue à dire comment peut se reconstituer la famille. Mais le développement de la thèse est absurde. S'il s'agit de reconstruire, comment commence-t-on par tout détruire depuis les fondations jusqu'au faîte. L'intérêt dramatique ne peut pas résider dans la destruction, et il n'y réside pas. C'est pourquoi, le théâtre, au lieu d'être vivifié par la force des desseins nouveaux qu'il apporte, a langui et languit encore. Et il continuera à languir et à ennuyer, tant qu'il persistera dans son œuvre négative. Et, cependant, sa propre fin esthétique, sa fin éthique et sa fin morale même, expressément réduites aux formes que l'actualité leur donne, lui fournissent des ressources assez abondantes pour qu'il puisse entreprendre son œuvre positive.

Dans la famille, dans le foyer universel et non point dans le foyer désorganisé des grandes villes, il y a des sujets de drames, d'influence dramatique, d'enseignement par le théâtre, qui sont beaucoup plus puissants, beaucoup plus intimes, beaucoup plus universels, beaucoup plus humains que l'amour fidèle ou l'amour infidèle. Avec le problème de l'éducation, le théâtre se mêle aux courants les plus humains de ce siècle; avec le problème du droit interne du foyer, l'égalité des époux le mêle au courant du droit positif; avec les problèmes qu'en lui suscitent les conflits du devoir, il entre dans la tourmente révolutionnaire; avec le problème de la lutte biologique, il s'incorpore au sein du mouvement économique. Le foyer, mis en danger par une éducation mal conçue et mal dirigée, soit dans le sens des idées passées, soit dans le sens des idées modernes; brisé par la permanence d'une autorité arbitraire ou par la lutte des autorités mal définies par la loi ou mal conçues par l'éducation; désolé par le sacrifice du bien domestique au bien public; angoissé, menacé, condamné à l'écroulement, par le reflux de la marée économique de la société dont il subit les répercussions, est infiniment plus dramatique que le foyer mal constitué, parce qu'il est plus réel, plus social et plus moral.

Les joies et les bénéfices de l'art ne sont pas dans l'usufruit qu'il parvient à tirer du désordre du moment, ils consistent à mettre en relief, au moyen de palpitantes extériorisations, les douleurs et les dangers que provoquent l'altération de l'ordre moral dans les activités de la vie sociale des hommes, quelles qu'elles soient. N'y a-t-il pas une lutte ou s'affrontent aujourd'hui un système de pensées contre un système de pensées, des idées religieuses contre des idées religieuses, des droits contre des droits, l'état contre la société, la Société contre l'Etat, des traditions contre des innovations, la vie ancienne contre la vie moderne? La montrer en se jetant dans l'arène, être les premiers à montrer comment on lutte pour le bien contre le mal, afin d'être plus homme,

afin d'être un homme des temps nouveaux, n'est-ce pas là une plus digne entreprise? Etant plus digne, n'est-elle pas plus morale?

Pourquoi donc l'art dramatique moderne ne s'y consacre-t-il pas?

LA MORALE ET L'HISTOIRE

L'histoire, exposition de la vie de l'humanité telle qu'elle est en son essence, présente en bloc le bien et le mal que l'homme a fait sur la planète. De prime abord il semble que les maux excèdent les biens, tant ils sont nombreux. Mais, qu'on les analyse avec soin, qu'on les classe, qu'on les mette en regard les uns et les autres avec leurs causes et leurs effets, et l'on s'aperçoit qu'il y a autant de bien que de mal. Et même, d'une certaine manière, il y a plus de bien que de mal, car, après tout, le bien a pu surnager et se conserver dans la marée ininterrompue et formidable de maux dont l'homme a été accablé.

Et ce fut d'abord la nature, la sourde nature, qui « miserar non sà », et la lutte fut acharnée et séculaire, et non seulement dans les temps préhistoriques, mais encore dans les temps historiques. A l'origine de tous les peuples on retrouve cette lutte formidable : parfois, comme à l'origine des peuples de la Chine, on peut suivre pas à pas et admirer et bénir la force de résistance que les élans constructeurs opposent aux élans destructeurs.

Ensuite ce fut l'ignorance, et la lutte s'établit, impitoyable, entre les ténèbres de l'intelligence, à laquelle ne parvenait point la lumière que de la nature même faisait rayonner la vérité, ni la clarté des phénomènes incompris : il a fallu, il faut encore, et il faudra des siècles et des siècles d'effort pour vaincre cet ennemi : mais à la fin il sera vaincu. Plus tard, les passions humaines apparurent en troupeau et la lutte eut pour soutien et pour levier ce qu'il y a d'inaccessible à l'intérieur même de l'être humain : car l'homme a été un formidable ennemi de lui-même, mais il commence

à se vaincre. Et, plus tard encore, commença la lutte entre l'homme isolé et l'homme associé, et ce fut terrible; on n'a jamais pu savoir lequel fut plus sauvage dans cette lutte, du civilisé qui harcèle le sauvage ou du sauvage qui détruit le civilisé, mais celui-là prévaut qui dispose de plus de biens.

Il y a longtemps déjà que les nations luttent entre elles et l'on ne voit pas encore luire le jour de raison où elles s'entendront enfin dans la civilisation, le devoir et le droit, mais on y travaille sans repos. En toute heure, en tous lieux, et par tous les moyens, le mal travaille;mais en toute heure, en tous lieux et, ayant recours aux mêmes moyens que le mal, travaille le bien.

Mais, d'abord, cette décomposition intellectuelle des composants de l'histoire, n'atteint pas encore la raison commune; et, d'autre part, l'historien commun ne parvient pas non plus à s'élever au-dessus de la raison du vulgaire, si bien que l'histoire écrite par les narrateurs et la vue qu'en prend le vulgaire, n'est que l'histoire du mal, et non celle du bien. C'est surtout l'histoire des méchants. Des méchants, dit-on, qui eurent invariablement de vastes aptitudes, mais le fait est qu'ils furent méchants. Et le mal n'est point qu'ils aient été puissants pour être méchants, ni qu'ils se soient faits méchants pour devenir puissants, mais qu'ils furent et qu'ils sont tellement adulés par l'histoire narrative et par l'histoire critique, qu'il est impossible d'oublier la leçon.

Quand une forte individualité, du fait de n'avoir pas su se développer dans le bien, a perdu, en vérité, le mérite qu'elle aurait pu avoir aux yeux de la conscience humaine, l'histoire s'en empare, la mallaxe, l'allonge, l'écourte, la soumet à l'action du milieu historique, exagère ce qu'il y eut de bien dans sa conduite, diminue ce qu'il y eut de mal, l'excuse, la décharge, l'absout et l'envoie gouverner les esprits du fond de la postérité, comme elle gouverna les moutons au temps où elle vécut.

Le simple récit d'abord, la critique historique ensuite,

ont travaillé à la même fin immorale; et il n'est point jusqu'à la philosophie sur elle fondée qui n'ait voulu contribuer à l'immoralité qui se dégage de la vie et de la façon dont est interprétée la vie de l'homme sur la terre; car, lorsque ce ne fut point au nom d'un préjugé philosophique, ce fut au nom d'un préjugé national qu'elle dénatura la finalité morale de l'enseignement historique.

Et qu'on ne parle pas de ceux qui, dans l'histoire, se pourvoient de faits et d'idées, de diagnostics et de pronostics, de jugements tout faits et de vérités formulées, à seule fin de remplir leur kaleidoscope intellectuel, car, pour eux et par eux l'histoire devient la vision la plus incertaine, la perspective la plus changeante, la plus immorale succession de jugements contradictoires, de causes sans effet et d'effets sans causes, ou de causes privées de leur effet positif ou d'effets privés de leur cause naturelle.

Qu'on ne parle pas non plus de l'histoire à l'usage des professionnels de la politique, pour qui et par qui l'histoire n'a d'autre rôle que de justifier universellement les entorses que les ennemis du droit font au droit individuel ou national.

Celle que les interprètes de la vérité révélée mettent au service de la défense de cette vérité, n'est pas non plus une histoire dont la morale puisse tirer profit, à moins qu'on appelle profit ou moralité cet effort que, sans cesse, ils font pour prouver que l'on doit arracher la raison aux êtres raisonnables, afin de les soumettre au régime des idées transcendentales et à la discipline des autorités extrahumaines.

Si donc l'histoire, par elle-même, toute débordante qu'elle soit de faits hétérogènes, capables de témoigner tout aussi bien pour le mal que pour le bien, plus pour le mal contre le bien que pour le bien contre le mal, est un exposant d'immoralité, elle apparaît aux yeux incertains du vulgaire comme la muette expression de l'incapacité de l'homme à faire le bien; l'histoire des narrateurs, des critiques, des philosophes, des artistes, des politiciens, des théologues, déverse dans le cœur et dans l'esprit, une si

grande foule de jugements erronés, jugements de bonne foi ou de mauvaise foi, qu'il devient impossible de savoir d'une façon certaine ce qu'a été l'homme historique, et plus impossible encore de savoir ce qu'est dans l'histoire un homme supérieur. C'est peut-être là le plus grand danger auquel l'histoire, telle qu'on la pratique, expose la morale. Si, par ses récits, elle nous apprend que l'immense majorité, la presque totalité des hommes admirés dans l'histoire, principalement dans le domaine de l'activité le plus favorable au mal, qui est le domaine du pouvoir, ont été des hommes méchants, soit dans toute la série des actes dont se compose leur vie, soit dans ceux qui les conduisirent au pouvoir et les y maintinrent; et si cette même histoire par ses jugements ou ses excuses, s'efforce de nous faire accroire que ces mêmes hommes furent nécessaires ou qu'ils furent les produits de leur temps, des circonstances dans lesquelles ils se formèrent, de la société même qui les forma, et, qu'en définitive, ils ne sont pas aussi méchants que l'imagine le bon sens commun ou l'humble conscience, et que, même, on peut les considérer comme des hommes de mérite moral, voire de grand mérite moral, parce qu'ils furent les serviteurs généreux de l'ordre ou du progrès ou du droit ou de la civilisation, et parce qu'ils furent très diligents, très actifs, fort cléments, fort magnanimes, fort habiles, très perspicaces, et géniaux, très géniaux surtout, et géniaux en tout et pour tout, comme guerriers, législateurs, politiques, hommes d'Etat, administrateurs, jurisconsultes, criminalistes, colonisateurs, civilisateurs.

Ces figures, que le simple récit dénonce comme étant les ombres sombres de l'espèce humaine, se construisent sous les yeux de la génération même qui les maudit ou les méprise, et tandis qu'ils sont l'exemple, vivant ou mort, de toutes les perversions éternelles, et qu'ils résument toutes les perversions de leur temps, l'histoire complaisante en fait des demi dieux, et la critique, par crainte de paraître partiale, et la philosophie de l'histoire, de crainte de se mon-

trer incapable de faire entrer dans le cadre des grandes phases humaines qu'elle résume les figures rencontrées chemin faisant et qui contredisent sa thèse, s'en saisit, les déforme, les réforme, les violente et en fait les représentants de l'humanité d'une époque donnée, alors qu'en vérité ils ne furent que la honte de l'humanité de tous les temps.

Ce spectacle des hommes dans l'histoire est profondément corrupteur, non que l'homme ait été aussi mauvais qu'il semble, mais parce qu'elle s'efforce, s'il fut grand, heureux, puissant, à le faire apparaître différent de ce qu'il fut; et s'il fut le véritable artisan des progrès de son temps, le civilisateur de tous les âges, l'ouvrier d'hier, d'avant-hier, de toujours, celui que l'on charge de toutes les responsabilités, la victime de tous les abus, qui lutta pour tous les droits et accomplit tous les devoirs, alors, il n'a même pas de nom dans l'histoire. Et comme il ne serait pas juste qu'on ignorât celui qui fit tout ce qu'il y a de solide, c'est-à-dire ce qu'il y eut de bon à une époque quelconque de l'histoire, on lui donne le nom d'un des usurpateurs du droit ou de quelque insatiable dévorateur de vies humaines, et le récit, la critique, la philosophie, demeurent parfaitement satisfaites d'elles-mêmes.

Mais point la morale, qui ne peut voir d'un œil tranquille cette déformation de la figure humaine, embellie quand elle est laide et repoussante, enlaidie ou tronquée quand elle est attrayante et belle, et toujours différente dans l'histoire de ce qu'elle fut dans la réalité. La science de l'histoire, qui est en train de naître et qui commence à faire, de l'histoire de la vie de l'humanité, une histoire de l'activité partielle et universelle de cette vie, faisant peu de cas des hommes ou n'en faisant cas que lorsqu'ils se présentent comme des facteurs du développement et qu'ils surent être des hommes, ou au contraire lorsque, appuyant et fondant leur pouvoir sur la faiblesse de tous, ils se dressent comme des obstacles à ce développement, est une forme de l'histoire qui ne tardera pas à moraliser l'historien et, par son

truchement, à moraliser les générations qui recevront l'enseignement de cette histoire, parce qu'elle est simple, bienveillante, bien intentionnée et qu'elle se fonde sur la réalité de la nature humaine et sur la réalité non moins moralisatrice de l'union de toutes les activités et de tous les hommes, dans le dessein d'obtenir que la somme des biens soit supérieure à la somme des maux.

D'ici là, il y aura encore bien de la tristesse morale à dévorer pour tous ceux qui compteront sur l'histoire pour contribuer au perfectionnement des hommes.

LA MORALE ET LE JOURNALISME

I

Le journalisme est, parmi toutes les institutions auxiliaires du droit, celle qui l'a parfois le plus servi, et celle qui toujours pourrait le servir avec le plus de continuité et d'efficacité.

Quand il parle, sa voix a la force de cent voix. Ses raisons ont le poids de la raison collective. Ses protestations s'imposent comme si elles étaient issues de la conscience collective.

Il y a plus : digne ou indigne de sa fin, le journal est toujours l'expression de la conscience, de la raison, de l'opinion publique. Le seul moment où, hors des tumultes extraordinaires de l'esprit social, nous pouvons d'une façon certaine savoir ou, tout au moins, sentir ce qu'est l'opinion publique, ce qu'est le sens commun, ce qu'est la conscience collective, c'est lorsque nous voyons ces forces extériorisées dans les feuilles d'un journal.

Il est né pour le droit et ce sont les efforts du droit qui l'ont fait naître. Mais le droit n'est pas la seule manifestation de la presse, ni même aujourd'hui la plus étendue. A mesure que le droit augmente, le journalisme, qui se consacre exclusivement à la défense du droit, diminue. Au contraire, à mesure que son ingérence dans la vie militante du droit diminue, son influence dans la vie générale augmente. Et il est, en même temps, le serviteur de toutes les industries, de toutes les professions, de tous les talents, de toutes les inventions, de toutes les découvertes, de toute science, des beaux arts, de l'art industriel, du travail, de l'ouvrier, du capitaliste, du propriétaire, du dépossédé, du

dépouillé, de l'heureux, du malheureux, de la bienfaisance et des bénéfices, des riches et des pauvres, des peuples et des pionniers du peuplement, des civilisations et des agents de la civilisation, de ce qui est beau, de ce qui est bon, de ce qui est vrai, de ce qui est juste, de ce qui est grand, de ce qui est sérieux, de la joie, du plaisir, des victoires, des ovations, de la guerre, de la paix, du bruit, du repos, de la vie, de la maladie et de la mort.

Ce pouvoir qu'il a de s'appliquer à tout et de servir, feuille, brochure ou revue, tous les jours avec le journal, chaque semaine avec l'hebdomadaire, chaque quinzaine ou chaque mois avec la revue, dans les cas d'urgence imprévue avec la feuille détachée, dans les occasions calculées avec l'opuscule, le sort des doctrines, les revendications des idées ou des personnes, l'exposition réfléchie des systèmes, l'intérêt des groupements ou des opinions sociales, le combat quotidien pour les idées, a été la cause à la fois du bien et du mal fait par le journalisme.

Sentant sa force, il l'a déployée aveuglément. Au lieu de la diriger pour la rendre utile, nous voulons dire sociale, il s'est laissé diriger par elle, la rendant moins sociale et moins utile.

Il a agi selon le milieu sociologique dans une de ces deux directions : la direction du pouvoir, la direction du lucre. Dans les pays désorganisés, à moitié organisés, ou soumis encore au processus d'une organisation difficile, il a pris la direction du pouvoir. Dans les pays définitivement constitués, ou si définitivement, qu'ils puissent se considérer en équilibre stable, il a pris la direction du lucre.

En divisant sa force, il s'est affaibli. En tant que force politique, il a servi à pousser des hommes au pouvoir, mais non à mêler les groupements, en faveur desquels il travaille, aux multiples intérêts de la vie de l'Etat et de la société. En tant que force industrielle, il a servi à contenir, au moyen des intérêts qu'il représente, le déchaînement naturel de ceux qui luttent pour le pouvoir, mais il ne l'a pas fait

pour imposer une règle juridique aux intérêts économiques.

Quand il prend la première direction, le journalisme contribue à la dissociation, et, par suite, au maintien de l'immoralité publique, car il favorise le déchaînement des passions politiques. Quand il suit la seconde direction, il démoralise aussi, car il accorde aux intérêts une prédominance qu'ils ne devraient pas avoir sur le droit. Dans le premier cas, le journalisme commence ou finit par être le fondateur du pouvoir personnel ou de la tyrannie, s'il triomphe, et le fourrier de l'anarchie s'il est vaincu. Dans le second cas, il finit comme il commence, en flattant bassement les intérêts matériels et la richesse, c'est-à-dire, les individus, les groupements et les nations qui sont parvenus au terme de leurs satisfactions matérielles. Le journalisme institué par l'appétit du pouvoir est une leçon quotidienne, hebdomadaire ou bimensuelle, d'immoralité intellectuelle, qui est une des pires, et de manque de caractère, ce qui est le pire exemple d'immoralité, et la leçon dont les effets plus longtemps persistent. Son objectif, qui est le pouvoir, étant changeant, son criterium devient changeant. Et comme il agit sur la foule, et non seulement sur la masse formée par le parti politique qu'il sert ou par le gouvernement qu'il soutient, mais sur la foule innombrable des lecteurs auxquels il présente une opinion toute faite, il affecte la raison, le jugement et le sens commun de cette foule. Ce qui était bon hier est mauvais aujourd'hui; ce qu'aujourd'hui on met au pilori, demain on le porte au pinacle; la vérité d'hier devient mensonge aujourd'hui; la louange d'un jour, blâme le lendemain; et les hommes, les idées et les choses qui ont assez de fermeté pour ne pas changer, sont tour à tour bénis ou maudits, plus souvent maudits que bénis, car toujours leur fermeté offense la légèreté des jugements de partis. La presse créée par l'appétit du lucre est aussi une leçon continuelle d'immoralité pour le sentiment comme pour la volonté. Elle démoralise le sentiment public, parce qu'elle exalte le succès, et que fréquemment

elle raille les sentiments généreux; elle démoralise la volonté sociale, parce que tout la pousse sans cesse à soutenir de son activité le développement des biens et à demeurer inerte en face des maux moraux de la société. Dans l'un et l'autre sens la presse, par sa force, a fait beaucoup de bien. Elle a moralisé les peuples avilis par l'autocratie monarchique ou républicaine, en mettant le pouvoir à la portée de tous, en montrant que la fortune est à la portée de tous : elle a bien servi le droit en détruisant les privilèges; l'industrie, en exaltant les mérites du travail; l'égalité, en soumettant toutes les hiérarchies à la même critique; la richesse publique, en montrant qu'elle a sa source dans le travail commun, sa force dans le capital accumulé, et que la puissance du capital est dans l'épargne. Quand elle combat une erreur économique ou juridique, quand elle part en guerre contre une idée fixe ou un fanatisme, quand elle poursuit de son fouet claquant une injustice, quand elle tue civilement un homme mauvais, quand, au nom de l'intérêt général, elle se dresse face à l'intérêt particulier; quand elle fomente l'union contre ceux qui désunissent, qu'elle libère contre ceux qui asservissent, qu'elle éduque contre ceux qui abrutissent; en somme, quand au nom de l'idée partiale dont ils sont l'expression, les journaux politiques ou industriels se trouvent d'accord avec les idées, les besoins, les droits, les intérêts effectivement sociaux, ils accomplissent une œuvre bienfaisante, car, en unifiant les efforts continus que fait toute la société pour se développer et vivre en sain développement, ils augmentent leur puissance. Mais, cependant, la presse ne fait pas encore tout le bien qu'elle pourrait faire, et même, en négligeant le mal qui se mêle au bien qu'elle fait, on ne peut l'excuser de ne point savoir moraliser autant qu'elle démoralise.

La presse n'est pas dans son essence la force négative que dans la réalité elle est devenue. C'est une force expansive et compréhensive qui doit s'étendre à tout et tout embrasser dans le sens de la vérité, du bien, de la liberté et de la jus-

tice. Elle est, essentiellement, l'histoire quotidienne d'une fraction de l'humanité; elle a donc l'obligation de mettre en évidence les indignités et les iniquités, mais elle doit les montrer comme elles sont, en lutte continuelle avec la dignité et la justice. Sa règle, comme celle de l'historien, doit être l'impartialité et, non seulement l'impartialité de jugement qui oblige à dire la vérité parce que c'est la vérité, mais aussi l'impartialité de conscience qui approuve énergiquement le bien parce qu'il est le bien et condamne catégoriquement le mal parce qu'il est le mal.

Ses armes doivent être l'idée du devoir, pour la répandre et l'imposer; le droit, pour l'enseigner et inciter les hommes à le pratiquer; l'ordre économique, pour l'opposer aux erreurs d'économie sociale qui gâchent ou détournent les forces productives; l'ordre juridique, pour l'opposer aux sottises de la volonté et de la raison qui continuellement le troublent, l'altèrent ou le contournent; l'ordre moral, afin de le présenter constamment comme le désidératum de la dignité humaine.

Bien qu'il n'y ait encore aucune société civilisée où la presse soit parvenue à se placer à ce qui devrait être le point de vue de cette histoire réalisée et écrite jour à jour, celles, entre toutes, qui ont le mieux cultivé le droit et qui le plus solidement reposent sur la base juridique qu'elles ont construit, sont aussi celles où la presse a le plus de force morale. Elle l'a, non seulement à cause de l'efficacité de son action quotidienne ou périodique, mais aussi parce qu'elle s'équilibre mieux entre les deux courants du droit et de l'intérêt social, alors que la presse des autres pays se développe tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre.

C'est ainsi que les journaux de l'Union Américaine, ceux de l'Angleterre, de la Suisse, de la Belgique, de la République Argentine et du Chili, sont incomparablement supérieurs par l'étendue de leurs buts et la fixité relative de leurs moyens d'action, à ceux de n'importe quel autre pays.

Mais les États-Unis et l'Angleterre sont les pays où le

journalisme a été le mieux compris et où il est le mieux pratiqué. Ce sont les pays où la presse périodique a servi à seconder les efforts civilisateurs en envoyant des explorateurs en Afrique et au Pôle; les efforts scientifiques, en favorisant les progrès de la météorologie; les efforts de l'art, en organisant des concours; les efforts de la fraternité, en établissant ou en acceptant des correspondances de tous les points du globe; les efforts du sens commun, en le pratiquant dans leur propagande et dans les jugements qu'ils portent sur les événements humains.

L'universalité des vues du journalisme le mieux conçu et le mieux pratiqué ne suffit pas cependant à empêcher que le jugement de la presse soit faussé et sa force perdue, lorsqu'à la merci d'intérêts personnels, de partis, de sectes ou de réaction, elle arrange ses jugements, étend ou ramasse sa force chaque fois qu'un intérêt humain se trouve momentanément en opposition avec des intérêts nationaux quelconques, ou avec n'importe quel intérêt du commerce, de l'industrie ou des institutions puissantes.

II

Si la presse est une force encore aveugle, la faute en est au journaliste.

Il n'est point de sacerdoce plus élevé que celui du journaliste. Mais, de ce fait même, il n'est point de sacerdoce qui impose plus de devoirs, et, par suite, il n'est point de sacerdoce qui soit plus exposé à être mal rempli.

De là, principalement, l'immoralité de la presse.

La presse est continuellement exposée à une immoralité involontaire et à une autre, volontaire. Elle s'expose à une immoralité involontaire quand, obéissant à un fanatisme politique, religieux ou scientifique, elle se met ouvertement en contradiction avec la vérité et la justice; elle s'expose à l'immoralité volontaire quand le journaliste fait commerce de sa pensée, pense selon ce qu'on le paye, et transforme le

sacerdoce dont il est l'indigne représentant en un marché infâme.

Et, comme ces journalistes sont les plus dangereux, ce sont eux qui rendent le journalisme incapable de remplir sa mission; et, comme le journalisme détourné de sa fin est le moins scrupuleux, le journaliste le plus formidable est celui qui inscrit sa vilenie, son indignité, sa méchanceté, à l'abri du terrible rempart d'un journal sans conscience. C'est dans la double action qu'exerce le mauvais journaliste sur le mauvais journal, et celui-ci sur celui-là, que, fréquemment, apparaît, et avec plus de relief, l'immoralité sociale que le journalisme engendre et l'immoralité sociale qui le soutient.

Le journaliste sans noblesse puisant sa force dans la force irresponsable du journal, est craint à cause de cette force et non pour lui-même; de même que, dans une réunion, le médisant qui, par ses calomnies, lui donne de l'animation, est moins redouté pour lui-même, qu'à cause de la force que lui donne le groupe qui l'entoure.

Il y a des états sociaux où pullulent ces journalistes qui usurpent le nom, la fonction et l'autorité qu'ils ne méritent pas, comme pullulent les chardons dans les terrains incultes ou épuisés; et, de même que ceux-ci sont les produits naturels de leur milieu botanique, ceux-là sont les produits naturels de leur milieu sociologique.

Une société en son enfance, dont l'état mental est celui des institutions mal formées, et une société sénile, dont l'état mental est un pessimisme négatif, sont l'une le terrain inculte, l'autre le terrain épuisé, où la fonction sociale la plus civilisatrice ne peut trouver de prêtres dignes d'elle. Ceux qui sont dignes seront l'exception.

Les journalistes aptes à leur fonction ne seront peut-être pas la règle, — car les grands sacerdoces requièrent de grandes âmes, — mais ils seront beaucoup plus nombreux dans les sociétés qui sont fortes, parce qu'elles sont saines et jeunes.

Aptes, ils le sont, avant tout, par la disposition généreuse de leur esprit, la promptitude de leur cœur à accueillir tout sentiment généreux, la pure acceptation du devoir comme règle de conduite; mais ce n'est pas, là, la seule aptitude du journaliste, ni celle qui manque le plus aux grands lutteurs de la presse. L'aptitude qui leur manque le plus, bien que cela paraisse paradoxal, est celle qu'ils ont le plus. Généralement, le journaliste est appelé, une vocation intellectuelle l'appelle, et, en général, il est intelligent; mais en général, aussi, il est ignorant.

Il devrait, si le genre de journalisme qu'il cultive est celui qui se consacre à la lutte pour le droit, être versé dans toutes les branches de la jurisprudence, dans l'étude comparative des législations, dans l'histoire des institutions juridiques et, surtout, dans la philosophie du droit.

Alors, il ne déclamerait pas. Ne déclamant pas, il ne démoraliserait pas, car il ne remplirait pas de vent le cerveau de ses lecteurs, ni d'exagérations le sentiment public, ni d'erreurs le bon sens. Ne déclamant pas, il moraliserait, parce que, pratiquement, il apprendrait à ajuster les moyens dont on dispose à la fin qu'on se propose, les doctrines à l'idéal.

Il devrait, si le genre de journalisme qu'il a choisi se consacre à la défense des intérêts économiques de la société, commencer par acquérir une culture économique suffisante et finir par posséder des connaissances techniques suffisantes: l'histoire générale de l'industrie, l'histoire particulière du commerce universel, l'histoire des institutions économiques et surtout l'histoire de la civilisation humaine, devraient être ses auxiliaires constants.

Si le genre de journalisme auquel le journaliste consacre la très haute sainteté de sa fonction, était ce qu'il doit être : le véritable journalisme, celui qui réunit la forme juridique à la forme industrielle, le journaliste devrait briller en tant qu'autorité intellectuelle dans les sciences morales et politiques.

Ni le bon journaliste, ni le mauvais, n'ont aujourd'hui cette culture. Ne la possédant pas, la première immoralité dont ils sont l'exemple, qu'ils autorisent et propagent, est celle qui consiste à se charger d'une fonction sociale dont on ignore les opérations. Sans doute y a-t-il eu, et voit-on encore briller aujourd'hui, avec honneur pour eux-mêmes, utilité pour l'institution, bénéfice pour la société, de grands journalistes capables, dans le domaine moral, de la plus grande élévation et, dans le domaine intellectuel, des plus grands efforts de culture et du plus grand talent; mais ce sont là des personnalités, et la personnalité est toujours exceptionnelle.

Grâce à elles, la presse conserve encore une partie de sa force moralisatrice; grâce à elles, elle échappe à la pente de corruption sur laquelle elle est engagée; grâce à elles, celui qui a la plus haute et la plus exacte idée qui se puisse avoir du moyen le plus étendu et le plus vigoureux qui existe d'exposer à la vue du monde entier la force et la fécondité des devoirs, peut tout de même se réconcilier avec cette institution dégénérée : la presse.

LA MORALE ET L'INDUSTRIE

Il y a certaines industries qui semblent condamnées à être un perpétuel exemple d'immoralité : ce sont celles des échanges et de la production sur une petite échelle; ce que généralement on appelle le petit commerce et la petite industrie.

L'industrie du commerce au détail, la manufacture proprement dite et l'économie rurale, favorisent à tel point l'immoralité, que l'équité dans les trocs, les échanges, les transactions et les affaires ordinaires, est une preuve infaillible de l'honnêteté nationale et de la vertu que certains peuples apportent dans leurs mœurs. En général, les peuples du Nord, principalement les trois états scandinaves, sont beaucoup plus honnêtes que tous les autres peuples d'Europe; ceux de l'extrême Nord et de l'extrême Sud de l'Amérique, beaucoup plus honnêtes que le reste du Continent.

Dans ces milieux industriels, la production de l'économie rurale et de la petite manufacture se maintient toujours dans les conditions économiques de la production, et le commerce porte sur des produits légitimes et en scrupuleux accord avec la hausse et la baisse légitimement établies par la loi de l'offre et de la demande. Consommateurs honnêtes, qui satisfont à leurs besoins par leur travail, ces peuples produisent et échangent avec une équité et une simplicité touchantes.

La fausseté et le manque absolu d'équité commencent, pour le commerce et la petite industrie, là où commencent les pressants besoins de la vie urbaine. Alors, toute tradition est oubliée : dans la production et dans l'échange, la mauvaise foi remplace le travail honnête. Les falsifications

apparaissent dans la production, et le vol, un véritable vol, dans le commerce au détail. A peine la demande dépasse-t-elle l'offre, qu'aussitôt la production s'adultère et le commerce se démoralise. Un simple accroissement de la population flottante dans les villes d'eau d'Europe et d'Amérique; la simple introduction d'un produit nouveau sur les marchés américains qui sont mal approvisionnés par le commerce international, suffisent pour engager des indigènes innocents dans les pièges de l'industrie de mauvaise foi.

Bien qu'ils soient corrupteurs, ces fruits mauvais de lucre à tout prix, ne sont pas ceux qui font le plus de mal à la morale universelle. C'est une chose qui mine le cœur simple des paysans et des villageois des pays civilisés ou des pays qui, de quelque manière, sont usufruitiers de la civilisation; une chose qui, de l'esprit candide des races primitives, arrache les idées d'équité et de bonne foi, de loyauté dans l'exécution des contrats, et de droiture dans la conduite; mais elle se présente, ou tout au moins peut-on la présenter, comme le résultat de l'immoralité individuelle.

C'est quand l'industrie se fait solidaire de l'immoralité de la civilisation, ou mieux, quand l'immoralité de l'industrie rend responsable de ses fautes, délits et crimes, la civilisation dont elle est à la fois un facteur et l'exposant, que, primant toutes les industries, apparaît triomphante, satisfaite et puissante, l'industrie des falsifications, que la loi de la concurrence dégénère en guerre économique et que l'État ne recule plus devant le crime, pourvu que sa production et son commerce en bénéficient.

C'est à ce moment industriel que nous sommes depuis longtemps parvenus. Si longtemps même, que nous sommes devenus indifférents à ce mal. Or, quel que soit la manifestation de la vie dont il s'agisse, dès l'instant qu'on devient indifférent au mal qui se développe avec elle, c'est que ce mal est chronique.

Qu'un marché se ferme aux produits falsifiés ou avariés de telle ou telle provenance, acte de salubrité internationale

mais qui n'est le plus souvent inspiré que par la volonté jalouse de protéger une industrie nationale, on entend aussitôt les clameurs de la presse universelle qui s'en va jetant d'écho en écho le même cri d'alarme, offensant, peut-être sans le savoir, la vérité, mais, à coup sûr, favorisant les intérêts économiques de celui qui le premier donna l'alarme. Ceci est arrivé plus d'une fois avec les jambons des États-Unis, qui peuvent effectivement être porteurs du germe de mort que tant de jambons renferment, fort dangereux certes pour la concurrence économique dans laquelle ils triomphent, mais point plus dangereux pour la santé publique que n'importe quel autre jambon.

Mais que la presse se taise, que les États ne ferment pas leurs ports, qu'ils ne réglementent pas la production et l'échange par des lois répressives, alors apparaissent des produits *scientifiquement* falsifiés. Graisses, huiles, vins, vinaigres, grains, couleurs, teintures, tissus, objets de première nécessité, objets somptuaires, objets d'art, instruments scientifiques, tout se falsifie et il est des pays dans lesquels cette production de mauvaise foi est l'industrie principale. Et, fait qui témoigne de la profonde pourriture morale de notre temps, ce sont les deux peuples qui se sont acquis le plus de droits à la considération des autres par le caractère éminemment édifiant de certaines formes de leur vie nationale, qui, par contre, excellent et se distinguent le plus dans cette odieuse et souvent criminelle immoralité industrielle. Des maladies graves, qui, dans le cours normal de l'existence n'apparaissent que d'une façon exceptionnelle, des morts dans d'atroces souffrances, des empoisonnements lents ou soudains, sont les conséquences notoires et remarquées de cette sinistre industrie; et, cependant, ni les peuples ni leurs gouvernements ne se croient solidaires de ces crimes, qui ont tous les caractères du crime atroce, depuis la préméditation jusqu'à l'espoir de l'impunité. Les deux formes que de nos jours a pris la guerre économique sont également abominables; mais, si l'une des deux devait être plus que l'autre

maudite, toutes les malédictions de la morale retomberaient sur la lutte sans noblesse que se font les États pour assurer la prédominance de leurs produits et paralyser ou supprimer la consommation des produits rivaux. Les conséquences morales de ce protectionnisme sont immédiates : les unes découlent du manque d'émulation pour l'amélioration du produit privilégié et de la négligence apportée dans sa fabrication; les autres des efforts tentés pour tourner la loi qui régit les besoins mal satisfaits par le produit privilégié.

La première série de conséquences atteint en premier lieu les vertus et les mœurs de l'ouvrier et du capitaliste, et, en second lieu, la dignité de la nation. Elle atteint les mœurs et les vertus industrielles, parce qu'elle altère ou paralyse les efforts de bonne foi qui pourraient être faits pour l'accroissement ou l'amélioration de l'industrie, son développement et sa perfection. Elle atteint l'honneur national, car, à moins que la nature individuelle ne soit différente de la nature nationale, il ne peut y avoir de pays qui tienne pour procédé honnête celui qui consiste à imposer à des marchés nécessiteux, isolés ou abandonnés, des produits qu'ils savent inférieurs à ceux qu'ils n'oseraient concurrencer dans leur propre pays.

Il n'est rien de plus grave pour un pays que de voir son honneur amoindri aux yeux des autres pays; mais comme, dans une certaine mesure, la conscience universelle forme la conscience nationale et même la conscience individuelle, les nations qui, sachant leurs produits inférieurs, les protègent afin de les imposer au commerce national, colonial et étranger, peuvent cependant continuer à se croire honnêtes. Ce qu'elles ne peuvent pas, c'est éviter le mal qu'elles se font à elles-mêmes par leur indifférence morale, et c'est pourquoi les conséquences de la seconde série sont plus graves que celles de la première, qui naissent du dessein immoral de favoriser les industries nationales aux dépens de l'industrie étrangère.

Parmi les conséquences de cette seconde série, la plus

grave, par les crimes contre la loi et contre les personnes, qu'elle engendre, est la contrebande. Il n'y a pas aujourd'hui un seul pays du monde civilisé, pas un seul, et sans excepter la demi libre-échangiste Angleterre, où, à l'infâmie de l'industrie des falsifications ne s'ajoute la véritable industrie qu'est devenue la contrebande. Et, disons-le sans crainte, au nom même de la morale qui condamne la déviation de l'industrie vers des fins aussi ignobles que celles qui aujourd'hui la régissent : entre la contrebande qui se dérobe au respect des lois faites pour violenter l'ordre économique et les États qui poursuivent ceux qui, fût-ce de façon immorale, tentent de rétablir un ordre bouleversé, la contrebande est plus morale que l'État qui la rend nécessaire.

Et si l'on songe que la contrebande engendre le contrebandier, que le contrebandier est l'instrument du commerçant, que le commerçant utilise impunément les bénéfices qu'il tire du contrebandier et que celui-ci se met hors la loi et est un ennemi de l'État que l'État poursuit par le truchement d'agents organisés et disciplinés à cette seule fin, que la lutte qu'ils mènent contre les ennemis du Fisc produit une guerre sanglante et sanguinaire qui, dans certains pays, l'Espagne par exemple, apporte à la statistique des crimes et des malheurs nationaux un contingent annuel triste et sombre, chacun sentira la nécessité de joindre ses malédictions à celles dont la morale accable les États qui faussent les conditions essentielles des industries extractives et commerciales, frappant le bien-être national et étranger de lois vexantes, et démoralisant de la manière la plus profonde le travail institué par la nature pour le bien individuel, social et humain.

Déjà, grâces en soient rendues à l'alliance des égoïsmes nationaux et du très haut altruisme des meilleurs hommes de ce siècle, l'esclavage a disparu, qui en était la tache; et avec l'esclavage a disparu aussi l'immoralité lourde d'opprobre à laquelle concouraient les nations, les gouvernements, le trafic et les trafiquants, les acheteurs et les ven-

deurs d'âmes humaines, les souteneurs et les profiteurs de la plus infâme des institutions qui aient servi à caractériser la facilité avec laquelle l'homme emploie le mal. Mais il se passera du temps, beaucoup de temps encore, avant que les peuples d'Amérique, élevés par l'Europe dans l'emploi du travail servil, retrouvent la dignité du travail, l'initiative du travail, la connaissance de la fin à laquelle doit tendre le capital, l'ordre dans la vie économique, la moralité dans la vie intime et la vie des rapports privés et publics.

Il sera long le temps qui passera avant que nous puissions nous laver de cette dégoûtante fange; non contente de nous salir le corps elle s'est gravée dans l'âme de nos sociétés. L'âme salutaire de la société nord américaine n'a pas elle-même pardonné, et le moindre mal qui en elle subsiste est un mal grave : celui de lui rendre odieuse une race d'homme qui lui a servi de vil instrument.

Dans les autres sociétés, pendant des siècles avilies par le double esclavage de l'Éthiopien vis-à-vis de la société et du colon vis-à-vis de la métropole, l'ignoble utilisation de l'homme en tant qu'instrument inconscient du travail commença par nuire à l'industrie et finit par nuire à la liberté. Entre temps, elle nuisit à la vie de famille et à la vie sociale, dont la seule base de reconstruction est aujourd'hui le cœur tendre de la femme pour la première, et la tendance affective de la race latine pour la seconde.

Semblable à cette petite herbe inutile ou non utilisée de notre région équatoriale, qui, arrachée, repousse obstinément aussi souvent qu'on la crut déracinée, et envahit les plantations auxquelles elle dérobe le meilleur de leur aliment, l'esclavage a gâté si profondément l'industrie de ces pays, que, parmi les produits les plus sains du travail libre, le travail asservi réapparaît sans cesse. Parfois, comme il arrive dans nos centres industriels les plus obscurs, le commerçant vorace achète sa semence en fleur, transformant de ce fait en esclavage le travail libre qui servait de soutien à une famille, à une industrie, et ainsi il corrompt

la famille et l'industrie. D'autres fois, comme au Mexique, tout au moins dans la presqu'île de Yucatan, le pauvre, le bon, le bienveillant, le laborieux indien yucatèque, victime des mauvaises récoltes, de mauvaises affaires, ou de sottes transactions, *hypothèque* le travail de ses enfants. D'autres fois, comme il arrive chez les quichuas des hauts plateaux du Pérou, la tromperie et la malice transforment des hommes libres en serfs. D'autres fois encore, des émissaires infâmes de cette ignoble industrie qui ne sait prospérer sans asservir, se sont rendus aux Indes ou en Chine, et là, se faisant des complices de l'Angleterre, de l'Union Américaine, de l'Espagne, ils ont réussi à faire couvrir leur traite inique par les représentants consulaires de ces nations en Extrême-Orient, puis, avec de viles promesses, ils ont trompé les malheureux coolies et les cultivateurs du Quang-Tung, et, les faisant esclaves de douloureux contrats, ils les ont amenés à malemort dans les sentines des bateaux où ils les hébergeait, ou à mener une horrible existence dans les colonies anglaises, aux Philippines, à Cuba, au Pérou, en Californie, horrible existence de parias, de vrais parias, d'hommes dont la vue soulève de dégoût, d'ombres qui font horreur, jusqu'à ce qu'un jour, comme à la Jamaïque, on les fusille en troupe pour avoir célébré des cérémonies du culte boudhiste, ou, un autre jour, comme en Californie ou au Pérou, on les chasse au nom de la concurrence économique.

Il n'est point douteux qu'une industrie, ainsi entachée des crimes les plus affreux, ne peut avoir aux yeux de la simple morale cette splendeur que lui découvrent les yeux éblouis de l'épicurien; mais elle a fait davantage encore pour rendre plus abominable le jésuitisme satanique avec lequel elle sacrifie les moyens à la fin. Elle a fait davantage. Elle a poussé des nations illustres dans l'histoire de la civilisation, comme l'Angleterre, à imposer un vice horrible à une société de quatre cent millions d'êtres humains, et comme l'Espagne, à imposer un privilège énervant et con-

traire à la civilisation, en faveur de ses enfants territoriaux et au détriment de ses enfants coloniaux.

La guerre de l'opium, guerre mortelle, inique et honteuse, faite exclusivement par l'Angleterre contre la Chine, à seule fin de lui imposer la consommation de l'opium qu'un empereur, digne de louanges éternelles, avait supprimé afin qu'elle ne continuât pas à ruiner la vie et le moral de ses sujets, est la troisième forme non la plus terrifiante, mais non la moins inique de toutes celles que, de nos jours, a pris l'immoralité industrielle.

L'Angleterre s'est rendue coupable de beaucoup de délits et de beaucoup d'erreurs pour favoriser son industrie; mais aucun aussi horrible que la guerre de l'opium, aucun aussi infâme que cette mortelle intoxication de tout un peuple, pour gagner quelques millions de livres sterlings! Et penser que c'est là le peuple du XVIIe siècle!

La guerre sourde, persistante, sans quartier, qui, au commencement du siècle, éclata sur tout le Continent depuis le Mexique jusqu'à la Vice-Royauté de Buenos-Aires, et qui eut enfin pour bienheureux résultat l'abolition du principe industriel obtenu par les espagnols du territoire contre les espagnols d'origine et de droit, a continué et continue encore à Cuba, à Porto-Rico et aux Philippines, sociétés dont la vitalité puissante, dont la force économique, dont les bénéfices industriels, sont exploités sans risque par les Espagnols qui jouissent de leur privilège aux dépens des insulaires, dont les mouvements sont liés par ce privilège. Au fond, ce n'est pas la politique, ce n'est pas un plan politique, c'est l'industrie, c'est un plan industriel, qui asservit ces îles perdues pour la liberté, pour la civilisation, pour le monde et pour l'Espagne même.

Le jour où elles se révolteront, la morale industrielle aura fait un grand pas. Si l'Espagne ne veut pas qu'elles se révoltent, qu'elle fasse à la morale le bien de ne plus soumettre la liberté de trois sociétés au bénéfice industriel d'un petit nombre de ses enfants et non des meilleurs.

SUR L'ENSEIGNEMENT

AUX MAITRES DE L'ÉCOLE NORMALE [1]

Monsieur le Président de la République,
Messieurs,

Si nombreuses ont été, pendant ces quatre années d'épreuves, les attaques pleines de méchanceté menées contre le Directeur de l'École Normale, qu'elles justifieraient sans doute l'indignation mal contenue qui aujourd'hui se déchaînerait contre elles.

Mais non : que l'heure où, par sa seule vertu, triomphe une doctrine, ne soit pas l'heure des vengeances. Qu'elle soit au contraire l'heure de la modération et de la gratitude.

Celui-là seul est digne d'avoir fait le bien, ou d'avoir contribué à une bonne action, qui s'est dépouillé de soi-même au point de n'avoir plus conscience de sa personnalité que dans la mesure où elle agit en vue d'un bénéfice souhaité ou obtenu.

Celui qui, de cette façon impersonnelle, s'est mis au service du bien, ne peut recevoir le mal de personne, absolument de personne. Quel vers, quelle vipère, quelle médisance, quelle calomnie, quel Judas, quel Yago auraient donc pu l'atteindre ? Est-il lui-même un vers ? Est-il un aspic ? Est-il une excroissance revêtue de la forme humaine ?

Non messieurs : il est ce qu'il y a de plus triste et de plus haut dans la création. Il est le rocher désert que des efforts souverains ont lentement soulevé au-dessus de la mer des tribulations et qui supporte, sans se briser, l'écume de la

1. Discours prononcé par Eugenio Maria Hostos, directeur de l'École Normale de Saint-Domingue, à l'investiture des premiers professeurs, ses élèves, en 1884.

rage, l'assaut de la colère, l'horreur désespérée des vagues mortelles qui l'assaillent. Il est la conscience triste comme le rocher, mais haute aussi comme le rocher désert de l'océan. Et non point cette conscience individuelle qui toujours puise sa force dans l'inconscience qui l'environne, mais la conscience humaine qui puise sa force en elle-même et qui d'elle-même reçoit sa puissance de résistance, et secondant la nature, sacrifie l'individu à l'espèce, la personnalité à la collectivité, le particulier au général, le bien-être de l'un au bien-être de tous, l'homme à l'humanité.

Dans ces régions de la conscience on ne trouve pas de passions semblables à ces passions honteuses qui dégradent l'âme et le corps des autres hommes : les uns et les autres passent au-dessous d'elle, se précipitant vers l'abîme de leur propre néant, sans obtenir de la conscience, qui péniblement gravit la pente, le moindre regard, le moindre sourire, pas même un geste de dédain. L'une montant toujours, les autres toujours descendant, peut-il y avoir de vengeance plus digne de l'une que de continuer toujours à monter, peut-il y avoir de plus grand châtiment pour les autres que de toujours continuer à descendre?

Un jour, dans les Andes souverains, par on ne sait quelle succession extraordinaire d'efforts, un alpaga, de couleur aussi pure que l'immense glacier qui lui servait de piédestal, était parvenu à grimper jusqu'à l'avant-dernier pic de la cime du glacier désolé du Planchon. Dévalant la pente vertigineuse du glacier, et s'enfonçant dans les profondeurs concaves de la terre avec le fracas de deux tonnerres mille fois répété par les échos souterrains, deux torrents furieux frappaient durement la frêle plate-forme où l'alpaga avait trouvé refuge. Leurs courants la secouaient, leur écume rejaillissait sur elle, leur épouvantable fracas la menaçait et le timide alpaga ne craignait point.

Très au-dessous des cimes, au pied du glacier, une foule de malades qui dans cette salutaire désolation, étaient venus chercher un remède à leurs maux ou à leurs passions, s'en-

tretenaient en contemplant la lutte angoissante entre le faible habitant des montagnes et les Andes indomptables. Comme il arrive toujours lorsque les hommes s'entretiennent entre eux, les uns se moquaient du faible et les autres approuvaient de leur rire grossier ces absurdes moqueries; les uns jetaient des pierres qui ne pouvaient atteindre l'inaccessible petit animal, quelques-uns l'excitaient de leurs cris, d'autres, plus rares, le plaignaient, mais un seul prenait pour lui l'exemple que l'animal lui donnait et tous souhaitaient que se produisît enfin le dénouement, quel qu'il fût, que chacun attendait.

Cependant, l'alpaga solitaire, indifférent aux cris et aux rires des hommes, impassible au milieu du fracas et du danger, cherchait un point d'appui sur le promontoire de glace pétrifiée qui couronnait le glacier, et, après être tombé et tombé encore, il parvint à prendre pied sur le seul point ferme de ce désert désolé de glace. Alors, connaissant pour la première fois le danger mortel qu'il avait couru et entendant pour la première fois les clameurs qui l'avaient assailli, il tourna un regard paisible vers les hommes, vers les torrents déchaînés et vers l'abîme où l'on avait tenté de le précipiter, puis, il fixa son regard sur l'immensité de l'espace et, comprenant combien, dans l'immortelle étendue de la nature, les êtres mortels sont peu de chose, il mit dans ses yeux l'expression scintillante de cette gratitude qui émeut tout être vivant à l'instant de son salut; puis regardant une dernière fois sans colère les forces naturelles et les hommes qui l'avaient menacé, par des sentiers invisibles il se dirigea vers son destin.

Dans l'âme de tout être raisonnable, qui a réussi à esquiver les difficultés d'une œuvre essentielle, se produit ce même phénomène que j'observai ce jour-là chez l'alpaga égaré des Andes. Du fond de cette âme, et dépassant toute odieuse passion, monte un sentiment de reconnaissance.

Cette reconnaissance, je la ressens profondément, et hautement la proclame devant vous.

Tous, dans le gouvernement de la nation, dans le gouvernement de la commune, dans le gouvernement de la famille, dans le gouvernement de l'opinion, législateurs, présidents ou ministres d'État, représentants de la communauté municipale, chefs et inspirateurs du foyer, guides de l'opinion quotidienne, tous, les présents comme les absents, ceux qui ont soutenu cette œuvre et ceux qui en furent les initiateurs, ceux qui, du premier moment, découvrirent l'intention rédemptrice qu'elle comporte et ceux qui tardèrent à reconnaître la pureté de ses desseins, ceux qui avez pu la calomnier et ceux qui l'avez combattue par erreur ou par principe, clairs ennemis de l'œuvre, obscurs ennemis de l'ouvrier, tous vous êtes dignes de ma reconnaissance, parce que vous avez contribué à établir un bénéfice que la République estimera d'autant plus sincèrement, qu'un plus grand nombre de générations rachetées par cet effort commun de rédemption, viendra témoigner en faveur de la cause fondamentale de cette série de biens qui, dans l'avenir, succédera à la promesse de maux qui, dans le passé, l'enveloppait. Vous avez tous contribué au succès de cette œuvre, les uns excitant par votre sympathie les passions généreuses de l'ami, les autres stimulant chez celui qu'inutilement vous avez voulu considérer comme un ennemi, les sublimes réactions qu'une haine injuste provoque dans une âme possédée par l'amour de la vérité et de la justice.

Ayant tous été ainsi les ouvriers du bien, peut-être souhaitez-vous que ce bien je l'expose aux yeux attentifs de la république. C'est ce désir que ce discours se propose de satisfaire.

Vous ne le savez que trop, Messieurs : dans la République toutes les révolutions avaient été tentées, sauf la seule qui pouvait lui rendre la santé. Elle mourait d'être privée de raison dans ses desseins, de conscience dans sa conduite, et il ne lui était pas venu à l'idée de rétablir la conscience ni la raison. Les patriotes par excellence qui avaient voulu com-

pléter la restauration des droits de la patrie par la restauration des études, avaient en vain établi des règlements, fondé des chaires, favorisé le développement intellectuel de la jeunesse ou même formé des jeunes gens qui sont aujourd'hui les espoirs réalisés de la patrie : ou bien leurs efforts méritoires s'annulaient dans la confusion des passions anarchiques, ou bien le manque d'ordre et de plan empêchait que leur travail fructifiât comme il aurait dû.

L'anarchie qui n'est pas un fait politique, mais un état social, était partout, au même degré que dans les relations juridiques de la nation; et elle gagna l'enseignement et les instruments personnels et impersonnels de l'enseignement.

Pour que la République entrât en convalescence, il était absolument indispensable que l'on établît un ordre rationnel dans les études, une méthode rationnelle dans l'enseignement, un principe d'influence qui harmonisât le professorat et l'idéal d'un système à tout autre supérieur, dans le but même proposé à l'éducation en commun.

Il était indispensable de former une armée de maîtres qui, dans toute la République, combattît l'ignorance, la superstition, le crétinisme, la barbarie. Il était indispensable, pour que ces soldats de la vérité pussent triompher dans leurs combats, qu'ils eussent dans l'esprit une notion si claire, et dans la volonté une résolution si ferme, que, plus ils combattraient, plus s'éclairerait cette notion, et plus stoïque se ferait la résolution qui les poussait.

Ni l'amour de la vérité, ni l'amour de la justice, ne suffisent pour qu'un système d'éducation obtienne de l'homme ce qu'il doit en obtenir, si, en même temps que ces deux amours sacrés, il ne développe en lui la notion du droit et du devoir : la notion du droit, afin qu'il connaisse et pratique la liberté; la notion du devoir, afin d'étendre pratiquement les principes naturels de la morale du citoyen à la patrie, de la patrie obtenue à la patrie pensée, de la fraternité dans la patrie à la fraternité dans l'humanité.

Il fallait donc, en même temps que l'amour de la vérité et

de la justice, inculquer aux générations enseignantes le sentiment puissant de la liberté, une connaissance ferme et radicale de la puissance constructrice de la vertu, et une si profonde, positive et incommutable connaissance du devoir d'aimer la patrie, en tout bien, par tout bien et pour tout bien, qu'au grand jamais il ne fût possible que la patrie cessât d'être l'âme mère des enfants nés dans son sein sacré, ou des enfants adoptifs que conduisent vers elle le travail, l'exil ou la poursuite tenace d'un idéal.

Tous et chacun de ces buts partiels demeuraient subordonnés à un but total; en d'autres termes, il était impossible de réaliser partiellement un ou plusieurs de ces desseins, si l'on méconnaissait ou si l'on négligeait le dessein essentiel : former des hommes dans la plus haute acception de la nature humaine.

Et cette fin, comment la réaliser? D'une seule manière, la seule dont la nature ait voulu faire le moyen universel de formation morale de l'être humain : en développant sa raison; ou, pour mieux dire, son rationalisme; c'est-à-dire la capacité de raisonner et d'établir des relations, d'imaginer et de penser, de juger et de connaître, que l'homme seul parmi tous les êtres qui peuplent la planète, a reçu comme caractère distinctif, éminent, exceptionnel, et transcendant.

Et, pour développer le plus de raison possible dans chaque être humain, quel principe devait-on adopter comme règle d'éducation? Par quel moyen cette éducation devait-elle être conduite? Quelle fin devait-elle se proposer pour objet?

Devions-nous laisser les choses comme elles étaient? Nous aurions continué à obtenir du système prôné, ce que le système pratiqué donnait déjà à la République : quelques hommes d'une intelligence naturelle très puissante qui, par leurs propres efforts, et malgré les effets d'une éducation intellectuelle vicieuse, s'élevaient d'eux-même à une contemplation plus pure et plus réelle de la vertu et du bien que celle de la génération de bipèdes nuisibles ou inoffensifs qui les entourait.

Allions-nous rétablir la culture artificielle que les scholastiques veulent encore ressusciter? Nous aurions continué à devoir à cette monstrueuse éducation de la raison humaine les ergoteurs vides qui, au moyen âge, en Europe, et pendant l'époque coloniale en Amérique latine, vidèrent la raison, laissant comme un sédiment impur les cent générations d'esclaves volontaires qui vivent enchaînés au joug du pouvoir humain ou de la puissance divine, et qui, lorsqu'ils se trouvèrent dans la société moderne, dans ce monde dépeuplé de leurs anciens dieux et de leurs anciens héros, ne surent ni se mettre, en Europe, du côté des meilleurs qui créaient la liberté, ni, en Amérique latine, du côté des meilleurs qui forgeaient l'indépendance.

Devions-nous chercher dans la direction que la Renaissance donna à la culture intellectuelle et morale, le modèle à suivre? Nous n'étions pas là pour ça. Nous y sommes pour être vraiment des hommes maîtres de nous-même et non des hommes d'emprunt; des hommes utiles dans toutes les activités de notre être et non des hommes dépendants toujours des formes que, dans la littérature grecque et latine, prirent les besoins, les affections, les passions, les désirs, les jugements et le sentiment de la nature. Nous sommes là pour penser et non pour exprimer; pour veiller, non pour rêver; pour connaître, non pour chanter; pour observer, non pour imaginer; pour expérimenter et non pour construire par une méthode d'induction subjective la réalité objective du monde.

Devions-nous enfin adopter une organisation éducatrice qui nous donnât le squelette et non le contenu de la science?

Qu'aurions-nous fait de l'organisation nord-américaine, allemande, suisse ou française des études, si l'élément générateur de l'organisation nous manquait? Quel Condorcet a pu insufler le principe vital dans une apparence d'homme? Quel Cuvier a pu mettre en mouvement les organisations anatomiques qu'il reconstituait? Quel Pygmalion a pu transmettre le feu divin de la vie à l'idéale beauté sculptée par le statuaire?

Semblables au rêveur déifié de la Grèce, au paléontologue que la France donna à la science, au philosophe que la Révolution française fit mourir, nous ne réclamions ni la statue, ni les os, ni l'image, mais la vie.

Et plus encore que la vie. Pour que la raison éduquée nous donnât la forme vitale que nous allions lui demander, il nous fallait d'abord lui rendre la santé.

La raison saine n'est pas celle qui fonctionne conformément à la manière dont fonctionne la raison dans la portion de société humaine dont nous faisons partie. La saine raison est celle qui reproduit avec une fidélité scrupuleuse les réalités objectives, et nous livre une congruente interprétation du monde physique; celle qui reproduit avec une impartialité stoïque les réalités subjectives, et se donne, et nous fournit, une explication évidente des activités morales de l'être qui existe dans les profondeurs semimouvantes du squelette que nous sommes tous.

La saine raison n'est pas celle qui, répandant des rayons inégaux de lumière, tour à tour brillant avec l'éclat de la fantaisie, éblouissant avec les mirages de la mémoire, éclairant avec une clarté solaire une incertitude ou un doute et se complaisant ensuite dans les ombres et les demi-teintes, s'en va, cheminant dans les sentiers de la vie, pareille au voyageur imprévoyant qui, sur les routes du monde, butte, tombe, se relève, pour butter, tomber et se relever encore. La raison saine est celle qui fonctionne strictement en accord avec les conditions naturelles de l'organisme.

Et c'est alors que, directrice de toutes les forces physiques et morales de l'individu, régulatrice de toutes les relations de l'associé, créatrice de l'idéal de chaque existence individuelle, de chaque existense nationale et de l'idéal suprême de l'humanité, elle se dirige elle-même vers la vérité, elle dirige la sensibilité vers le beau qui est bon, elle dirige la volonté vers le bien; elle règle au moyen du droit et du devoir les relations de famille, de communauté, de patrie; elle forge en chaque homme l'idéal complet de l'homme;

en chaque patriote, l'idéal de la patrie bénie par l'histoire; en tout être réellement raisonnable, l'idéal de l'harmonie universelle; et, éclairant à leur lumière la route d'amertume que la sourde nature, de son index inflexible, signale à l'être humain, elle le conduit de siècle en siècle, de continent en continent, de civilisation en civilisation, au toujours sombre et toujours rayonnant Golgotha, d'où l'on découvre avec étonnement l'éternité d'efforts que coûta le simple désir de rendre raisonnable le seul habitant de la terre qui fût doué de raison.

Porter la raison à ce degré de complet développement, apprendre à se laisser porter par la raison à cette complète domination de la vie dans toutes les formes de la vie, ce n'est pas là une fin que l'éducation puisse atteindre par aucun des moyens ou des principes pédagogiques que l'enseignement empirique ou l'enseignement classique emploient ou appliquent. L'un ne tient pas compte de la raison. Comment, dès lors, pourrait-il diriger la raison? L'autre l'ampute. Comment pourrait-il alors la compléter? L'un ferait de nous des fossiles, et la vie n'est pas un cabinet d'histoire naturelle. L'autre ferait de nous des littérateurs, et la vie n'est pas réduite et les forces créatrices ne doivent pas se borner à l'imitation ou à l'admiration des harmonies de la beauté. La vie est un combat pour le pain, pour la place, pour le principe, et il est nécessaire de se présenter devant elle avec l'armure et la devise du stoïcien : *Concientia propugnans pro virtute.*

La vie est une dissonance, et elle exige que nous apprenions, en gémissant, en pleurant, en travaillant, en nous perfectionnant, à concréter en une harmonie supérieure à l'harmonie passivement contemplée ou imitée par les classiques les notes toujours discordantes qu'au long des évolutions individuelles, nationales et universelles de l'homme à travers l'espace et le temps, lance à chaque instant la lyre aux mille cordes qui, sous le nom d'histoire, sanglote ou chante, loue ou blâme, exalte ou vitupère, bénit

ou maudit, déifie ou condamne les actes de l'humanité dans toutes les sphères de l'action organique, morale ou intellectuelle, et qui font d'elle à la fois un second créateur et une création continuelle.

La scholastique se révélant monstrueuse et le classicisme stérile, de quel enseignement avions-nous donc besoin pour accomplir une révolution salutaire, dans ce pays fatigué déjà des révolutions meurtrières ?

L'enseignement vrai : celui qui, se détournant des buts de l'histoire, des méthodes partiales, des procédés artificiels, et s'attachant exclusivement au sujet de la connaissance, qui est la raison humaine, et à l'objet de la connaissance qui est la nature, favorise l'accouplement de l'un et l'autre, certain que le fruit de cet accouplement sera la vérité.

Donnez-moi la vérité et je vous donnerai un monde. Sans la vérité vous détruisez le monde, et moi avec la vérité, et rien qu'avec la vérité, je le reconstruirai aussi souvent que vous l'aurez détruit. Et je ne vous donnerai pas seulement le monde des organisations matérielles, je vous donnerai tout ensemble le monde organique et le monde des idées, et le monde sensible et le monde du travail, et le monde de la liberté et le monde du progrès, — et pour accomplir ma pensée toute entière — je vous donnerai, en même temps, le monde que, d'une façon durable, la raison construit par delà le monde naturel.

Et que suis-je donc, misérable ouvrier du néant, pour posséder ce pouvoir de tout construire ? Ce que vous pourriez être vous-même, ce que tous les hommes pourraient être, ce que j'ai voulu que soient les générations qui se lèvent, ce qu'avec toute la dévotion, toute l'onction d'une conscience qui porte en elle la prévision d'un nouveau monde moral et intellectuel, je voudrai que fussent tous les êtres de raison : un sujet de connaissance fécondé par la nature, éternel objet de la connaissance.

La vérité qui naîtrait de cette fécondation est à tel point une puissance que vous la voyez déjà. Elle est là sous vos

yeux : le visage sous lequel se présente l'humanité actuelle, si différente de l'humanité passée, n'est l'ouvrage que d'un seul ouvrier et l'effet d'une seule cause et cette cause et cet ouvrier ne sont que la plus grande quantité de vérité que l'homme d'aujourd'hui porte dans son esprit. Cette plus grande quantité de vérité n'est pas due à une opération d'alchimie ou de thaumaturgie, mais à cette simple opération qui consiste à observer le monde tel qu'il est.

Et pourquoi posséderions-nous nos sens, si ce n'était pour cela ? Et pourquoi les nerfs transmettraient-ils les sensations au cerveau, si ce n'était pour cela ? Et pourquoi le cerveau serait-il le siège de la raison si ce n'était pour cela ?

Et, cependant, accomplir cette opération qui est tout ce que la nature a voulu que l'homme fît sur cette planète qu'elle lui donna, a paru aux hommes irréfléchis de partout un attentat contre la nature et aux hommes irréfléchis d'ici un attentat contre Dieu.

Mais, Seigneur, Providence, cause première, raison efficiente, conscience universelle, quoi que tu sois, jusques à quand l'innocence sera-t-elle tenue pour un crime ? Jusques à quand l'aspiration au bien sera-t-elle tenue pour un mal ? Jusques à quand celui qui davantage s'efforce à être la fidèle émanation de la nature sera-t-il tenu pour son avorton ? Jusques à quand celui qui ne veut être que le défenseur de la raison sera-t-il tenu pour son offenseur ?

De la raison ? De cette parcelle de raison que toi, toi sans doute, raison centripète, a jeté dans l'esprit de l'homme, afin qu'évoluant indépendamment de son foyer, elle se lance dans l'espace sans bornes de la vérité, et, possédant en ton sein un centre fixe, elle imite le tourbillon des mondes précipités dans l'infini et qui, décrivant leurs invisibles orbes et possédés du vertige qui les éloigne de leur centre, sont, comme la raison humaine, la preuve d'autant plus évidente de l'existence d'un centre auquel ils obéissent, qu'ils s'enfoncent davantage dans la profondeur de l'infini.

Quel corps dans l'espace, quelle raison dans le monde

des hommes, quelle vertu dans l'âme des enfants, pourraient ne pas être plus réguliers lorsqu'ils obéissent naturellement à leur centre d'attraction?

De même que le centre du monde planétaire se trouve dans le soleil et le centre de la raison dans le monde qu'elle contemple, de même le centre de la vertu se trouve dans la raison. Développer la raison chez les enfants, en la nourrissant de réalité et de vérité, c'est développer en eux le principe même de la morale et de la vertu.

La morale ne se fonde que sur la reconnaissance du devoir par la raison, et la vertu n'est ni plus ni moins que l'accomplissement d'un devoir dans chacun de ces conflits qui continuellement surviennent entre la raison et les instincts. Ce que nous avons de raisonnable triomphe alors de ce que nous avons d'animal, et cela est vertu, parce que c'est remplir le devoir que nous avons d'être toujours raisonnables, parce que c'est la force (virtus), la force constitutive, la nature même des êtres de raison.

Pour atteindre cette fin plus haute et meilleure que toute autre (car elle est, pour emprunter à la métaphysique allemande un pléonasme expressif, la fin finale de l'homme sur la planète) pour atteindre cette fin, de grands maîtres, depuis Confucius jusqu'à Socrate, depuis Mencius jusqu'à Aristote, depuis Comnène jusqu'à Pestalozzi, depuis Fénelon jusqu'à Frœbel, depuis Tyndall jusqu'à Locke, ont voulu seconder la raison dans sa constante évolution vers la vérité. Pour atteindre cette fin, on a voulu aussi appliquer ici le système et le procédé rationnel d'éducation. Former des hommes dans toute l'acception du mot, dans toute la force de la raison, dans toute l'énergie de la vertu, dans toute la plénitude de la conscience, c'est là peut-être un délit, mais c'est et cela continuera à être, le but du directeur de cette œuvre combattue.

Afin que l'œuvre fût complètement digne d'un peuple, je n'y ai pas mis un seul mobile égoïste.

Si l'égoïsme avait été mon guide ou mon conseiller, il y a

longtemps que j'eusse renoncé à l'entreprise; la calomnie eût fait éclater la voix d'une mâle indignation et tout serait fini.

Mais je n'ai point prêté une oreille complaisante à l'égoïsme, pas plus au bon qu'au mauvais égoïsme : tel j'étais autrefois, tranquillement dédaigneux des clameurs, tel je suis aujourd'hui; et la récompense économique de mon travail matériel, je la trouve dans le budget de ma vie tel qu'il fut inscrit dans la loi.

Si j'avais été égoïste me serais-je fermé les portes généreusement ouvertes d'une région voisine?

Si j'avais été égoïste, la Constitution, la possibilité de me rendre utile, des sympathies personnelles, et ma vocation même, ne m'eussent-elles pas appelé à la politique, et regardez : je vis dans la solitude de mes devoirs.

Si j'avais été égoïste, je me serais laissé aller à tous les épanchements qui donnent à l'homme public la popularité, et regardez-moi; ne suis-je pas comme toujours enfermé dans ma réserve?

Si j'avais été égoïste...

Mais, comment osé-je vous égarer? Comment osé-je vous mentir? Comment osé-je vous tromper?

Pareille à la vierge pudique qui rougit en niant le sentiment qui en secret la fait soupirer, l'âme vierge de dol et de mensonge incendie le visage de celui qui nie une vertu.

Regardez-moi, Messieurs, devant vous je m'avoue coupable de mensonge. Regardez-moi, je suis confus de vous avoir trompés. Je ne puis nier que je vous ai trompés. Je ne puis nier que dans l'œuvre entreprise, dans la persévérance dont elle témoigne, et dans la lutte pour triompher des circonstances qui l'ont contrariée, mon plus fort soutien n'ait été l'égoïsme.

Mes efforts, ma persévérance, la maîtrise de soi qu'une telle réforme requiert, n'ont pas été pour vous seuls; ils ont été aussi pour moi, pour mon idée, pour mon rêve, pour mon cauchemar, pour le bien qui mérite les plus

grands sacrifices de la personnalité et de l'amour-propre.

En voulant former des hommes complets, je ne l'ai pas seulement voulu pour fournir de nouveaux agents à la vérité, de nouveaux ouvriers au bien, de nouveaux soldats au droit, de nouveaux patriotes à la patrie dominicaine : je le voulais aussi pour gagner de nouveaux auxiliaires à mon idée, de nouveaux cœurs à mon rêve, de nouveaux espoirs au désir que j'avais de former une patrie complète avec les fragments de patrie que nous avons, nous autres les enfants de ces terres.

Que celui d'entre vous qui se sent incapable d'un pareil égoïsme me jette la première pierre.

Mais sur celui-là il ne faudra point compter pour la haute entreprise. Et lorsque déjà les légions de réformés dans leur conscience et dans leur raison, recherchant logiquement l'application de la vérité à une fin vitale nécessaire à la liberté et à la civilisation de l'homme en ces terres et à la grandeur de ces peuples dans l'histoire, s'efforceront avec toute leur active vertu patriotique à constituer la Confédération des Antilles, que la conscience et la raison, le devoir et la vérité indiquent comme objectif final de notre vie dans les Antilles, la Confédération passera sur ce cadavre. Et lorsque, méditant sur l'efficacité du procédé intellectuel employé pour parvenir à la Confédération, quelqu'un dira que la Confédération des Antilles est une confédération d'intelligences beaucoup plus que de peuples, celui qui aujourd'hui m'accuse, demeurera éliminé de la somme d'intelligences qui auront concouru à cette haute fin.

Mais, alors même que le rêveur n'atteindrait pas à la réalisation de son rêve, alors même que l'ouvrier ne verrait pas son œuvre achevée, et même si les apostasies avaient raison de l'apostolat, il n'en resterait pas moins que ni la vie hasardeuse, ni la mort prématurée ne pourraient arracher au maître l'espoir que le grain qu'il sema dans le présent ne germe dans l'avenir, car de l'âme de ses élèves il s'est efforcé de faire un temple pour la raison et la vérité,

pour la liberté et pour le bien, pour la patrie dominicaine et pour la patrie Antillaise.

Et lorsque, désespéré, il fermera les yeux pour ne pas voir le mal qui surviendra, du fond de sa rétine ressurgira la scène qui, de la façon la plus pathétique, lui a prouvé l'excellence de son œuvre.

Nous étions au sein de cette œuvre : nous étions occupés à livrer ces hommes à la République. L'un d'eux allait être examiné et le signal était donné. L'orgue de son imposante voix faisait résonner ce sublime interlude qui, avec quatre notes, pénètre au plus profond de la sensibilité morale, l'éveille dans les recoins de la sensibilité physique, et, dans sa chair, hérisse les nerfs.

L'École était à ce moment ce qu'essentiellement elle est: et le silence et le recueillement témoignaient qu'on était en train d'officier sur l'aire de l'éternelle rédemption, qu'est la vérité.

Soudain, passant devant la porte, une paysanne s'arrête, elle dépose sur la chaussée les outils de son industrie et de sa vie, elle essaye de passer le seuil, prend peur, hésite entre le sentiment qui l'attire et la crainte qui l'arrête, lève ses maigres bras, se signe, plie le genou, se prosterne, prie, se lève en silence, se retire, effrayée par ses propres pas et ainsi laisse le temple consacré.

Les étudiants, imprévoyants, riaient, l'orgue continuait à gémir sa sublime épopée, et pour ne pas l'interrompre, pour ne pas briser surtout l'émotion religieuse qui me bouleversait, je n'ai pas exprimé devant eux le désir que j'exprime devant vous, devant la patrie d'aujourd'hui et de demain.

Puisse-t-il arriver bientôt le jour où l'école sera le temple de la vérité, devant lequel se prosternera le passant, comme hier se prosternait la paysanne! Alors ne le chassez pas avec vos rires, ne l'effrayez pas avec vos moqueries, mais, au contraire, ouvrez-lui plus grandes les portes, ouvrez-lui vos bras, car la pauvre paysanne aux bras maigres est la personnification de la société des Antilles, qui veut, mais n'ose pas entrer dans le temple de la vérité.

AUX INSTITUTRICES DE L'ÉCOLE NORMALE[1]

Les voici! Au premier instant de leur chemin de croix, faisant leur premier pas sur la voie qui conduit de l'idéal à la réalité. Elles viennent de l'idéal. Les malheureuses!

Chaque pas qu'elles feront vers la réalité sera un effort dans les ténèbres. Leur lumière, elles la portent au fond d'elles-mêmes : c'est la lumière cendrée de l'idée, qui, lorsqu'elle réfléchit la lumière propre de la vérité, rayonne doucement dans le cerveau, comme rayonne sur les cimes lointaines de la Lune la lumière reflétée qu'irradie la Terre. Dans cette demi-lumière enchanteresse, éclat persuasif des réalités de la nature et de la vie, la vie et la nature se présentent telles qu'elles doivent être dans l'essence secrète de la vérité originelle et éternelle, et non telles qu'elles sont dans la réalité ténébreuse de l'erreur.

Lorsque nous faisons le premier pas, obéissant à l'élan de l'idéal qui nous guidait, au lieu de parvenir au réel, vers lequel nous pousse notre destin d'êtres, prééminemment organisés pour la vérité, nous tombons dans le premier abîme de la raison, l'incertitude.

Cette chute, nous la faisons tous, sur toutes les routes de la vie. Nous sommes des enfants qui, en tombant, apprenons à marcher; nous sommes des voyageurs qui, à force de nous égarer, apprenons à nous orienter; nous sommes des navires qui, tâtonnant à la boussole, apprenons à fixer notre route; nous sommes les découvreurs prédestinés d'un nouveau

1. Discours prononcé par Eugenio Maria Hostos, directeur de l'École Normale de Santo-Domingo, à l'occasion de la première investiture des élèves de l'Institut de Demoiselles, dirigé par Salomé Ureña de Henriquez, le 17 avril 1887.

monde moral jamais découvert, qui naviguons sans boussole sur la mer des ténèbres.

Cette chute dans l'abîme des incertitudes vous la ferez vous-mêmes, pauvres enfants! Et la chute sera d'autant plus profonde que vous tomberez de plus haut.

Vous êtes les premières représentantes de votre sexe qui, dans votre patrie, venez réclamer à la société le droit de lui être utile hors du foyer, et vous accourez, préparées par les efforts de votre raison, vers ce qui est vrai, de votre sensibilité vers ce qui est beau, de votre volonté vers ce qui est bon, de votre conscience vers ce qui est juste. Vous ne serez pas pareilles à l'ancienne institutrice de l'enfance, qui s'adaptait à la société dans laquelle elle vivait, et qui, rendant ce qu'elle avait reçu, transmettait innocemment à la pauvre société les mêmes éléments de trouble que furent et que seront toujours l'ignorance, l'indifférence à l'égard de la vérité et de la justice, l'indifférence à l'égard du mal quand il est puissant, et la complaisance envers l'autorité du vice.

Vous allez être les institutrices de la vérité démontrable et démontrée, appelées à former une raison saine et complète, à sculpter des esprits sincères, éducatrices de la sensibilité, afin de lui apprendre à n'aimer le beau que quand il est bon; vous serez les éducatrices de la volonté, afin de la fortifier dans la lutte pour le bien, vous serez les éducatrices de la conscience, afin de l'affermir dans la doctrine de l'équité et de la justice, qui est la doctrine de la tolérance et de la bienveillance universelle envers nous qui ne sommes que formes de l'erreur, et de la doctrine du droit et de la liberté envers les entités responsables que nous sommes. Entre ce que vous allez enseigner et ce qu'autrefois l'on enseignait, il y a un abîme. Je vous le répète : vous n'échapperez pas à la chute. Mais je vous le répète pour vous donner du courage, non pour vous décourager. Je suis semblable au pèlerin éprouvé par la fatigue et la douleur, qui, voyant un novice s'engager sur le chemin qu'il a parcouru,

lui crie plein de flamme : « En avant, esprit valeureux! » « En avant! Mais ouvre bien les yeux, car il y a partout des ronces et des épines, des chausses-trappes et des précipices! »

Mais ce n'est pas moi, le moi haïssable qui vous met en garde! C'est la doctrine de la vérité qui par ma bouche vous conseille, celle qui ne peut ni mentir, ni vous tromper, qui sait qu'elle doit énergiquement vous avertir, afin que soit plus prompte la victoire de la résistance que dès vos premiers pas vous devrez opposer sur le sentier nouveau où vous vous engagez. Opposer à qui? Vous l'ignorez, enfants! Vous ignorez que la loi des milieux est une loi morale autant qu'une loi physique? Avez-vous vu parfois passer sans jamais se dévier le rayon de lumière stellaire ou solaire, qui, du milieu impalpable de l'éther, est parvenu jusqu'à vous à travers le milieu plus dense de l'atmosphère?

Eh bien, jamais, au grand jamais, vous ne verrez ainsi pénétrer sans se briser la lumière des idées dans le milieu très dense que fatalement lui oppose l'atmosphère sociale.

Vous le verrez d'autant moins que la lumière sera plus pure, c'est-à-dire que l'idée sera plus haute.

Et, y a-t-il, dans le monde des hommes, d'idée plus élevée que celle de délivrer les hommes de l'erreur et du mal? Et puisque c'est là l'idéal d'où vous venez, car c'est là l'idéal de toute véritable éducation, comment voulez-vous que votre idéal ne se brise pas? Innocentes créatures, il est déjà brisé! Jusqu'à hier, jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à cet instant, sa lumière que rien n'avait terni brillait en vous, parce que jusqu'à hier, jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à cet instant, le milieu qui la recevait était semblable au milieu dont elle provenait; mais désormais, vous n'êtes plus des cerveaux et des cœurs assoiffés : vous êtes des femmes qui formez partie intégrante d'une société, et la lumière intellectuelle et morale qui émanera de vous rencontrera forcément des obstacles dans le milieu social qui vous entoure.

Et quel est ce milieu? Jamais atmosphère n'en opposa de plus trouble, de plus dense, de plus épais au rayon bienfaisant d'aucune lumière, au rayon d'aucune électricité revigorante. Dans ce milieu, les ténèbres sont palpables. Si la raison individuelle cherche la vérité, elle ne trouve qu'erreur dans le sens commun, et l'erreur est la ténèbre intellectuelle : si la volonté s'efforce vers le bien, elle se heurte au mal qui est ténèbre morale : si la sensibilité soupire après une affection désintéressée, elle trébuche sur l'égoïsme, ténèbre du cœur; si la conscience est affamée de justice, les ténèbres de l'iniquité la rassasieront. Quelle lumière pourrait pénétrer ces ténèbres, fût-elle la lumière d'une âme de première grandeur? Décomposez à la fois tous les éléments des corps et la masse des gaz délétères montera comme un tourbillon pour s'interposer entre le soleil et votre regard. Décomposez les éléments de l'organisation sociale et la société ne sera plus qu'une masse impénétrable à toute lumière. Sachez-le donc, au moment où vous commencez votre journée : la société est réfractaire à la lumière de vérité et de justice que vous venez lui offrir, parce que c'est une société désorganisée. Ce n'est pas sa faute, ce n'est la faute de personne, cela ne tient pas à une raison innée de son existence, ni à une perversité qui lui soit particulière, ce n'est pas qu'elle aime le mal, ni qu'elle veuille le mal, ni même qu'elle connaisse le mal, mais simplement que son état sociologique est un état de mal.

N'ayez jamais peur de la vérité; si vous la voyez, dénoncez-la, si d'autres la voient pour vous, accueillez-la. Pour amère, repoussante, épouvantable qu'elle soit, la vérité est toujours un bien. Tout au moins c'est un bien diamétralement opposé au mal de l'erreur. Qui voit les choses comme elles sont est déjà près de voir pourquoi elles sont comme elles sont. Alors, au lieu de fermer les yeux pour ne pas voir, ouvrez-les bien grands pour pénétrer au fond de la réalité.

Mais si vous craignez la vérité, plus vous la craindrez,

plus vous serez dominées par le mal qu'elle dénonce. Et s'il est vrai que la société dominicaine souffre de la désorganisation universelle et de la sienne propre, pourquoi le nieriez-vous? Avons-nous peur de le penser? Nous serions alors les ennemis de la raison. Avons-nous peur de le dire? Nous serions alors les ennemis de la vérité. L'ennemi de la raison est l'ennemi de l'espèce; l'ennemi de la vérité est ennemi de la dignité, du progrès et de la vie de l'espèce humaine; de la dignité parce que l'objet de la raison est la vérité et que la raison est la signification providentielle de l'être humain; ennemi du progrès de l'homme, parce que le progrès n'est rien d'autre que le développement de la raison; ennemi de la vie de l'humanité, parce que vivre pour l'homme c'est satisfaire son besoin de découvrir des vérités.

Eh oui! Notre société est désorganisée, c'est vrai! Et il est vrai aussi que ses éléments délétères sont en proportion de l'incapacité dans laquelle nous sommes de rendre visible la lumière qui doit commencer à les dissiper.

Mais il n'est pas vrai pour cela que notre devoir soit de plier sous la domination du mal qui nous assiège. Notre devoir est la vertu et la vertu est force et la force est lutte.

C'est une lutte au fond d'un abîme d'où l'on ne peut entendre les tumultes du combat, ni les plaintes du vaincu, ni les cris de douleur, ni les clameurs du triomphe; mais les luttes du devoir sont ainsi; mais les combats de la conscience sont ainsi : dans la profondeur, dans l'ombre, dans l'invisible.

Mais là est l'abnégation, et là est le mérite de cette lutte profonde contre l'erreur, de cette lutte obscure contre le mal, de cette lutte invisible contre l'iniquité. Et puisque tel est le destin volontaire de celui qui consacre sa vie à former des intelligences pour la vérité, des volontés pour le bien, des consciences pour la justice, réjouissez-vous, car, plus aride sera votre destin, plus glorieuse sera votre existence.

Vous venez, condamnées à lutter contre votre milieu social; mais la lumière n'est jamais plus glorieuse que quand, s'étant lentement insinuée parmi d'impénétrables masses de vapeur, après un long combat, elle brille enfin. Vous venez, condamnées à souffrir : mais vous allez souffrir pour atteindre cette même gloire que la lumière atteint dans sa lutte contre l'obscurité, pour atteindre la gloire de montrer le soleil. Que votre soleil soit la vérité : montrez-le au petit enfant, montrez-le aux simples, montrez-le à l'innocent, et le jour viendra où les adultes le verront, où les astucieux seront purifiés par sa lumière et où, dans les irradiations de cette lumière, s'amendera le criminel. Alors, et bien que vous n'ayez pas eu en vue le résultat, vous aurez reconstitué le corps malade, vous aurez réorganisé la société désorganisée, et, quelles qu'aient été vos souffrances, la récompense sera par vous-même bénie. Quelle récompense serait en effet plus digne d'une âme élevée, que d'avoir régénéré, par son exemple et sa doctrine, la patrie d'elle-même inconnue.

D'elle-même inconnue, car au fond de ce chaos il n'y a qu'ignorance. Si la patrie connaissait sa force, si elle savait la diriger, quels prodiges inespérés n'accomplirait-elle pas dans l'avenir?

Des forces physiques, elle en possède et de puissantes; des forces morales, elles les puisera irrésistibles dans l'acheminement de son destin historique qu'aveuglément elle méconnut; des forces intellectuelles, elle en a de si vivaces que, pour l'observateur de sociétés, ce qui est ici profondément intéressant, c'est qu'il peut découvrir comment une intelligence sociale vraiment forte peut être ou vaincue ou brisée ou désarmée, par une intelligence du mal aussi minutieuse que celle qu'à la face de l'histoire étonnée ont pu révéler la plupart des railleurs de l'intelligence nationale.

Méconnaissant ses forces, comment la patrie pourrait-elle en profiter? Les lui révéler, quel service! Les ordonner, quel bénéfice! Les lui rendre, quel salut! Les appliquer à

leur propre fin, quelle rédemption! Et qui mieux que vous pourrait lui rendre ce service, lui apporter ce salut, cette rédemption, ce bénéfice? Qui mieux que vous, ointes trois fois, par le ministère de votre sexe, par votre sacro-sainte dévotion à la vérité, par l'auguste sacerdoce de votre profession?

Les maîtres formés déjà par la nouvelle doctrine sont le présent : leur lutte, leur destin, leur devoir, et leur victoire est le présent. L'institutrice, c'est l'avenir. Elle parle aujourd'hui, et demain on l'écoutera. De sa bouche persuasive, l'enfant recevra, pour toute la vie, la révélation de son destin, et pour toujours aussi il apprendra que le destin du genre humain est de produire le maximum de bien, le maximum de vérité, le maximum d'harmonie, le maximum de justice. L'ensemble de ceux qui, dès leur enfance, apprennent à discerner les fins de la vie, finit par être la société, par être la patrie, et c'est ainsi qu'ayant commencé le combat dans les ténèbres, la maîtresse l'achève dans la lumière; l'ayant commencé dans l'abîme elle l'achève sur la cime; l'ayant commencé dans la désorganisation elle l'achève dans la réorganisation; l'ayant commencé là où il n'y a pas encore de patrie, elle l'achève dans la patrie rachetée.

Voyez donc s'il y a des motifs d'encouragement dans l'œuvre que vous entreprenez. C'est pour vous, dans les horizons de l'esprit, ce qui m'arriva dans les horizons visibles. Tandis que je naviguai sur les mers orageuses du Pacifique Sud, je connus un moment de mortelle angoisse. Nous ne pouvions ni avancer ni reculer. Devant nous, les vagues furieuses que le vent déchaîné des pampas précipitait sur le navire; derrière nous, l'impassible glacier de la presqu'île de Penas; avancer, c'était sombrer, reculer, c'était s'échouer. Les yeux pleins d'horreur, je voyais d'un côté la côte inabordable, de l'autre les sables mouvants; en haut un chaos, en bas un tourbillon; nulle part le moindre espoir et partout la mort inexorable. Le navire ne broncha ni ne céda : alors qu'il persévérait, une formidable poussée de

la mer à la proue le fit presque virer de bord et le porta entre le cap Penas et la pointe septentrionale de l'île Wellington. Ce coup de mort fut un coup de fortune; en face de nous se trouvait maintenant l'entrée des canaux patagons et lorsqu'une autre lame furieuse nous lança au-dessus des vagues, nous nous trouvâmes sur le cours paisible de ces eaux bienheureuses, que la tempête n'inquiète jamais, que toujours réjouissent les harmonies secrètes des forêts, et dont les petites îles en formation offrent de toutes parts l'image palpable des efforts persévérants. Avec des feuilles pourries on fait une île. Mais qui donc la fait? Une force qui persévère. Avec des vérités on fait un peuple. Mais qui donc le fait? La vérité, par son apostolat.

Que ni les mers, ni les sables, ni les vents, ni les chaos, ni les tourbillons ne vous arrêtent : par delà la tempête vous trouverez le calme : avec des feuilles on fait des terres, avec des vérités on fait des mondes!

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

L'AMÉRIQUE PRÉCOLOMBIENNE

I

L'Islande est une terre américaine; le Groënland est probablement une presqu'île de l'Amérique polaire; Hululand est un morceau du Canada; Maryland, c'est Terre-Neuve; la Terre des Dunes, Massachussets; Turdemstandir, plages merveilleuses, est ce même extraordinaire littoral, qui s'étend entre le Cabo Arena (Sable Cap) et le Cabo Bacalao (Cod Cap); Straumey, l'île des courants, est l'île du Cap Breton, où les eaux du Saint-Laurent et de l'Atlantique se livrent combat; Vinland, c'est Rhode Island, cette même illustre petite île, aujourd'hui État, qui donna au monde l'exemple de la liberté des cultes, fondée sur la séparation des pouvoirs temporel et spirituel.

L'Islande, l'île des glaces et des Geysers, fut découverte en 865, par le danois Gandor; en 874, le norvégien Yngolf commença à la coloniser et, peu d'années après, elle était occupée par des familles nobles, émigrées du Danemark, qui y fondèrent une république et une civilisation.

Le Groënland, la terre verte, fut découverte en 877 par Cumbigrn, pilote scandinave, qui comptait parmi les fondateurs de l'Islande; sur sa côte sud-ouest, en 986, s'établit Éric le Rouge, avec quelques nobles qui voulurent l'accompagner dans son exil.

Parmi les compagnons de l'exilé, figurait Herulf qui s'établit sur un promontoire auquel il donna son nom : Herulfanes.

Un fils d'Herulf, Biarne Herulfson, qui faisait la navette entre l'Islande et la mère patrie, et qui avait accoutumé

de passer une partie de l'année avec son père, se trouvant sans lui en Islande, décida d'aller à sa recherche.

Mais, comme il n'avait jamais fait le trajet du Groënland et qu'il ne connaissait cette terre que par des descriptions verbales, il s'égara et alla donner contre une terre « couverte de forêts, sans montagnes, mais traversée de collines ».

Comme elle ne correspondait pas à la description qu'on lui avait faite du Groënland, il la laissa et, naviguant vers le Nord, il rencontra une autre terre « plane et boisée ». Il ne s'y arrêta pas, et le vent du Sud-Ouest qui poussait sa nef le porta vers une terre haute, montagneuse et couverte de glaciers. « C'était une île, qu'il laissa aussi, et mettant le cap vers le Sud-Est où le vent le poussait, il aborda Herulfanes, la demeure de son père, au Groënland.

Bien que cette terre verte possédât de quoi charmer et de quoi nourrir ceux qui l'avaient ainsi baptisée, les récits de Biarne éveillèrent si vivement l'intérêt et la curiosité de ses habitants — enfants robustes de cette grande famille de marins normands, qui sans boussole ni sextant, livrés à leur instinct et entraînés par leur goût des explorations, avaient sillonné toutes les mers du Nord et pénétraient déjà dans le Glacial Artique, — que Leif Ericson, fils d'Éric le Rouge, ayant acheté à Biarne son embarcation, entreprit en l'an 1.000, suivant l'itinéraire et les instructions que celui-ci lui donna, un voyage d'exploration. Il emmenait trente-cinq hommes, sans compter un Allemand nommé Tysker qui allait faire pour son compte une découverte aussi importante que celle déjà accomplie.

Comme Leif faisait le voyage en sens contraire, il visita d'abord la terre que Biarne avait découverte en dernier.

Il débarqua et la trouva « couverte de glaciers, sans mousse et formant, du rivage aux contreforts, une plaine rocheuse ». Et comme cet accident de terrain est appelé par eux *hella, hellur,* ils nommèrent ce pays Helluland.

Poursuivant leur route ils arrivèrent à une autre terre, qui était une plaine (slett) « couverte de bois et de bancs

de sable blanc » (san dar bud), une côte sans escarpes. A cause de ses bois, ils l'appelèrent Markland.

Ils reprirent la mer vers le Nord-Ouest, et, après deux jours de route ils découvrirent une île, située à l'est de la terre et qu'un détroit qu'ils parcoururent séparait d'une presqu'île qui s'étendait en direction Nord-Est. Au sortir du détroit, ils abordèrent une plage où débouchait une rivière venant d'un lac. Leif décida d'hiverner en cet endroit, et il fit construire un hameau, qu'il appela de son nom : Leifsbudir (maisons de Leif).

Le chef de l'expédition, conduit d'abord par l'esprit d'entreprise, dès qu'il eut établi une base de colonisation, organisa méthodiquement l'exploration des régions environnantes, de telle sorte, qu'ayant divisé son monde en deux groupes, l'un explorait, tandis que l'autre demeurait et travaillait.

Au cours d'une expédition, Tysker disparut. Leif qui l'avait avec lui depuis son enfance s'inquiéta et partit en personne à sa recherche.

Il le trouva bientôt et, avec lui, deux sources de vie qui assureraient l'existence de toutes les colonies qu'on pourrait établir dans le pays. Tysker, qui était né dans un vignoble de sa patrie, avait reconnu dans un champ proche où par plaisir il s'était promené et avait passé la nuit, des grappes de raisin qu'il n'avait pas revues depuis tant d'années. Il avait trouvé mieux encore : des épis de maïs, qui croissaient spontanément dans la campagne.

L'hiver passé, ils firent provision de raisin, de bois de chauffage et de bois de construction, qu'on ne trouvait pas au Groënland, et ils firent voile vers la terre verte.

L'admiration et la joie des exilés se manifesta, dès le retour de Lief, par autant de projets de voyages qu'il y avait d'itinéraires possibles.

Thorvaldo Ericson, le second fils d'Éric se montra le plus résolu. Il demanda à son frère Leif des embarcations et, en l'an 1002, il partit avec trente hommes.

Faisant route directement vers Vinland (terre du vin) ils arrivèrent à Leifshudir, où ils trouvèrent les maisons, mais point de provisions suffisantes pour l'hiver et ils durent vivre de la pêche.

Mais le projet de Thorvaldo étant de découvrir des terres plus méridionales; dès le printemps 1003, il envoya vers le Sud une expédition qui trouva une belle contrée fort boisée. Entre la mer et les bois, il y avait une rive étroite et quelques bancs de sable. La mer environnante était semée d'une grande quantité d'îles et de bas-fonds. Mais, sur terre, pas la moindre trace d'hommes; cependant dans une île à l'ouest on découvrit une maison en forme de grange, construite en bois.

Au cours de l'été 1004, Throvaldo, prit la mer d'abord en direction du Sud, puis du Nord, au delà d'un cap remarquable, qu'on nomma Kalarnes, à cause de sa forme en quille de navire. De là, longeant la côte Est du pays il traversa l'embouchure des baies voisines et parvint à un promontoire qui s'avançait dans la mer, fermant les baies, et couvert d'arbres.

Il le choisit pour demeure et ce fut sa demeure éternelle, car il y mourut au cours d'une rencontre avec des hommes que les Sagas, ou annales de l'Islande, appellent Esquimaux, et qui peut-être appartenaient à la tribu des petits Esquimaux que l'on trouve encore sur les rives méridionales du golfe de Hudson et qui ont laissé traces de leur passage sur le territoire qui porte son nom.

A ce voyage succéda le voyage désastreux de Thorstein Ericson, troisième fils d'Éric, parti à la recherche du corps de son frère.

L'inquiétude produite parmi les colons du Groënland par l'échec de ces deux dernières expéditions n'était pas encore calmée, lorsqu'au cours du printemps 1007, un grand seigneur de sang royal et apparenté à la noblesse des cinq états normands, le Danemarck, la Norvège, la Suède, l'Angleterre et l'Irlande, et qui selon ce que prophétisait

son surnom Karlsefue, était destiné à être un grand homme, entreprit un nouveau voyage d'exploration et de colonisation.

Il s'appelait Thorfinn, et avait épousé Gudrid, veuve de Thorvaldo, et c'est pour elle qu'il avait décidé de partir. Un grand nombre de chevaliers l'accompagnaient, qui avaient équipé à leurs frais les nefs qui les portaient.

Ces nefs qui étaient trois, comme celles de Colomb, et qui ressemblaient d'ailleurs aux caravelles qui en 1492 devaient aborder à Guanahanf, portaient quelques familles, qui, avec les équipages, les chefs et les colons composaient un corps de cent soixante personnes.

Afin qu'on ne pût douter du caractère social de l'expédition, ils emportaient tout espèce de bétail.

Ils partirent du nord-ouest du Groënland, de ce que l'on appelle encore l'Inspectorat du Nord, proche des limites glaciaires de la colonie Groënlandaise, et passèrent à proximité de l'île du Disque, non loin de la côte, tout comme Colomb devait passer près des Canaries, puis ils se dirigèrent vers le Sud-Ouest, parcoururent les terres de Hulluland, Markland, « les plages merveilleuses », l'île et les détroits « des courants » et enfin ils débarquèrent à Hop.

Là, ils s'établirent, laissant paître et croître en liberté leurs nombreux troupeaux, émerveillés par la douceur du climat, enchantés par les vignobles qui flattaient la vue sur les collines et par les champs de maïs qui couvraient la plaine. Ils exploraient, fondaient, organisaient et attiraient les indigènes (qu'ils appelaient toujours Esquimaux, comme Colomb devait les appeler Indiens), pour trafiquer avec eux, mais sans jamais faire de mal à personne, et n'ayant d'autre dessein que celui, civilisateur, de transplanter sur un sol nouveau la culture qu'ils possédaient.

Le tableau que nous peint Rafn, gardien jaloux des antiquités scandinaves, dans les annales islandaises que l'on appelle Sagas, du commerce établi entre les indigènes et les colons est singulièrement attachant, non pas tant

parce qu'il est une reproduction fidèle de la vie primitive, que parce qu'il nous montre, en passant, le dessein excellent et l'objet bienveillant de la colonisation.

Si bons étaient ces desseins et cet objet, que lorsque la colonisation fut avancée et assurée, son chef l'abandonna pour n'avoir pas à la défendre par le fer et par le feu.

II

Carl Rafn, antiquaire danois, qui a attaché son nom à l'œuvre de revendication qu'il a menée à bien, réclamant pour son noble pays la gloire de la découverte de l'Amérique — œuvre de laquelle sont extraites, compendieusement mais scrupuleusement, les relations de voyages des Biarne, Leif, Thorvald et Thurfinn, que nous avons rapportées plus haut — ne s'est point contenté du simple récit des faits emprunté aux Sagas ou annales et au Landnama ou documents géographiques d'Islande.

Le seul fait en effet de ne point trouver en Amérique des preuves de l'existence de cette colonisation scandinave eût suffi pour enlever toute autorité à l'affirmation contenue dans les annales historiques ou géographiques.

C'est pourquoi, avec une constance digne de l'obstination avec laquelle il demande à l'histoire la vérité, il a cherché et trouvé des renseignements positifs précieux.

Il a ainsi réuni quatre catégories de renseignements qui confirment l'exactitude des récits : renseignements nautiques, géographiques, climatériques et astronomiques. De certaines données astronomiques il s'est servi avec une singulière adresse; il les expose tous avec une bonne foi qui enchante, et le fait que quelques-uns, les géographiques par exemple, ont été demandés par la Société Royale des Antiquaires de Copenhague à la Société Historique de Rhode Island, la Vinland des explorateurs Groënlandais, témoigne de l'effort qu'il dut déployer pour se les procurer.

Etant donné que l'objet que, dans ces pages, nous poursuivons est de mettre en évidence le mérite de Colomb, et que loin d'être un obstacle à notre dessein, la confirmation de la découverte du xe siècle nous doit être un précieux auxiliaire, nous suivrons pas à pas l'exposé des recherches auxquelles le très méritant antiquaire danois s'est consacré, n'y apportant d'autres changements qu'un ordre plus grand dans la présentation des preuves, et, çà et là, l'introduction de quelque remarque personnelle corroborant celles de l'auteur de la monographie qui, dans la littérature spéciale de la découverte, porte son nom.

Renseignements nautiques. — Il était incontestablement fort utile de les recueillir, étant donné que si les faits étaient exacts, l'ensemble des distances parcourues devait correspondre à la réalité. Elles correspondent en effet. Ainsi que le constatent le Landnama et d'autres ouvrages géographiques, c'était une habitude constante chez les navigateurs islandais, de compter les distances en *doegr* ou jours, mesure qu'on appelle aujourd'hui dans la marine marchande cinglage. Or, si l'on calcule d'après les Scandinaves que chaque « cinglage » équivaut à peu près à vingt-sept ou trente milles danoises, quinze au degré, il est clair qu'un nombre déterminé de « cinglages » correspondra à une distance réelle déterminée.

Or donc, comme on s'en souvient, lorsque Biarne toucha Terre-Neuve qu'il nomma Helluland, il vira de bord comme disent les marins et, profitant d'un fort vent sud-ouest, il mit le cap sur ce qui se révéla être le Groënland qu'il cherchait. Le vent le porta en quatre jours à Herulfanes; la distance réelle entre le promontoire d'Herulf et l'île de Terre-Neuve est de cent cinquante milles, distance qu'un voilier poussé par une forte brise peut parcourir en quatre jours.

Le Markland (Nouvelle Écosse) situé au sud-ouest de Terre-Neuve (Helluland) fut reconnu par l'expédition de Leif, trois jours après avoir quitté Terre-Neuve. La distance est de quatre-vingts à quatre-vingt-dix milles danoises, qui

correspondent effectivement à trois journées de trente milles. Vinland (Rhode Island) se trouve aussi au sud-ouest de la terre que les Normands appelèrent Terre des Bois et à une distance de cinquante-quatre à soixante milles, qui correspondent aux deux journées que Leif mit à l'atteindre.

Mieux encore, la distance qui sépare le Sable Cap du Cod Cape, les deux caps qui forment les extrémités du golfe de Massachussets est de soixante-dix lieues, que n'importe quel bateau, s'il ne rencontre pas de calme plat, parcourra en deux jours.

Si donc le chemin parcouru par les Scandinaves, étant toujours ce qu'il était alors, peut être couvert aujourd'hui par des bateaux à voile, qui ne soient pas des clipers américains dont la vitesse est beaucoup plus grande, dans le même nombre de journées qu'employèrent à le faire Biarne et Leif, il est incontestable que les terres découvertes par le premier et visitées peu après par le second, sont bien les mêmes portions d'Amérique, ainsi que l'affirme Rafn.

Mais les données géographiques sont plus probantes encore.

Les descriptions modernes de Terreneuve (Helluland) nous la présentent comme « une terre en partie formée de roches dénudées et plates, de plus ou moins grande étendue, où l'on ne trouve ni arbres ni arbustes, terrain qui, en anglais, s'appelle *barren* », mot qui correspond au Hellur, dont les Scandinaves formèrent le nom descriptif Helluland qu'ils donnèrent à Terreneuve.

Markland était au sud-ouest de Helluland, comme la Nouvelle Écosse se trouve au sud-ouest de Terreneuve. Et de même que la position est connue, la description l'est aussi : « la contrée est généralement basse (low) la côte près de la mer est plate et basse (level and low to the seaward) et semée de récifs blancs sur la plage. » « La terre est basse avec des falaises sablonneuses et de blancs récifs » (White sandy clifs) qui se discernent fort bien de la mer. »

Dans cette description faite par J. W. Norris dans l'*Ameri-*

can Pilot le mot *level* et la locution *low to the seaward*, correspondent à *slett* et *osaebrett* chez les Normands, et les qualificatifs *White*, *Sandy* aux vocables islandais *hoirit san dar*.

Nouvelle Écosse, Nouveau Brunswick et le bas Canada, sont des terres boisées, et ce sont celles que les navigateurs islandais comprirent sous la dénomination de Markland.

Au sud-ouest de la Nouvelle Écosse on trouve aujourd'hui Rhode Island, comme se trouvait alors le Vinland par rapport au Markland.

Alors comme maintenant, le passage par où Leif pénétra jusqu'au Vinland était le canal qui sépare l'île Nanturket de Rhode Island.

Biarne, lorsqu'il découvrit ces côtes parla de terres sans récifs, couvertes de bois et de collines, et c'est bien ainsi qu'on les voit aujourd'hui.

Le Kalarnes, auquel Thorwald donna ce nom parce que ce promontoire s'élance dans la mer en affectant la forme d'une quille de navire, est le Cap Cod, qui offre en effet à nos yeux cette surprenante apparence.

Le Furdutrandir, c'est ainsi que Thornfinn appela les plages qui l'émerveillèrent, correspondent exactement à la description que M. Hitchcock donne de cette rive du golfe de Boston dans son rapport sur la géologie du Massachussets.

« Les dunes ou collines de sable qui presque partout apparaissent dépourvues de végétation attirent fortement l'attention, à cause de cette particularité (forcibily attract the attention on account of their peculiarity). A mesure que nous approchions de l'extrémité du cap, le sable, la stérilité, augmentaient et, en bien des endroits, il ne nous manquait que de rencontrer des bédouins pour nous croire dans le désert d'Arabie ou de Lybie. »

Renseignements climatériques. — L'excellence du climat (comparé naturellement à ceux de l'Islande et du Groënland et non pas aux nôtres) apparaît dans ce fait que cette partie des découvertes normandes fut choisie par les trois expéditions colonisatrices comme siège de leurs premières

colonies : c'est là que Leif fonda son premier bourg qui, d'après les renseignements recueillis par Rafn, continua longtemps à être un centre d'attraction; c'est là que Thorwald installa sa colonie, Thorfinn la sienne; et le climat était si délicieux que le bétail pâturait à l'air libre.

Il n'est point douteux que pour que le bétail pût pâturer l'hiver, il fallait qu'il se passât pour ces collines ce qui se passe sur la côte du Pérou et même sur la côte du Chili, c'est-à-dire qu'en hiver même la végétation les couvrît de verdure.

Mais, avant même que la quatrième expédition démontrât la douceur du climat, Tysker, l'amateur de raisin qui accompagnait Leif, dans son second voyage, avait reconnu l'excellence du climat et du sol, par la trouvaille qu'il avait faite de vignes et de maïs sauvage. Que ce fussent là des produits naturels du sol, on le sait par un conduit qui, en passant, corrobore l'exactitude de la découverte de l'Amérique par les Scandinaves. Un écrivain du XIe siècle, Adam de Brême, rapporte le fait, non comme *Fabulosa opinione, sed certa relatione Danarum* et affirme le tenir de Svein Estridson, roi de Danemark.

Or, ce qui se passait au Xe siècle sur la terre de Vinland, se passe aujourd'hui à Rhode Island. Albert G. Green et John R. Bartlett de la Société Historique de l'État de Rhode Island, dans le rapport qu'à sa demande ils adressèrent à la Société des Antiquaires de Copenhague, disent qu'aujourd'hui encore les vignes croissent à profusion dans l'Ile et sur la côte voisine du continent.

Le maïs est aussi un produit naturel de ce sol. A l'arrivée des Anglais, les indigènes le récoltaient sans effort.

Les oiseaux et les poissons, dont les navigatners admirèrent l'abondance, abondent encore dans ces champs et dans ces eaux.

Renseignements astronomiques. — Poussé par le désir patriotique d'épuiser tous les arguments capables de rendre à son pays la gloire de la découverte du Nouveau Monde, Rafn a

recueilli une observation astronomique faite par l'un des navigateurs. Celui-ci affirme que, dans cette région, le jour et la nuit ont une durée plus égale qu'au Groënland ou en Islande et que le soleil, le jour le plus court, se lève à 7 h. 1 /2 et se couche à 4 h. 1 /2, de sorte que le jour le plus court était de neuf heures. De l'étude fort intéressante à laquelle se livre l'auteur de l'*Amérique Précolombienne*, il résulte que la région colonisée par les Scandinaves sous le nom de Vinland se trouvait par 41° 24' 16'' de latitude, qui est à très peu de chose près la situation astronomique de Rhode Island.

III

Dans son obstination à suivre les traces que ses compatriotes laissèrent en Amérique, Rafn arrive à la pointe extrême du continent septentrional, où selon une tradition conservée dans le Landnama, il y avait depuis l'an 990 un établissement, Hostramannaland (la terre des hommes blancs), si connue, qu'elle portait parmi les peuples normands le nom de Grande Islande, les fondateurs de cette colonie ayant été des Islandais.

Comme preuve de la réalité de cet établissement, nous avons l'histoire, fort romanesque en vérité, de Biorn Asbranson, islandais de haut lignage et de grand renom, qui alla passer là les derniers jours de sa vie orageuse.

Considérant que devant l'histoire la simple découverte n'est pas grand'chose et que l'établissement des Scandinaves en terre américaine fut passager, le défenseur de la priorité de ses compatriotes dans la découverte de la terre américaine, s'efforce de prouver que les colonies scandinaves subsistèrent longtemps, jusqu'au XIVe siècle, dans le nouveau monde et que, pendant tout ce temps, elles se maintinrent en rapport avec la métropole, qui était le Groënland.

A cet effet, il raconte le voyage de l'évêque groënlandais

Éric, qui en 1121, s'y rendit avec le dessein de maintenir les colons dans la foi chrétienne ou de les reconvertir au christianisme si, par aventure, l'éloignement et le manque de culte actif les avaient rendus aux croyances traditionnelles des peuples scandinaves. Il est évident que, si le voyage avait cet objet, c'est qu'il existait encore au XIIe siècle une population d'origine normande au Hulluland.

Il n'est pas moins évident qu'au XIVe siècle des communications étaient encore maintenues entre le Groënland et les terres découvertes par les Groënlandais, puisque les annales d'Islande font état du naufrage ou de l'abordage forcé de marins groënlandais sur les terres de glace. En effet, en 1347, dix-sept hommes s'embarquèrent au Groënland et firent route vers Marckland, où ils s'approvisionnèrent de bois de chauffage et de bois de construction, mais, au retour, ils furent entraînés et jetés sur les côtes d'Islande.

Malgré cela, il semble que les relations entre les colonies scandinaves d'Islande et celles du nouveau Monde étaient loin d'être fréquentes, puisqu'il est parlé d'une seconde découverte de Terreneuve, faite par des clercs persécutés par un roi norvégien, surnommé Presthatare, ennemi des clercs à cause des luttes que vers la fin du XIIIe siècle il livra aux clercs de l'Islande.

La certitude de la découverte de l'Amérique par les Normands étant prouvée, et prouvée aussi la permanence de la colonie de Vinland jusqu'à des temps très postérieurs à son établissement, et, l'existence de communications constantes jusqu'au milieu du XIVe siècle entre le Groënland et Markland étant établie, une formidable objection apparaît.

Que sont donc devenus ces Scandinaves colonisateurs, dont il ne restait aucune trace, non seulement comme nation, mais comme souvenir, lorsque deux siècles plus tard arrivèrent les puritains anglais ?

L'objection ne trouble pas Rafn. Il arriva, dit-il, à cette colonie, cela même qui est arrivée à la colonie scandinave

établie au Groënland : elle s'est dissoute peu à peu dans la population aborigène qui l'entourait et, par la force des choses, elle est revenue à l'état sauvage.

Alors on soulève une autre objection : comment peut-il se faire qu'un peuple, aussi porté que le peuple scandinave à perpétuer le souvenir de ses entreprises dans la pierre et dans les inscriptions, n'ait pas laissé un seul monument, une seule ligne même de cette écriture runique dont la pierre de Kingsktorsoak a porté le témoignage jusqu'au 72e degré de latitude, au Groënland ?

Rafn fut quelque temps sans répondre à ces questions. Mais un jour il reçut d'archéologues américains une lettre qui lui apportait des données nouvelles et les dessins d'un singulier monument, unique en son genre en Amérique, et qui s'élève solitaire et mystérieux auprès de la ville de Newport à Rhode Island.

Cet édifice, qui est effectivement extraordinaire, et qui immédiatement attire l'attention de tous ceux qui passent à Newport, n'a jamais pu servir de moulin à vent, bien qu'il en porte le nom, et n'est certainement pas une poudrière, bien qu'aux derniers temps de la colonie il en ait rempli l'office.

Rafn, qui avait déchiffré la pierre runique du Pirée, en Grèce, et qui, par ce moyen, avait réussi à démontrer que ses compatriotes étaient parvenus jusqu'au port d'Athènes; et qui, grâce à la pierre de Kingsktorsoak, avait prouvé que les Scandinaves étaient les premiers explorateurs de l'Océan Arctique, ne pouvait être arrêté par le mystère qui semblait envelopper l'édifice solitaire de Newport.

Il fit une enquête extrêmement intéressante, tant par la rigueur de ses raisonnements, que par les rapports historiques qu'elle établit puis, ayant comparé le monument de Newport aux ruines de Groënland et aux restes de monuments des États scandinaves, singulièrement à l'Abbaye de Mellifont, au Louth, il démontra l'origine normande de la tour de Newport.

Mais au moment de chanter victoire une nouvelle objection l'arrêta.

Fort bien, dit-on, cette étrange construction est l'œuvre des Scandinaves qui découvrirent et colonisèrent le Vinland; mais comment se fait-il alors que ce soit le seul vestige de cette population? Ceux qui construisaient de la sorte, n'avaient-ils donc pas d'habitations? Où sont les ruines de ces habitations?

A cette objection, Rafn répond de la façon la plus inattendue, mais si parfaitement en accord avec les coutumes historiques de ce peuple qui le premier mit le pied sur la terre américaine, qu'il n'y a point d'argument valable qui puisse détruire sa position, et que la thèse de l'archéologue Danois triomphe enfin, sans conteste.

D'après lui, jusqu'au XIIe siècle, il était fréquent en Norvège et chez les peuples Normands formant la Scandinavie, que l'on construisit en bois non seulement les habitations de famille mais encore les monuments publics : aujourd'hui encore l'on trouve dans certains villages de Norvège des églises entièrement construites ainsi.

L'Islande, suivant en cela l'exemple de sa métropole, construisit en bois la plupart de ses monuments publics et privés.

Il est vrai qu'au Groënland il existe de nombreuses ruines, comme l'église de Katortock dont la solide construction de pierre a résisté au temps et à l'abandon, et qui témoignent par leur présence de la fermeté, de l'étendue et de la durée de la colonisation au Groënland, mais il faut dire que ce pays était dépourvu de bois et que, si les habitants pouvaient se procurer du bois flotté sur la mer de Baffin et plus tard du bois de leurs colonies du Vinland et de Markland, ils n'en avaient pas assez pour leurs besoins et devaient avoir recours pour leurs constructions aux pierres extraites des récifs et des rochers.

Mais là où le bois abondait comme en Norvège et en Islande, les édifices publics et privés étaient en bois. C'est

ce qui arriva à Leifsbudir et au Vinland et c'est pourquoi il ne reste rien de ce peuplement, la tour ronde de Newport témoignant seule de son existence.

IV

Il n'y a point de manière raisonnable de le mettre en doute : le Nouveau Continent fut découvert et colonisé dès le xe siècle par les Scandinaves. Mais il n'y a pas non plus moyen de donner raisonnablement à ce fait la moindre importance historique. Sans doute, l'usage que les Scandinaves ont fait de la découverte de l'Islande, qu'ils civilisent, du Groënland, qu'ils rendent habitable, de Rhode Island, qu'ils colonisent avec des moyens et pour des fins humains, honore-t-il la famille scandinave; on pourrait même, afin de rendre un légitime hommage aux aptitudes morales et juridiques dont les peuples du Nord ont toujours fait preuve, comparer, dans ses effets comme dans ses causes, l'occupation de l'Islande et du Groënland par les Danois et les Norvégiens à l'occupation du Massachussets par leurs proches parents, les Anglais; de même que ceux-ci émigrent pour la liberté, pour fonder la liberté, de même ceux-là émigrèrent pour la République, pour fonder la république. L'une et l'autre émigration, celle du xe siècle vers les glaciers de l'Islande, celle du XVIe vers les roches de Plymouth, sont des émigrations de ce qu'il y avait de mieux au Danemark dans le premier exode, de ce qu'il y avait de mieux en Angleterre dans le second. Et ils furent conduits par des raisons beaucoup plus élevées que celles qui d'ordinaire commandent les émigrations des hommes, celles qui sont l'effet le plus noble de la vie humaine et de l'activité sociale : la civilisation.

Mais la part de gloire qui revient aux Scandinaves, pour l'énergique effort qu'ils durent accomplir en quittant la terre de leurs aînés pour fonder une société nouvelle et

pour avoir atteint leur but dans un milieu géographique qui continuellement éprouvait les vertus du groupe humain par eux représenté, ne peut d'aucune façon altérer l'histoire. Ce qu'ils font en Islande, qui est l'Amérique; au Groënland, qui est l'Amérique; au Vinland, qui est l'Amérique, n'a de transcendance ni dans le temps ni dans l'humanité : ni dans le temps, car leur effort s'écroule, ni dans l'humanité, car le fait a été à tel point partiel, isolé, obscur, qu'il faut expressément l'exhumer pour que les hommes sachent qu'il se produisit.

En ce qui concerne le Vinland, la colonisation, qui fut en soi insignifiante, disparut en moins de quatre siècles; celle du Groënland se dissout en un temps à peine plus long; la civilisation de l'Islande se voit réduite en moins de dix siècles à trois monuments. Un monument littéraire, les Eddas, un monument d'histoire, les Sagas, un monument de géographie, le Landnama.

L'histoire fait donc bien, à cause de son manque total d'importance historique, de ne point reconnaître la découverte de l'Amérique par les Scandinaves, parce que la véritable découverte de l'Amérique est celle que fit Colomb.

Certes, Colomb ne sut pas ce qu'il avait découvert, mais les Normands ne le surent pas non plus. De même qu'il se croyait aux Indes ils se crurent en Afrique [1].

Découvreurs occasionnels autant que lui et plus que lui, car Colomb trouva ce qu'il cherchait « l'Orient par l'Occident », tandis qu'eux trouvèrent, grâce aux vents et aux courants, ce qu'ils ne cherchaient pas, ils fondèrent sur le sable, alors que lui fonda sur l'histoire.

Quatre siècles ne sont pas encore révolus depuis la véritable découverte de l'Amérique par Colomb et déjà ce fait a eu ces importantes conséquences : possession de deux Océans, annexion de deux continents, le nouveau et le

1. « Dans plusieurs manuscrits islandais on lit que c'est une opinion de certains que le Vinland est un prolongement de l'Afrique (gangi of Affrica). Rafn, *Amérique Précolombienne.*

maritime; accroissement de la population de la terre par l'accroissement des éléments alimentaires dont l'Amérique a pourvu le monde : le maïs, la pomme de terre, le cacao, le sucre; formation de plus de vingt pays en comptant le Canada et l'Australie; développement de l'industrie des transports maritimes depuis la pirogue, la caravelle, la galère, jusqu'au clipper, le vapeur de rivière et celui de la mer; extension du commerce des mers fermées d'Europe et des côtes séparées les unes des autres, de la Chine, de la Perse, de l'Inde et de l'Europe, à l'océan ouvert et aux côtes de tout le monde commercial; développement de l'industrie productive de la force mécanique du bras humain jusqu'à la force de propulsion des deux agents physiques les plus puissants que l'homme ait pu asservir. Élargissement de la patrie du lieu de naissance de chaque homme au lieu qu'il choisit pour son foyer; augmentation de toutes les forces productives et transformation de la vie humaine, dans ses instincts, dans sa raison, dans son ordre, dans sa conscience, dans sa liberté.

Depuis la découverte de Colomb et jusqu'à nous, le vieux monde est devenu un autre monde et le nouveau monde est nouveau au point qu'il contient une humanité nouvelle, s'il est vrai, en effet, que soit nouvelle une humanité qui, brisant les moules des vieilles sociétés, a fondé son organisation sur le travail, l'ordre, la liberté, le progrès et n'est arrêtée par aucune préoccupation, aucun fanatisme, aucun exclusivisme, ni par aucun des obstacles que la tradition oppose à l'égalité, à la tolérance, à la fraternité.

Ceux qui, comme Rafn, n'ont d'autre aspiration, en revendiquant la gloire de la découverte de l'Amérique, que de mettre en relief les mérites d'un pays aussi digne d'amour que le sont les trois peuples bons, honnêtes et laborieux de la famille scandinave, ne font que ce qui est humain; car il est humain de souhaiter d'être tenu pour les auteurs ou les collaborateurs d'une œuvre qui mérite la reconnaissance des hommes. Mais ceux qui, opposant la

découverte de l'Amérique par les Normands à la découverte, de lui-même ignorée mais nécessaire, du Nouveau Monde par Colomb, prétendent diminuer la gloire de celui-ci, que ceux-là aillent chercher une histoire qui disent de la découverte des Normands ce que l'histoire de l'humanité dit de la découverte de Colomb.

Qu'ils nous montrent un continent tout entier servant d'asile à des millions d'Européens, parmi lesquels il y a des Scandinaves comme l'inventeur des moniteurs, Ericson, qui, dans toute la vie de l'Europe, pour armer victorieusement le bien contre le mal, n'eût pas trouvé le motif plein de grandeur qu'il trouva dans la lutte entre la liberté et l'esclavage.

Qu'ils nous montrent une organisation politique semblable à celle qui est basée sur l'égalité des droits, l'égalité des consciences, l'égalité de toutes les souverainetés.

Qu'ils nous montrent l'égalité juridique dotant le monde d'une force absolument inconnue auparavant, la force de l'initiative individuelle.

Qu'ils nous montrent l'égalité des consciences produisant non plus la paix religieuse, mais la force harmonisée des religions, faisant de ce qui était avant une cause de désordre, la base même de l'ordre social.

Qu'ils nous montrent l'égalité des souverainetés, développant la force de l'initiative collective.

Qu'ils nous montrent une humanité aussi complète, aussi intègre, aussi forte que celle qui, dans le continent septentrional, s'est mise à vivre rationnellement, se désintéressant des égarements de la raison qui ont tant retardé le développement des autres sociétés.

Qu'ils nous montrent un peuple qui, en moins de cent années, a fait ce que fit celui-là, qui, apprenant la leçon de la parabole évangélique, a brisé les vieux fûts pour mettre le vin nouveau dans des fûts nouveaux.

Qu'ils nous montrent une histoire aussi originale que celle du Nouveau Monde dans laquelle il n'y a pas que

l'abandon des fils d'Anglais aux commandements de la raison qui soit original, mais aussi la lutte des fils de latins pour rompre les moules dans lesquels ils naquirent et dans lesquels ils vivent.

Lorsque ceux qui prétendent amoindrir l'œuvre de Colomb auront fait cela, lorsqu'ils pourront le faire, alors Colomb sera ce qu'ils veulent. Jusque-là c'est le civilisateur par excellence, parce qu'il a donné à la civilisation nouvelle le berceau dont elle avait besoin.

Sans lui, il n'y aurait pas eu de nouveau monde; sans nouveau monde il n'y aurait pas eu d'humanité nouvelle, et sans humanité nouvelle il n'y aurait pas eu de civilisation nouvelle.

Quoi qu'il ait été, un aventurier, un fou, un ignorant, il fut un grand homme. Mais non pas un grand homme à la manière de ceux qui naissent à un moment quelconque de l'histoire, mais à la manière de ceux qui, s'ils naissent à un moment opportun, impriment à l'histoire un mouvement nouveau, parce qu'ils sont des hommes complets; êtres de passion, d'erreur, de faiblesse, mais hommes complets comme il le fut : sensibilité de première grandeur, caractère de premier ordre, intelligence souveraine.

LE DÉPART DE COLOMB

I

Dès 1405, Jean de Béthancourt avait achevé l'occupation des îles Fortunées. En 1414, les Portugais doublèrent le cap rebelle de Non, qui si souvent avait refusé le passage aux pionniers de l'Afrique; en 1418, Zarco et Teixeira étaient parvenus à Puerto Santo; peu après les Portugais découvrirent encore l'île de Madère et en 1433, toujours les Portugais, qui pendant tout le siècle devaient fixer sur eux les regards et l'attention de l'Europe, doublèrent ce formidable cap Bojador qui, bien que découvert dès le début du siècle par le conquérant des Canaries, semblait si bien caché, qu'on le chercha pendant douze ans obstinément avant de le trouver avec des transports de joie; au cours de l'année 1441, on parvint à Cabo Blanco, exploit que l'historien des découvertes égale aux travaux d'Hercule et que l'histoire des civilisations présentera quelque jour comme l'une des rencontres cycliques de la civilisation avec la barbarie, car c'est de cette rencontre que date le rétablissement de l'esclavage de l'homme par l'homme; en 1444, un autre Portugais, Tristan découvrit les îles du Cap Vert et en 1448 le Portugal arrivait aux Açores.

II

Chacune de ces découvertes était un pas en avant dans l'Atlantique, mais, la reconnaissance de l'île de Fer, la plus méridionale et presque la plus occidentale des Canaries;

la découverte des îles du Cap Vert, plus méridionales et plus occidentales que les Fortunées; la découverte enfin des Açores, situées presque sur les mêmes parallèles que le Portugal, mais sur des méridiens beaucoup plus éloignés dans la mer, n'étaient plus de simples avances mais des pas de géant sur cet océan mystérieux que les Arabes appelaient la mer des ténèbres.

III

Bien que déjà le mystère fût dévoilé; bien qu'en vérité les ténèbres pussent être considérées comme dissipées; bien que l'invention de la boussole, cent ans plus tôt, se révélât comme l'invention d'un guide automatique pour des aveugles; bien que, vers cette époque, deux lieutenants du Glorieux Henri le Navigateur eussent inventé pour lui l'astrolabe, qui est à la boussole ce que de nos jours le phonographe est au téléphone; et, malgré l'assurance que ces deux guides donnaient aux marins qui, mieux que quiconque, savent que la route la plus sûre est celle qu'offre l'océan; et bien qu'ils sussent aussi combien de fois ils s'étaient enfoncés insoucieux vers les lointains de la haute mer, et combien de grands navigateurs depuis le moyen âge, normands, vénitiens ou génois, avaient été portés à des centaines de milles et de lieues au delà des rivages connus, l'Océan Atlantique leur causait toujours une insurmontable frayeur.

IV

Tellement insurmontable qu'elle fut sur le point de compromettre le triomphe de Colomb.

Si Colomb n'avait pu quitter le Vieux Monde, il n'aurait pas pu atteindre le Nouveau Monde; il n'aurait pas pu démontrer pratiquement que lui, le visionnaire, avait vu ce que n'étaient pas capables de voir ses détracteurs, que

lui, le fou, avait eu plus de raison que tous les sages de son temps réunis.

Et il fut sur le point de ne pas pouvoir.

Lorsque, le 23 mai 1492, il se présenta dans l'église de Saint-Georges de Palos de Moguer, devant les alcaldes et régidors de la ville et qu'en présence de la foule angoissée on lut l'ordre royal du 30 avril de la même année, d'après lequel les autorités, dix jours après que Colomb se fût présenté à elles, devaient mettre à ses ordres deux caravelles armées, approvisionnées et équipées comme vaisseaux de la couronne, afin que, sous l'autorité des Rois, elles suivissent la route que l'Amiral fixerait, l'adhésion des autorités à cet ordre parut une sentence de mort aux familles sur les membres desquelles retomberait l'obligation de prendre part à cette entreprise et de s'embarquer sur ces vaisseaux promis au naufrage.

V

Alors, dans les mémoires consternées, reparurent les mille souvenirs des épouvantables récits qui, si souvent, avaient fait trembler les familles aux foyers des marins. Et, dans l'imagination populaire, la lugubre et terrible légende de l'Océan se réveilla.

Il en était tant parti qui n'étaient jamais revenus!

Il en était tant, qu'une force fatale avait entraînés à l'abîme!... «On dit qu'il est si sombre»... «Et qu'il est sans mesures »... « Et qu'il est sans bords »... « Et qu'en certains endroits il est si froid et que les vents y sont irrésistibles et les marées horribles »... « Et qu'en d'autres endroits il est si chaud que l'air brûle et que les eaux bouillonnent. » « Et là-bas très loin, si l'on y arrive, les eaux se précipitent, car c'est la fin du monde et les navires, les bâtiments et les hommes disparaissent entraînés dans les abîmes. »

D'autres, dans d'autres groupes, baissant la voix pour

diminuer l'irrévérence et ne point manquer au respect dû à Leurs Majestés, critiquaient :

« S'il est vrai que sur Palos pesait une sentence qui condamnait les habitants à parer les caravelles, armées, approvisionnées et équipées, pourquoi devait-elle être exécutée dans des conditions qui équivalaient à une sentence de mort? Et pour qui? Au profit de qui? Pour un fou, et au profit d'un fou, ainsi que l'avait déclaré le Concile de Salamanque. » « Mieux encore, pour un étranger, un misérable étranger, chassé de Portugal et de Venise, chassé de sa propre patrie et qui méritait les peines du Saint Office, ne fût-ce que pour ses propositions contraires aux Saintes Écritures, et qui allait troubler la paix dans laquelle ils vivaient. »

Et, dans le groupe des lettrés, on disait que l'entreprise était irréalisable; que, depuis le XIIe siècle, on savait qu'elle était impossible, parce que huit Arabes, qui s'étaient rendus aux Canaries dans l'intention de parcourir l'Océan, avaient dû revenir honteux de leur folie, sans avoir rien obtenu d'autre que le surnom d'*almagrurinos* ou « moqués ». Qu'un capitaine génevois qui, au siècle précédent, osa dépasser légèrement les Canaries n'était pas revenu; qu'un autre, viscaïen, Avendano, avait été entraîné par la tempête en croisant parmi les îles; qu'Hipparque et Ptolémée avaient prouvé que chaque mer est enfermée dans une enceinte de terre et que, par conséquent, il n'est pas possible de communiquer d'une mer à l'autre; qu'il était vrai que les Portugais étaient parvenus aux Açores, fort éloignées dans la mer des autres îles découvertes, mais qu'il est vrai aussi que les îles de Saint-Balandran, que de là ils crurent distinguer, ne sont que terres de mensonge et de perdition qui apparaissent et disparaissent dans les flots.

Et, tandis que les esprits étaient agités par la terreur, par la superstition, par l'excitation des instincts les plus forts, par l'inquiétude des intérêts personnels, et peut-être aussi par la crainte du délit que l'on commettrait en désobéissant

à la volonté des Rois, les dix jours fixés par eux pour l'accomplissement de leur ordre passèrent; et dix autres jours passèrent, et un mois et un autre mois, et juin arriva; et malgré l'ascendant de Fray Juan Perez de Marchena sur les fidèles de la région et l'ardente éloquence que lui inspirait la glorieuse amitié qui l'immortalisa, malgré l'imposante attitude de Colomb, fixe en son idée, ferme en sa volonté, tranquille dans sa conscience; malgré le mandat impératif des monarques; malgré leur volonté toute puissante, à laquelle, jusque-là, on avait toujours superstitieusement obéi; malgré les châtiments graves que le décret prévoyait, la ville et le port de Palos désobéirent à l'ordre suprême.

Il fallut qu'un nouvel ordre Royal fût expédié, plus explicite encore. Par décret, signé le 20 juin, les Rois Catholiques ordonnaient péremptoirement aux autorités maritimes de réquisitionner deux quelconques vaisseaux appartenant à des sujets de la couronne, d'obliger leurs patrons à les livrer, leurs équipages à les servir. Et, pour soutenir ces extorsions qui entachaient, au mépris de tous les droits piétinés, l'entreprise appelée à donner asile, force, nom et moyens invulnérables aux droits de l'homme, on envoya un officier de la couronne chargé de mettre en train et de surveiller l'accomplissement de l'ordre Royal, lui accordant pour cela un viatique onéreux qui devait être payer par les parjures qui désobéiraient aux Rois.

Même ainsi on ne put obtenir obéissance; comme toutes les forces passives, la peur est invincible, et il n'y a pas de force plus passive que la peur.

VI

Cette désobéissance d'un petit port résistant aux monarques tout puissants qui venaient de parachaver à Grenade l'œuvre séculaire d'un peuple qui désormais n'allait plus être de Léon, ni Castillan ni Aragonais, mais uniquement

Espagnol, en contrariant une volonté jusquelà jamais contrariée, plus que tout, devait assurer l'entreprise de Colomb : à dater du 20 juin, elle devint une entreprise où le pouvoir Royal était engagé et, bon gré mal gré, elle devait se réaliser.

Mais, si Colomb, dans les derniers articles de ses Capitulations avec Ferdinand et Isabelle ne s'était pas réservé le droit de contribuer pour un huitième aux dépenses, équipant à ses frais l'une des trois caravelles qui devaient prendre la mer et cela, moyennant une part d'un huitième dans les bénéfices, l'entreprise eût été désastreuse; l'équipage eût obéi aux monarques, mais Colomb eût été sacrifié.

VII

Ce qui sauva l'entreprise fut le dernier article de l'accord signé le 17 avril.

Voyant que la résistance passive qui avait succédé à l'agitation provoquée par l'ordre des Rois demeurait invincible, Colomb se décida à accepter les conditions, sans doute léonines, que d'après les us et coutumes des marchands, cupides et astucieux, lui imposaient les seules personnes capables de décider en sa faveur les gens de mer sur lesquels ils avaient l'influence que donnent l'ascendant de la richesse, l'habitude du commandement, la communauté d'origine, de pays, de profession et de tâches.

C'étaient les frères Pinzons : Martin Alonso, l'aîné, le plus riche, le plus cupide; Vincent Yanes ou Anès, comme l'appellent las Casas et Colomb, le meilleur des trois et qui devint le plus illustre par les services que plus tard il rendit à la géographie, et François Martin, qui doit sa seule notoriété au fait d'avoir été un des trois argonautes.

Le pouvoir local des trois frères était irrésistible, et les affaires que l'aîné prenait à sa charge étaient toujours infaillibles, sûres et productives.

Colomb, qui n'était pas en vain de son temps et de son pays, et dans l'esprit duquel, soit par discipline commerciale professionnelle, soit à cause de la douloureuse expérience de ses années de misère, ou peut-être aussi à cause de cette cupidité humaine qui même dans les esprits les plus élevés montre sa tête satanique lorsque vient l'heure de la satisfaction, Colomb avait probablement retardé le moment de partager avec d'autres les bénéfices matériels de son entreprise, car il n'est point douteux que ses amis Marchena, Rodriguez Cabezudo et l'abbé Sanchez durent le mettre immédiatement en relation avec Pinzon l'aîné et ses frères.

Le parti que ceux-ci prétendaient tirer de leur situation d'arbitres, car Colomb avait besoin d'eux pour conserver son huitième, et le refus de l'Amiral d'admettre des associés dans une affaire dont il escomptait des bénéfices qu'il rêvait fabuleux, furent en partie les obstacles qui retardèrent les apprêts de l'expédition.

Ces suppositions paraissent vraisemblables, car aussitôt que Colomb eut accepté les conditions imposées par Pinzon et qu'eut été signé l'accord dont il ne fut fait mention que beaucoup plus tard, lorsque Diego Colomb, l'aîné de ses fils intenta une action pour justifier et évaluer ses prétentions, les obstacles disparurent et l'entreprise prit un caractère d'intérêt local, et le contingent ne tarda pas à se trouver prêt.

Il semble que les Pinzon aient rendu un bien grand service à l'entreprise, et, particulièrement, le plus responsable des trois, Martin Alonso. Ils donnèrent les bateaux, avancèrent le capital, payèrent de leurs personnes en s'engageant à prendre part à l'expédition, enrôlèrent dans l'équipage des parents, des proches, des amis et leurs propres serviteurs, et, se disposant à courir les risques de l'entreprise, ils vainquirent les résistances, dissipèrent la terreur populaire et transformèrent une opération officielle et abusive en opération commerciale et volontaire; si bien que l'expédition

qui, dans toute la province, avait été détestée et maudite, devint populaire et, par suite, réalisable.

Si la conduite ultérieure des Pinzons et singulièrement du plus prestigieux des trois, n'avait été si déloyale; et surtout, si une certaine envie posthume ne tentait de dépouiller Colomb, l'étranger, des mérites historiques que l'on veut attribuer à Pinzon, le national, on pourrait trouver équitable la bienveillance avec laquelle Humbolt, Irving, et Charton jugent l'intervention des Pinzons. Mais, dès l'instant que l'histoire positive se trouve prise aujourd'hui entre deux égoïsmes, l'égoïsme qui détracte et l'égoïsme qui sanctifie, nationalistes tous les deux, mais également funestes à l'établissement de la vérité, seul but objectif de l'histoire, il est juste, qu'en attendant le moment de convaincre l'un de ces égoïsmes d'inanité, l'on s'efforce de convaincre l'autre de duplicité.

VIII

Si Martin Alonso Pinzon et ses frères prirent part à l'expédition de Colomb, aucun motif élevé ne les poussait : ni le patriotisme qui nous commande de favoriser tout dessein dont la gloire et le bénéfice doivent retomber sur notre patrie; ni l'esprit religieux, qui au xve siècle, avait perdu l'occasion de devenir l'élément fondamental des nationalités en voie de se constituer, mais exprimait une unité de vues et de civilisation opposée à celles des peuples d'Asie, qui tantôt échappaient et tantôt s'incorporaient à la civilisation occidentale; ni même l'esprit monarchique, facteur de la vie individuelle et collective, et qui, dans le cas particulier des frères Pinzon, pouvait être un motif élevé d'action, car, en secondant les ordres de leurs rois, ils secondaient un objet digne du pouvoir. Mais rien, absolument rien qui par la forme ou par le fond fut digne, ne les poussât. Seuls les poussait l'espoir de bénéfices pécuniaires; et le plus respon-

sable des trois, Martin Alonso, n'obéit qu'à la cupidité, à l'envie et à l'ambition.

Mus par de plus dignes raisons, ils n'eussent pas attendu que leurs transactions avec Colomb les eussent rendus maîtres de lui imposer leur volonté.

De la signature du premier Ordre Royal, le 17 avril, à l'éclat du mandat comminatoire du 20 juin, plus de soixante jours avaient passé pendant lesquels, si les Pinzon eussent mis leur influence en action, l'opposition de la peur et de l'ignorance eût été vaincue, et cela est certain, car, dès qu'ils furent décidés et quoique l'opposition fût alors à son comble, en moins d'un mois, Martin Alonso décida ses frères, engagea ses amis et ses proches, équipa les navires et réunit un équipage prêt à partir.

En ces quelques jours écoulés après que Colomb, convaincu de l'inefficacité du second Ordre Royal, se fût consacré à négocier à n'importe quel prix la commandite de Martin Pinzon et de ses frères, on parvint à faire ce qui n'avait pu se faire tant que les Pinzon ne considérèrent pas comme suffisamment profitable l'affaire qui leur était proposée. Il est donc évident que, s'ils acceptèrent d'entrer dans l'affaire, ce fut en tant que commerçants attirés par une proposition avantageuse et c'est tout.

Les trois frères prirent part à l'expédition mais c'est, il est vrai, qu'y allant en personnes, ils surveilleraient mieux leurs intérêts aventurés. Ils partirent avec des parents, des amis, des serviteurs; sans doute parce que, ainsi, ils pourraient s'imposer pendant le voyage comme ils s'étaient imposés avant. Et Martin Alonso fut capitaine d'une des caravelles et François Yanes capitaine de l'autre : sans doute encore parce que pour faire ce que plus tard fit le premier et à quoi consentit le second, il était nécessaire qu'ils commandassent deux caravelles sur trois, et l'on peut même supposer que cette condition fut l'une des plus disputées de l'accord, car ils devenaient ainsi les chefs de deux des trois équipages qui composaient la flotte.

IX

Au risque que faisait courir à Colomb le réseau de passions dans lequel il avait dû se laisser envelopper pour intéresser ceux qui étaient en état de vaincre l'inertie qu'on lui opposait, s'ajouta un danger qui ne cessa de planer sur lui du commencement à la fin du voyage.

Des trois caravelles qui devaient, d'après les Capitulations de Santa Fé de la Vega de Grenade, former l'escadre, deux furent réquisitionnées par la force, soulevant l'indignation des propriétaires de l'une d'elles. L'énergique résistance qu'ils opposèrent à la mesure arbitraire qui les frappait les rendrait vénérables aux yeux de l'Histoire du Droit, si les moyens qu'ils employèrent n'apparaissaient si abominables aux yeux de l'histoire de la civilisation et de la morale.

Mais Rascon et Quintero, les armateurs de la Pinta, décidés à ne pas renoncer à la propriété d'un bateau qu'ils tenaient pour perdu s'il entreprenait le voyage, se répandirent en paroles, en cris, en malédictions, en mensonges, et s'ils ne le firent pas expressément, tout au moins, par leur attitude, ils prédisposèrent les équipages à la révolte, à l'insubordination, à l'émeute. Leur crime est voisin de la rébellion.

X

Mais, quoique sous de sombres présages, dans un horizon chargé de menaces et montrant ce ténébreux visage que le navigateur contemple méditatif au moment de l'affronter, l'heure du départ allait enfin sonner.

XI

Il y a aujourd'hui quatre cents ans qu'elle a sonné.

Mais elle ne sonna pas dans l'allégresse. L'Amérique est née, comme l'homme, dans la douleur.

Les vagues de la colère populaire, les manifestations du mécontentement de la Ville, les protestations effrontées des propriétaires de la Pinta, les efforts des parents pour racheter leurs parents enrolés de force dans l'équipage des caravelles, la peur même, tout se calma devant la résolution des Pinzons.

Alors, dans cette mer vive que sont toutes les sociétés humaines où, comme dans les eaux océanes, des courants se manifestent en actions et réactions continues, la confiance succéda à la terreur, l'émulation à la résistance, la bonne volonté à la mauvaise, et même il y eut quelques volontaires, premiers spécimens de ces aventuriers qui allaient être plus tard les artisans de la conquête.

Mais, à mesure qu'on approchait du 3 août, date fixée pour le départ, les passions qui s'étaient tues relevaient la voix. Soutenus par la rumeur publique, ceux qu'on avait incorporés par contrainte, renouvelaient leurs protestations; quelques-uns se cachaient; plus d'un parmi les aventuriers renonçait à l'entreprise; et Rascon et Quintero, recommencèrent à exciter les mauvaises passions qui s'étaient calmées.

XII

Le moment arrivait enfin du départ, d'un de ces départs qui, même dans les cas quotidiens de la vie courante, trouble et émeut les esprits : « Sera-ce pour un bien? » nous demandons-nous. « Ce ne sera pas pour un bien », répondent les mères, les filles et les épouses effrayées. « Ce ne sera pas pour un bien », affirment d'un ton comminatoire les passions excitées. « Ce ne sera pas pour un bien », murmurent les sentiments religieux, exaspérés par cette entreprise téméraire qui semble provoquer Dieu. « Ce ne sera pas pour un bien », répète sourdement la légende de l'Océan que jamais jusqu'alors les hommes n'avaient osé défier.

La tristesse des familles, l'indignation de la foule, l'irri-

tation des équipages, la colère des expropriés, la fureur des passions vaincues et trompées, les tâches quotidiennes suspendues, car toute la petite communauté était pendante du dénouement de cette tragédie dont elle était à la fois le protagoniste et le chœur, tout cela conférait au départ une solennité si dramatique que Colomb lui-même y fut sensible.

Secondant et provoquant l'expression religieuse de cet état d'âme solennel, fils de son temps et de sa foi, et fort en cela, fils de son expérience et de sa connaissance des hommes et en cela rusé, il se présenta au temple. Là, suivi par les Pinzon, par Alonzo Nino, Ruiz et d'autres pilotes qui l'imitèrent, en présence d'un peuple avide, il se confessa à son ami indéfectible le bon fray Juan Perez de Marchena et reçut de ses mains la communion en cette heure solennelle de l'espérance, comme il avait cordialement et spirituellement communié avec lui aux heures des tristes confidences.

Les autorités civiles de l'escadre, les aventuriers et ceux qui allaient former les équipages de la flotte, se confessèrent et communièrent aussi, suivis de la foule de l'endroit sur laquelle, à mesure que s'approchait le jour fixé, et à mesure que ces graves cérémonies confirmaient l'inébranlable résolution de l'Amiral, pesait une tristesse si pathétique, que ce sentiment dut la rendre respectable aux yeux de Colomb, comme il l'a fait aux yeux de la postérité.

XIII

Ce fut sans doute par respect pour cette tristesse publique, ou peut-être aussi, car les deux choses se joignent, pour éviter des manifestations capables de troubler à la dernière minute le départ, que Colomb décida de le hâter.

Les navires étaient parés, les équipages prêts, les pilotes à leur poste et les officiers civils qui représentaient la couronne avaient pris leur charge; dans les cales, étaient rangés les vivres, les valeurs et les menus objets, avec lesquels,

ainsi que le faisaient les Portugais, les Espagnols se proposaient de suborner l'innocence des peuplades primitives.

Sur la plus grande des caravelles, *le Gallega*, que Colomb avait rebaptiser : *la Santa Maria*, il avait hissé son pavillon d'amiral de l'escadre; il emmenait à bord, Juan de la Cosa, comme pilote, Rodrigo Sanchez de Segovia, comme surveillant d'armes ou inspecteur; Diego de Trana, qui lui était probablement apparenté par son deuxième fils Fernando, comme alguazil mayor; Rodrigo de Escovedo, comme notaire chargé d'enregistrer les découvertes; Pedro Gutierrez, on ne sait à quel titre; « respodero de estrados del rey », charge honorifique qui semble correspondre aujourd'hui à celle de gentilhomme de la chambre.

Sur la plus petite des caravelles, *la Niña*, armée selon l'accord passé entre Colomb et les Pinzon, allaient Vincent Yañez Pinzon, capitaine, Pedro Alonso Niño, naturel de Moguer, pilote, et sans doute, comme contremaîtres et officiers subalternes, les proches parents des frères Pinzon.

La *Pinta*, le meilleur voilier des trois, bien qu'elle portât des voiles latines, était commandée par Martin Alonso Pinzon, secondé par le pilote François Martin, son frère, et par Gomez Rascon et Cristobal Quintero, propriétaires du bateau; une tribu d'amis et de parents l'entourait qui devait lui servir à soutenir les murmures et les conspirations au cours du voyage, et l'aider au cours de la désertion sur les côtes de Cuba et de l'échappatoire des Açores.

Les quatre-vingt-dix hommes d'équipage étaient répartis entre les trois caravelles. Les rôles, au total, réunissaient cent vingt hommes.

XIV

Ils se tenaient sur la barre de Saltes, dans le delta que forment les deux bras de l'Oriel, à l'endroit où ce fleuve se jette dans l'Atlantique. Lever les ancres, larguer les amarres, déployer les voiles et se lancer sur l'Océan, était l'affaire

de peu d'instants. Dès lors, il n'y aurait intérêts, intrigues, sentiments, ni hésitations, qui puissent faire échouer l'entreprise.

C'est pourquoi, le mieux était de prendre la mer avant l'aube.

Ce fut ce que Colomb décida, car, en tête de l'étrange lettre-journal qu'il commença à rédiger pour les Rois la nuit même qui précéda le départ, il dit que celui-ci eut lieu « le troisième jour du mois d'août de cette même année (1492), un vendredi, une demi-heure avant le lever du soleil. »

Une demi-heure avant le lever du soleil, en plein été, cela devait être vers trois heures et demie ou quatre heures du matin.

Mais, quelque empêchement, quelque accident peut-être, s'y opposa, car il vit pointer l'aube, il vit se lever le soleil, il vit passer les deux premières heures du jour et ce ne fut pas sans terreur sans doute qu'il vit réapparaître Rascon et Quintero à la tête de la tourbe. Ne devait-il pas, quelques jours plus tard, attribuer le déboîtage du gouvernail de la *Pinta* à une malicieuse manœuvre de dernière heure des deux armateurs. Entouré de ses amis qui n'étaient que quatre : son fils, Perez de Marchena, Rodriguez Cabezudo, et le curé de Moguer, auquel il avait confié son plus jeune fils Diego, il dut assister au spectacle qu'il était le plus désireux d'éviter : le renouvellement des adieux de l'équipage, la répétition des pleurs, des cris, des lamentations et des désolations, qui, jusqu'au dernier moment, devaient lui imputer à crime l'une des entreprises humaines qui a exigé d'un homme le plus de vertus.

XV

Enfin l'on partit. Il était huit heures.

Et, pendant que la foule, pressée sur le rivage, suivait les bateaux d'un regard angoissé, il respira pour la première

fois un air de vie, prit possession de son destin historique, se fit maître de l'Océan et, sans doute, levant la tête, il sourit.

Là-bas, ceux qui de Moguer, de Palos et de Saltes le regardaient muets, les sourcils froncés ou pleurant, suivaient l'envol des caravelles qui, portées par une forte brise, allaient s'enfoncer entre l'abîme du ciel et l'abîme de la mer, se demandaient probablement du regard : « Où vont-ils ? » comme se le demande encore aujourd'hui une partie de la postérité.

Où allaient-ils ?

OU ALLAIENT-ILS ?

I

Les trois caravelles que conduisait Colomb s'en allaient à la recherche du chemin le plus court pour atteindre l'Asie.

Il n'était point possible d'arracher aux Vénitiens et aux Génevois le monopole du commerce des Indes, que, jusqu'en 1498, date de l'arrivée de Vasco de Gama à Calcutta, les deux petites Républiques Italiennes, exerçaient par la Méditerranée. Pendant tout le moyen-âge, elles avaient rempli cette haute fonction sociale que les Phéniciens, les Ioniens, les Carthaginois, accomplirent au déclin de la civilisation égyptienne et à l'aurore de la civilisation gréco-romaine.

Par leur commerce, Gênes et Venise reliaient l'Orient à l'Occident depuis ces temps même où l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal, n'étaient encore que des embryons de nations.

Leurs rapports séculaires avec les peuples d'Asie Mineure; les comptoirs et les colonies commerciales qu'ils y possédaient; le lien des intérêts, la force de l'habitude, la connaissance intime des besoins économiques que leur commerce actif satisfaisait; le respect même que leur trafic incessant sur la Méditerranée imposait aux pirates organisés de la côte Berbère; le fait que la Méditerranée était le champ de bataille où Vénitiens et Génois donnaient continuellement le spectacle de leur puissance navale et affirmaient leur domination sur cette mer fermée, tout rendait inexpugnable la position commerciale de ces peuples sur les marchés d'Orient.

Par terre, la concurrence était encore plus vaine. Atteindre l'Asie Mineure en partant des presqu'îles occidentales et atlantiques de l'Europe était une entreprise insensée. La France était une barrière pour l'Espagne; l'Autriche, pour la France; l'Empire de Byzance, avant la victoire des Turcs, et la Porte Ottomane après l'écrasement du Bas Empire, formaient une infranchissable muraille.

Seuls pouvaient la franchir des individus isolés, qui, parvenus aux frontières de l'Asie, s'ils se dirigeaient par la Tartarie se heurtaient à une barbarie hostile, agressive et irresponsable, si, par les Califats d'Asie Mineure, à tous les dangers d'une religion ennemie aussi acharnée contre tout ce qui portait le nom de chrétien, que la chrétienté l'était elle-même contre tout ce qui s'appelait Mahométan. Et celui qui prenait par l'Arabie, se souvenait des Bédouins pour le reste de son âge.

Devant l'impossibilité de vaincre ces obstacles insurmontables, et sollicités chaque jour davantage par les éblouissantes richesses de cet Orient, qui possédait tant d'or, tant de pierres précieuses, tant de somptueuses soieries, tant de tissus merveilleux, de tulles et de gazes, qui semblaient sortir d'une fabrique d'insectes arachnéens, tant de porcelaines si semblables à des pétrifications naturelles, tant de parfums, condensation de nectars évaporés, tant d'armes, de joyaux, d'ustensiles et de vêtements ravissants, les peuples du littoral qui furent les premiers à se libérer du suaire du moyen-âge et qui les premiers relevèrent la tête pour prêter l'oreille à cette rumeur que le xve siècle leur apportait, éprouvèrent le désir de dominer la mer, afin d'atteindre plus aisément cette terre de trésors et de mystère.

Le premier qui tenta l'entreprise fut le Portugal, qui dès le début du siècle s'était rendu compte de l'importance de sa position maritime sur l'Océan. Et ne pouvant parvenir aux Indes par la Méditerranée, il voulut le faire par l'Afrique.

II

Dès que la vie nationale s'oriente dans une direction nouvelle, l'attraction que sur elle exerce le dessein qui la guide est si vive, que tous ceux qui d'abord le discernent y veulent concourir, et cette communauté d'aspirations confère tant de dignité et tant de grandeur aux mobiles mêmes les plus égoïstes, que tous ceux qui, agents ou instruments de ce dessein, se mettent à le servir, en acquièrent une majesté que dans le cours normal des événements ils n'eussent point connue.

Cela se voit dans tous les temps où des hommes ont eu le mérite de se laisser entraîner par le courant ou de s'y jeter à tout hasard. Il n'est donc pas étonnant que l'on ait tenté de faire de Colomb l'un de ces exploiteurs de circonstances, et que tandis que les uns attribuaient à son entreprise une signification surhumaine, les autres la ramenaient au plus bas niveau des entreprises exclusivement commerciales.

Comme la tendance générale du siècle correspondait aux efforts menés par la chrétienté contre l'Islam; et comme la tendance nationale du Portugal, personnifiée par Alphonse IV et son fils l'infant don Enrique, correspondait au développement du pouvoir commercial, on eût trouvé autant de vérité dans les arguments de ceux qui prétendait déifier l'entreprise de Colomb que dans les injures de ceux qui s'efforçaient de l'avilir, si Colomb se fût présenté au Portugal, en assumant le rôle de prédestiné ou en disputant aux marins portugais, déjà parvenus en Guinée, les moyens qu'ils demandaient et obtenaient pour poursuivre la route que l'opinion nationale avait fixée à leurs découvertes.

Mais il ne se présenta ni comme aspirant à la découverte d'un continent inconnu, ni comme auteur d'un plan destiné à faire concurrence à celui que des hommes dignes des fastes de l'histoire, comme Bartolomé Diaz et Vasco de Gama, suivaient avec tant d'ardeur, et que finalement ils menèrent à bien.

III

Ce que Colomb voulut, depuis le premier moment, en Portugal, jusqu'au dernier moment, en Espagne, ce fut chercher une route libre d'obstacles pour parvenir aux Indes, nom que tous ses contemporains et lui-même donnaient à l'Asie.

S'appuyant sur un principe scientifique, qui était hérétique, car il contredisait la conception mosaïque de la terre, et parce qu'il était incompatible avec le système du monde que Ptolémée avait fait prévaloir, il pensait simplement, et proposa dans toute la simplicité de sa raison et de son cœur, que, puisque la terre est ronde, bien que « elle n'ait pas la forme que l'on dit (sphérique) mais la forme d'une poire qui serait toute ronde », on lui donnât les moyens d'aller vers l'Ouest, direction dans laquelle il était sûr de trouver les pays de l'Est que l'on cherchait avec tant d'efforts et d'obstination.

Ni plus ni moins. Colomb n'a jamais rien dit de plus, il n'a jamais rien demandé de plus.

Et qu'on y prenne garde : Colomb est loin d'être un simple navigateur et un simple découvreur d'occasion, car, s'il n'est pas l'homme de plus grande culture de son siècle, il en est sans doute l'intelligence scientifique la plus puissante, et, lorsqu'il expose son projet, il le fait avec la conviction que c'est une « haute entreprise »; le mot est de lui, et il exprime, dans une forme inhabituelle en son temps, l'action personnelle d'une intelligence qui n'a d'autre mobile que la recherche de la vérité.

Que la terre soit ronde, c'est pour lui une vérité. Et, comme ses lectures l'ont habitué à voir cette vérité soutenue depuis l'antiquité par Hipparque et Aristote, ou Aristotel, comme il disait, peut-être avec une plus grande précision étymologique; et comme Toscanelli, Pedro Martir de Angleria et Behem, trois parmi les penseurs les plus notoires

de son temps dans la branche de connaissances qu'il cultivait, il oublie à tel point (et cet oubli est une des caractéristiques des penseurs), il oublie à tel point ce que cette vérité a de scandaleux pour son temps, que, lorsqu'au Portugal, sa proposition soumise à un conseil de docteurs de l'Église et de savants de tous ordres, est par eux combattue et combattue encore à Salamanque, il comprend à peine les objections faites à la base scientifique sur laquelle elle repose; et ce n'est que mû par sa foi sincère, et aussi par précaution, qu'il s'efforce de les écarter dans ce qu'elles ont de douteux et dans la mesure où elles semblent suggérées par des raisons religieuses. Car, comme il le disait encore très longtemps après, et lorsqu'il avait prouvé la vérité de son opinion en la confrontant avec la réalité : « J'ai toujours lu que la terre était ronde ».

Et, si la terre était ronde, le plus court chemin des Indes était la route de l'Ouest, à travers l'Océan. Ceux qui sont capables de le comprendre ne s'étonnent même pas de ce qu'il y a d'admirable dans l'intuition qui lui suggère son projet. C'est ainsi que Toscanelli, avec qui il se met en rapports, trouve son projet aussi naturel que digne de louanges, et lorsqu'il l'encourage et le soutient, il n'applaudit pas à sa conception admirable et ne trouve pas surprenant que Colomb ait eu cette idée que personne ni lui-même n'avait eue, et il se borne à lui démontrer que le chemin ne doit pas être long de Lisbonne « au pays des épices ».

Pour achever de le convaincre, il lui envoie la carte qu'il avait lui-même dressée et il lui dit : « J'ai placé en face de l'Irlande et de l'Afrique, *vers l'Ouest*, le commencement de la terre des Indes ».

Et comme Toscanelli ne faisait qu'appuyer de son autorité l'opinion de Strabon, qu'il corrobore : « Nous n'appelons terre habitée que la portion de la zone tempérée que nous habitons, mais on conçoit que dans cette zone il puisse exister deux terres et peut-être plus aussi de deux. » Et l'opinion de Sénèque : « Que peut-il y avoir entre l'Ibérie

et l'Inde ? L'espace de deux jours si les vents sont favorables. » Et celle de Marin de Tire qui évalue la distance à 135 degrés, et ses propres calculs qui, d'après son fils Ferdinand dans l'*Histoire de l'Amiral*, l'avaient conduit à estimer au tiers de la sphère la distance entre le Cap Vert et les Indes, il s'ancra davantage en son idée.

Mais elle l'absorbait si complètement, et son idée fixe, qui était d'aller aux Indes, le tenait si éloigné de penser à l'existence d'un autre continent, qu'il ne prêta même pas attention aux extraordinaires paroles de Strabon dans ce qu'elles ont de plus surprenant, c'est-à-dire dans l'affirmation hypothétique et par conséquent presque scientifique qu'elles apportent, de l'existence de ces terres annoncées par Sénèque « pour les temps où Thulé ne sera plus la dernière terre », et cela dans des vers que Colomb connaissait.

Il y a plus, Colomb était allé en Islande en 1477, et comme il n'y avait alors que quatre siècles que les Scandinaves avaient pour la première fois découvert l'Amérique, il est fort probable qu'il entendit parler de ces Markland et Vinland si bien décrites par ceux qui les avaient découvertes ; mais, ou bien il supposa qu'il s'agissait là de portions septentrionales de l'Asie, et leur incontestable existence le confirmèrent dans son opinion, ou bien, obsédé qu'il était par son projet de rejoindre l'Inde par l'Océan et par l'Ouest, n'accorda-t-il pas d'importance à ce fait.

Quoi qu'il en soit, qu'il poursuivît en Islande les rumeurs d'autres terres situées par delà l'Océan, qu'il allât aux Canaries pour écouter les conseils de la disparition et réapparition de San Balandran ; qu'aux îles du Cap Vert il se fît répéter l'histoire des morceaux de bois inconnu que la tempête apportait de l'Occident ; qu'aux Açores il écoutât le récit de la trouvaille que l'on y avait faite de cadavres de naufragés « au visage plat et différent de celui des Chrétiens » ; qu'il prît pour des cannes de l'Inde les bambous qu'Alphonse du Portugal lui montrait disant que l'Océan

les avait apportées de l'Occident; qu'il proposât au Portugal, à l'Espagne, à l'Angleterre, à Gênes, son projet d'expédition vers l'Occident, qu'enfin il traitât avec les Rois Catholiques, toujours il parlait de l'Inde.

Et ce qu'il cherchait aux Lucayes et aux Antilles, c'était Cipango et le Catay; et ce qu'il crut avoir découvert à Cuba lorsqu'il envoyait des ambassadeurs au Grand Khan, c'était une partie des Indes; et ce qu'il crut découvrir, et ce que jusqu'à la mort il crut avoir découvert, c'était la route océanique de l'Europe aux Indes.

Que ceux qui prétendent nous présenter Colomb comme le découvreur conscient du Nouveau Monde y renoncent. Que si les faits ne suffisent point pour démolir les thèses poétiques et théologiques édifiées sur ce faux ciment, que leur suffise au moins cet apparent paradoxe :

Parmi tous les navigateurs du xve siècle, il n'y en avait aucun plus incapable de découvrir, le sachant, un nouveau monde, car il n'y en avait aucun qui fût aussi instruit que lui.

En effet, sachant tout ce que l'on savait de son temps de ce qui touche à la Terre, Colomb ne pouvait imaginer seulement qu'il existât un continent placé en travers entre l'Europe et l'Asie, car il savait avec Aristote, avec Sénèque, avec les Scoliastes, avec les cosmographes, avec Toscanelli et Behen « que le monde est fort petit ».

Et Colomb le savait mieux que personne, car, d'après son estimation, le monde était d'un tiers plus petit qu'il ne l'est en réalité, il était donc impossible qu'un continent pût tenir là où il était incontestable qu'il y avait déjà un Océan de plus de cent trente degrés d'étendue... « Il avait reconnu que l'espace compris entre les Iles du Cap Vert et la pointe extrême déterminée par les travaux de Martin de Tire ne pouvait être supérieur au tiers du grand cercle de la sphère (du périmètre équatorial) » dit Charton, qui le cite.

IV

Abrégeons. Le voyage entrepris au nom d'une vérité que l'on niait et d'une erreur qui pour tous les hommes qui se consacraient à l'étude des sciences était devenue conviction, avait pour but exclusif la confirmation de la vérité et ne pouvait en aucune façon avoir pour objet la confirmation de l'erreur que les grands penseurs tenaient pour vérité.

S'il eut pour résultat la confirmation d'une ancienne vérité et si, grâce à lui, les clartés resplendissantes d'une vérité nouvelle éclairèrent l'horizon de la raison et de la science, ce ne fut pas là pour Colomb un triomphe humain ou surhumain, pas plus que de n'avoir pas cherché ce qu'il trouva ne diminue la grandeur de sa « haute entreprise ».

Au contraire, si Colomb avait découvert un monde imaginé par lui malgré les données de la science positive de son temps, un monde que Strabon n'indique qu'à l'état d'hypothèse et que Sénèque poétiquement annonce, il eût été moins grand qu'il ne l'est dans l'histoire des sciences naturelles, car il n'aurait été qu'un jouet, un instrument, un automate, un somnambule, un hypnotisé; mais il n'aurait pas été l'homme sincère, le chercheur de vérité, le croyant qui, sans autre guide que sa foi, souffrit toute sa vie pour en démontrer l'exactitude, la démontra en souffrant et, souffrant jusqu'au moment de sa mort, la paya comme se payent toutes les grandes dévotions à la vérité et au bien.

V

Et c'est ainsi que, parties de Saltes, les caravelles firent route vers le Sud, prirent la hauteur des Canaries et de là mirent le cap directement sur l'Ouest et que Colomb, ferme dans la vérité qui le guidait, se refusa absolument

à changer sa route et ne le fit que poussé par la nécessité et la réflexion, n'inclinant légèrement au Sud-Ouest que lorsqu'ayant parcouru les cent trente degrés calculés, il se trouvait déjà en plein dans cet archipel dont il devait croire jusqu'à sa mort que c'était l'archipel du Japon. Si bien que les caravelles allaient là-même où les conduisait la vérité scientifique en laquelle Colomb avait foi, et qu'elles arrivèrent précisément là où Colomb croyait les conduire.

VI

Peu de mois après, lorsque plein d'étonnement, les habitants de Palos de Moguer virent apparaître la *Niña*, la seule caravelle qui restât à Colomb, et qu'ils demandèrent à leurs proches et à leurs amis d'où ils venaient, et lorsqu'au soir du même jour, à l'arrivée de la *Pinta*, ils posèrent à nouveau la même question aux compagnons de Pinzon, tous d'une seule voix répondirent : « Des Indes ».

Ainsi les caravelles revenaient du lieu même vers lequel elles s'étaient dirigées.

Et alors, frappés d'admiration, ceux qui naguère s'étaient montrés égarés par la colère et le mépris, se tournèrent vers Colomb et le contemplant se demandèrent :

« Quel est donc cet homme qui a fait cela ? »

Comme aujourd'hui encore la postérité se demande :

« Qui donc était cet homme ? »

QUI ÉTAIT L'HOMME

I

C'était un de ces hommes que les plus bas attaquent, et que les plus élevés, malgré eux, respectent.

Ce n'était pas un saint : lorsqu'on le poussait à bout il souffletait Fonseca, président tout-puissant du Conseil des Indes, en la personne de Gimeno, coadjuteur de l'Évêque de Badajoz.

Lorsque le Père Boil, les clercs et les séculiers qui l'accompagnent dans la seconde expédition conspirent contre son autorité, il n'hésite pas à user de cette autorité pour les mettre en interdit.

Lorsque les cadets de Castille, partis pour s'enrichir et n'y parvenant pas, murmuraient et conspiraient, il les obligeait à se taire et à travailler.

Lorsque Bernal Diaz de Pisa se mettait à la tête de la première mutinerie provoquée par la cupidité et, comptant sur l'impopularité de l'étranger, osait mettre en ligne des forces armées, Colomb n'hésitait pas à le jeter à fond de cale et à châtier durement ses partisans.

Il n'était pas humble : le Roi Très Fidèle l'offense en envoyant à son insu l'expédition qui devait suivre la route proposée par Colomb, et Colomb lui tourne le dos et s'écarte de son règne. Le Roi Très Catholique le vexe par le retard calculé qu'il apporte aux négociations pour l'entreprise proposée et acceptée, et il se retire de la Cour et se met en route pour la France.

A son retour de la découverte, au moment des louanges universelles, quand les chefs de tous les ordres qui lui avaient

fait si durement sentir leur supériorité, moqueuse dans l'esprit et injurieuse dans l'expression, l'enveloppaient de leurs flatteries, le triomphateur n'hésitait pas à leur jeter au visage comme un soufflet la parabole de l'œuf. Tous s'étaient moqués de lui, tous l'avaient blessé et tous maintenant exagéraient leur menteuse admiration en lui demandant, au cours du Banquet que lui offrait l'Évêque de Burgos, comment il avait pu réaliser une si impossible entreprise. Et lui, sans leur répondre, demanda qu'on lui apportât un œuf, puis il invita ceux qui naguère s'étaient montré les plus insolents parmi ses diffamateurs à ce qu'ils fissent tenir cet œuf sur sa pointe, et, comme aucun n'y pouvait parvenir, il prit l'œuf et d'un geste sec en écrasa la pointe sur la table et le laissa debout : « Voilà, dit-il dédaigneusement, ce que je proposai était tout aussi simple ».

Il n'était point modeste dans ses ambitions : quand le Roi d'Aragon lui marchandait les honneurs et les grâces qu'il demandait, il préférait rompre les pourparlers plutôt que de céder en quoi que ce fût et, surtout, en ce qui touchait à la charge de Vice-roi qu'il exigeait.

Il n'était point désintéressé : il obtint le dixième des trésors qu'il pourrait découvrir, et, dans le dernier article des capitulations, le droit de gagner un huitième en plus des bénéfices, s'il prenait à sa charge une partie des dépenses.

II

Tous ces défauts, que les ennemis de sa gloire se sont empressés de cueillir sur les lèvres de ceux qui de son temps furent ses ennemis, ne sont rien d'autre que les défauts de ses qualités, les ombres précises qui renforcent la lumière d'un grand caractère.

La foule humaine et bonasse qui chez les prototypes de l'humanité ne reconnaît de perfection que si elle voit réalisé, ou tout au moins simulé, tout ce dont elle-même est incapable, se prive de la jouissance intellectuelle que pro-

duit la contemplation des faiblesses qui entachent les rares figures vraiment grandes de l'histoire et qui sont les maladies de ces vivants résumés de l'espèce humaine.

S'ils n'avaient point de faiblesses, quel serait leur mérite? Au lieu d'être supérieurs, ils seraient inférieurs à tout autre mortel : car ceux-ci doivent lutter contre eux-mêmes et ceux-là n'auraient pas à le faire.

Au reste, tous et chacun des grands défauts que l'on attribue à Colomb, sont les défauts du fort.

Irascible, lorsque plusieurs fois déjà il avait pardonné la même offense? Ce n'était que la protestation de sa dignité contre l'indignité qui l'assaillait.

Dur contre ceux qui méconnaissaient son autorité? C'était aussi une protestation contre l'abus de la nationalité : si Colomb n'avait pas été étranger, son autorité n'eût pas été contestée ni encore moins mise à l'épreuve.

Il n'avait pas à l'égard des institutions d'État ces considérations que, dans les cas les plus ardus, doit observer le représentant du pouvoir? Peut-être, mais les clercs et les nobles qui le suivirent à l'Española ne furent-ils pas les premiers à altérer l'ordre social qu'ils avaient mission d'implanter sur la terre nouvellement découverte?

Il manqua d'humilité vis-à-vis des rois de Portugal et d'Aragon, qui, tandis qu'ils traitaient avec lui, s'opposaient derrière son dos à ce qu'il fût l'exécuteur de son propre projet? Mais qui donc a dit aux monarques et aux monarchistes qu'un homme, quel qu'il soit, et moins encore s'il est un véritable représentant de toutes les forces créatrices de la nature humaine, a le devoir d'humilier sa nature humaine devant un autre homme, alors qu'il n'en a même pas le droit?

Par son dédain il se vengea des humiliations que les nobles lui avaient infligées lorsqu'il avait besoin d'eux, et qu'il se présentait comme un mendiant sur les marches de leurs palais. Les dédaigner? N'est-ce point le moins que puisse faire un grand homme blessé par la mesquinerie de ceux

qui, forts de leur supériorité, s'acharnent contre lui ?

Il fut cupide ? Dans la cupidité de Colomb entrent trois éléments qui la déterminent et la justifient : il était père, il était rêveur, il était victime.

Étant père, c'était être vertueux que de vouloir épargner à ses deux malheureux enfants, le second plus malheureux que l'aîné, l'indigence contre laquelle il avait lutté, les humiliations qu'il avait souffertes, le défaut de puissance sociale qui l'avait accablé.

Rêveur ? Tout en rêvant à la découverte du chemin le plus court qui le conduirait aux Indes, il rêvait de reprendre Jérusalem, et c'est de ce rêve qu'il caressa toute sa vie que les Rois se moquèrent.

Victime de la méfiance du pouvoir qui le soutenait, victime des doutes que, même après la découverte, chacun laissait percer à l'égard de la valeur commerciale de l'entreprise, il ne cessa de chercher de l'or pour la justifier.

III

Ce sont là les ombres de ce caractère historique ; voici ses lumières : malgré son appétit de l'or, Colomb était désintéressé, car jamais il ne posséda rien ni ne mit rien de côté pour lui-même : l'histoire retentit encore de cette lamentation qui s'élève des jours les plus tristes de son déclin, lorsqu'écrivant aux Rois, de la Jamaïque, il dit... « car, pour mon bonheur, vingt années de services, tant de travaux et de dangers, m'ont si peu profité que je n'ai pas aujourd'hui une tuile en Castille ; s'il me faut manger ou dormir, je n'ai que l'auberge ou la taverne, et encore, le plus souvent, il me manque de quoi payer mon écot. Une autre pitié... »

Mais à quoi bon poursuivre ? Un homme à qui l'on a reproché même d'être pauvre, et que l'on a traité avec tant de délicatesse qu'on l'a tenu, comme on dit au Chili, à ration de famine depuis les premiers jours où l'on traita

avec lui jusqu'au temps des dernières ingratitudes qu'il immortalisa par cette plainte qu'à soixante ans passés et après vingt-cinq ans de services il adresse à un roi, à une nation, à une époque, n'a-t-il donc pas le droit de se plaindre? Certes non, répond le sens pratique, qui dans la vie comme dans l'histoire juge théoriquement les hommes qui sacrifient le présent à l'avenir, car nul ne l'empêchait de songer au présent.

On ne sait ce qui oblige ces hommes à ne se point soucier du présent, mais il est historique que Colomb, malgré la précaution qu'il prit dans son accord avec les rois de s'assurer le dixième des rendements de son entreprise et un huitième en participation avec Pinzon, s'il eut cette cupidité qui tente les immortels, n'eut pas la cupidité pratique qui eût épargné l'indigence à sa vieillesse.

IV

De même que cupide il mourut dans la misère, superbe, il attendrit par son humilité; orgueilleux, il étonne par sa modestie; violent, il émerveille par la patience avec laquelle pendant dix-huit ans il supporte grands et petits, et, pendant les quatorze ans qui suivirent, la douleur qui succéda à son triomphe.

Ces oppositions de caractère, changeantes comme la lumière, ne sont pas des contradictions. Par la force de son caractère, la force de sa virilité, la force de sa raison, il était un homme avec les hommes, il était vertu en face du malheur. Au malheur il opposait sa force de résistance, aux hommes, la force de sa conscience.

V

Il répandit le sang et, plutôt que de le voir les mains tachées de sang, j'eusse préféré le voir tomber victime, mais

innocent, sous les coups du misérable qu'il fit pendre et des cadets oisifs de Castille qu'il fit fouetter.

Je le condamne plus fortement encore quand je le vois répandre le sang des indigènes, inaugurer l'horrible chasse qui dépeupla la première terre découverte et se montrer ingrat, injuste et cruel à l'égard de ces doux représentants de la barbarie inoffensive et innocente; alors que l'histoire et la civilisation lui eussent été reconnaissantes si, au lieu de commencer à les détruire, il les avait civilisés.

Mais si l'inauguration de la conquête par la mort et sa collusion avec le régime de l'esclavage sont les deux fautes sans excuse qui le montrent inférieur à son destin historique, la violente répression de ces désordres auxquels se livraient les Espagnols ne sont qu'explosions de sa virilité et de son indignation.

Dans la rigueur même de ces répressions, il fut clément : il exile Bernal Diaz au lieu de le pendre; trois fois il pardonne à Roldan; quant aux Porras, après qu'ils furent vaincus par le bras de son frère Batolomé, il se contente de les chasser.

VI

Partout où sa magnanimité était mise à l'épreuve il la déployait.

Lorsque le Roi Catholique invente les commissions royales, cette aveugle commission qui jusqu'au XIXe siècle devait creuser ses sillons de douleur, et qu'il envoie comme premier commissaire Bobadilla, et que Bobadilla viole toutes les formes, tous les droits, tous les respects et fait comparaître Colomb en sa présence, mais, craignant les conséquences qu'il provoque, se prépare à la lutte, Colomb comparaît seul, sans armes, tranquille et souriant, il tend les mains à la chaîne avec laquelle on le ferre, et, non content de sa magnanimité majestueuse, il emploie l'ironie magnanime : « Le Commandeur (écrit-il à la gouvernante

du prince don Juan) en débarquant à Saint-Domingue s'est logé en ma maison; ainsi qu'il l'avait décidé, il prit possession de tout comme lui appartenant. Qu'il aille en paix, peut-être en avait-il besoin; jamais corsaire n'agit ainsi avec un marchand. »

Envers ce Bobadilla, destiné à mourir victime de la petitesse d'esprit de son compatriote Ovando, il se montra une fois encore généreux, lorsque pour la troisième fois il aborda l'Española.

Ovando, le second émissaire du roi d'Aragon est déjà là, et sa première précaution a été de se défaire de son prédécesseur, en l'emprisonnant sur une nef en partance pour l'Espagne.

Le bateau allait lever l'ancre, lorsque Colomb arriva. Il s'approche car il prévoit un ouragan, qui fut, en effet, l'un des plus désastreux qui ait frappé les Antilles. On lui refuse l'entrée du port et il a la grandeur d'âme de préférer l'ouragan au déplaisir d'Isabelle Ier sa meilleure amie après les deux religieux. Il lui avait promis de ne point relâcher à l'Española.

Mais, en partant, il apprend que deux nefs sont prêtes à faire voile, et, bien que l'une d'elles ait Bobadilla à son bord, il demande, insiste, supplie qu'on ne les laisse pas sortir et affronter l'ouragan. Mais cela n'est point générosité, c'est dignité; celui-là, en effet, est indigne qui consent à se venger d'un ennemi tombé à terre.

VII

S'il fut généreux avec les hommes, sa grandeur d'âme fut plus admirable encore vis-à-vis de l'adversité.

Après la fermeté, la constance et la foi dont il fit preuve tant que dura la préparation de son entreprise, deux forces, l'une de conscience, l'autre de raison, sont le secret de la grandeur de ce grand fils de l'humanité.

Sa force de conscience lui octroie une magnanimité qui lui permet de vaincre la douleur et l'infortune. Et quelle infortune, et quelle douleur!

La grande découverte, loin de l'accréditer, le discrédite; loin de le faire aimer, le fait haïr; loin de le rendre invulnérable, l'expose à toutes les blessures de l'envie, de la calomnie, de la méchanceté, si tant est que les deux premiers monstres étant nommés, la méchanceté ne paraisse une surpéfétation.

Et d'abord l'infortune de devoir abandonner son rôle de civilisateur pour se faire conquérant; ensuite d'avoir été déposé d'une façon infamante et déporté dans les chaînes; plus tard les malédictions avec lesquelles le reçurent ses accusateurs et tous ceux qui avec eux méprisaient le grand explorateur dont la découverte ne rapportait pas assez d'or; puis d'avoir été dépouillé par le roi de son gouvernement donné à Ovando; plus tard encore, ce troisième voyage hasardeux, ce départ cruel, sous la menace d'un ouragan, de cette terre à laquelle il disait adieu et qu'il avait mis lui-même entre les mains de ceux qui le sacrifiaient; enfin, ce quatrième voyage, triste et lugubre comme la dernière nuit d'un condamné, et au cours duquel, trop souvent, sur le fond ténébreux de l'horizon, ajoutant à l'horreur, se détachent ces éclairs de sang dont il eut l'affreux malheur, vieux, faible, malade et presque aveugle, de tacher la dernière page de sa biographie.

Qu'on efface ce sang dont il put se croire lavé parcequ'il ne le répandit pas personnellement et aussi parce que, si un conquérant a le droit de s'emparer d'une terre qui ne lui appartient pas, Bartolomé Colomb eut le droit de l'occuper en répandant le sang de ceux qui la lui disputaient par la force. Que l'on efface ce sang, et le malheur et la douleur qui environnent sa grandeur, et la grandeur d'âme avec laquelle il les supporte, la rende à tel point sublime, que le premier homme des temps nouveaux semble être ce premier homme des temps anciens qui, dans la tragédie

d'Eschyle, pleure la douleur, l'infortune et le supplice de l'humanité dans son propre supplice.

VIII

Si la force de conscience de Colomb était capable de cette résistance, sa force de raison fut une telle force...

Mais on ne déflore pas en quelques brèves paroles un sujet aussi digne d'une exposition longuement méditée.

Cette exposition, nul ne l'a faite, bien que Humbolt l'ait esquissée et que la tâche soit tentante.

Mais le temps a consacré, avec l'appui de la civilisation, le caractère de l'homme sous sa face morale; et cela suffit pour qu'étant une des plus nobles, il soit l'une des plus grandes personnalités de l'histoire.

Une raison forte sans une forte conscience, ce n'est qu'une entité à demi-vide aux yeux de l'humanité sur le sein de laquelle s'appuient ceux qui sont très bons et ceux qui sont très méchants, car tous sont ses enfants, mais qui n'accorde le repos de sa tendre admiration qu'à ceux-là seuls qui, comme Colomb, esprits souverains, furent aussi les souveraines incarnations de la douleur et de la lutte.

PAYSAGES

BEAUTÉ DU BRÉSIL

I

SANTOS.

Nous avions perdu de vue la côte quand, au moment où le soleil allait se lever, se présenta à mes yeux un spectacle tel que je le souhaite à quiconque conserve en son cœur l'amour sacré de la nature. Et je devrais dire : de la justice. Car, si grande est la partialité des hommes, qu'ils sont injustes avec la nature même; alors qu'inutilement ils prodiguent leurs interjections admiratives pour célébrer les beautés que tout le monde perçoit, ils n'ont pas un cri pour chanter la beauté que nul avant eux ne chanta.

Discrètement, je suppose que je ne suis pas le premier qui soit arrivé dans ce port du Brésil; mais j'ose craindre que je serai le premier à avoir admiré, dans la baie de Santos, une des magnificences de la nature tropicale.

Le soleil qui caresse ces régions privilégiées n'était encore qu'une lueur lointaine derrière un promontoire; et ce promontoire et un autre tout proche, qui forment l'entrée de la baie, gisaient encore estompés, comme deux îlots au premier et au dernier plan de la perspective, et comme la chaîne des collines rondes qui les domine. Là-bas, par delà les courbes sinueuses des premières cimes, d'autres ondulaient, plus hautes, plus claires, mieux profilées et plus belles. Les arbres et les plantes n'avaient pas pris encore cette individualité que la lumière leur donne, et la mer, incolore comme le ciel, perdait en vigueur et en brillant ce qu'elle gagnait en vague placidité.

Que je me fusse trouvé aux Antilles, j'aurais cru assister à la première aube du nouveau monde, celle où les forces latentes de la nature apparurent combinées pour le produire.

Telle je vis se présenter à mes regards éblouis la baie de Santos, tel dû se présenter, lentement, majestueusement, en une succession de lumières et de couleurs, en une gradation semblable de formes définitives, le jour nouveau avant la création.

Le ciel et la mer, les plages et les monts, gisaient dans la pénombre incertaine du premier crépuscule : c'était comme une esquisse du grand tableau. Et soudain, avec cette brusquerie des levers de soleil sur les tropiques, une nue de feu se déchira. Derrière elle, le soleil. Et, sous sa pénétrante lumière, les formes des promontoires prirent de la vigueur, les contours des îlots s'éclairèrent, les cimes des collines s'illuminèrent, la chaîne de montagnes se dressa dans sa haute pureté, le ciel bleuit intensément et fit intensément reluire la mer, et le vert de la forêt vierge et le vert plus clair des palmiers et le vert transparent des bananiers surgirent de la coloration uniforme dans laquelle ils sommeillaient.

C'était la flore tropicale, l'atmosphère tropicale, le souffle même de la nature tropicale, c'était l'apparition de la patrie désirée, à des milliers de lieues de la patrie!

Je la saluai avec dévotion et, tandis que j'emplissais mes poumons de cette ambiance de vie, et que j'aspirais ce vivifiant parfum de terre vierge, je croyais respirer la patrie.

Sentir c'est penser, gémir c'est raisonner, quand, aux manifestations patentes ou latentes de la sensibilité, se joignent toutes les élaborations de la pensée qui jamais ne dort.

Quand? à quel moment heureux, de moi-même ignoré, mon esprit a-t-il cessé de penser et ma raison de raisonner les joies et les peines de mon cœur, les enthousiasmes aigus

ou les profonds gémissements de la partie sensible de mon être ?

En voyant, transplantée dans une forêt du Brésil, ma patrie anxieusement appelée.

Jamais l'incessant travail de ma pensée ne fut plus intense; jamais plus impérative, la constante activité de ma raison.

Le sentiment angoissé retrouvait la patrie dans cet asile tropical du bonheur, et, dans la plus humble des huttes assiégées sur la côte par la végétation envahissante, il choisissait un foyer de bonheur et, pour lui-même, le bonheur; mais ma pensée pensait que le bonheur est une vapeur, et ma raison l'affirmait en embrassant d'un seul regard l'espace si restreint où mon sentiment situait son bonheur.

Devant ce spectacle de la vie, le sentiment souriait, respirait, soupirait, tandis que la pensée définissait la vie et que la raison cherchait son devoir. Kaleidoscope avait dit la pensée. Si la vie est un kaleidoscope, raisonnait la raison, elle ne peut avoir de charme que pour celui qui connaît ses secrets. Et moi, pour connaître le secret, j'ai brisé l'instrument; dès lors, je ne puis plus jouir de ses enchantements; dès lors, je n'ai plus le droit de vivre.

Le navire jetait l'ancre au moment où je transformais en syllogisme l'aspiration la plus tendre de ma sensibilité endolorie.

Que pouvais-je faire ? Je me mis tranquillement à analyser ce que je voyais.

Nous étions au fond d'une vaste baie couronnée de toutes parts par un cercle de montagnes. A gauche du navire, une plage basse; sur elle un petit groupe de maisons. C'était un petit village, célèbre dans l'histoire de la découverte du Brésil. Là, dormait depuis trois siècles d'un sommeil inerte, Saint Vincent, la première colonie portugaise fondée par Alvarez Cabral. Dans l'histoire des peuples, comme dans l'histoire des hommes, celui-là n'arrive pas toujours le premier qui le premier se mit en marche.

Cette réflexion ne pouvait me plaire et, pour la fuir, je me repris à regarder.

Devant le bois s'étendait la plage, longue, souriante, brillante comme le soleil qui l'inondait, paisible en ses attraits comme la puissante harmonie de la végétation herbacée et arborescente qui l'entourait d'une parure enchantée. Disséminées sur toute son étendue, des maisons, des villas et des huttes que l'art aristocratique avait tenté de différencier, mais que la nature démocratique confondait sous les mêmes splendides étendards tissus d'identiques ornements végétaux. Là, un sentier; plus loin, un chemin; sur le sentier, sur le chemin, quelque passant; le paradis était déjà occupé. Adam et Ève, mythe immortel du bonheur, étaient là, de trop.

Cette réflexion, non plus, n'était point plaisante. Je ne sais si c'est absence d'Ève, symbole de la fin affective de la vie humaine, ou excès d'obéissance à la vérité, symbole de la lutte contre l'innocence heureuse et aspiration nécessairement malheureuse de la conscience humaine, mais le bonheur, pour moi, a toujours été un concept vide.

Je me détournai donc du paradis réapparu, pour examiner un édifice qui se dressait à droite. C'était un fort. La force imposant son droit au paradis.

Encore une réflexion qui ne me réjouissait point.

En cherchant d'autres, plus aimables, je regardai vers le fond de la sierra, mes regards gravirent les plus hautes cimes, descendirent vers les profonds précipices, et je sondai avec l'imagination ces horizons et je sondai l'horizon de la mer.

Un point d'abord, puis une surface, une forme, enfin un bateau. Sur l'horizon de la mer se profilait un navire.

Il se hâtait, comme s'il eût voulu blâmer notre lenteur, et, bientôt, il nous dépassa. C'était un bateau brésilien, de ceux qui assurent la liaison entre Santos et Rio de Janeiro.

Au moment où je le regardai passer, je vis à son bord un groupe de têtes noires, qui fixaient sur nous leur attention.

« Des nègres libres, pensais-je, qui cherchent librement un nouveau champ d'activité ». Et je les saluai avec cette sympathie véhémente que m'inspirent toujours les individus de cette bonne race africaine.

Le bateau passa et, comme il s'engageait dans un bras de mer intérieure dont je ne pouvais voir ni le cours ni le terme, mon imagination s'entêta à me représenter je ne sais quel antre profond et ténébreux où allaient inévitablement sombrer et se perdre le navire et sa charge.

Mais ma fantaisie ne s'accordait pas à la réalité. Quelques heures plus tard, nous suivîmes le même chemin qui n'avait pas l'inconnu pour cours ni la mort pour terme. C'était simplement l'entrée de la baie, le prolongement du magnifique paysage.

A l'extrémité septentrionale de l'immense plage, face au port qui la défend, s'ouvre un détroit par lequel les eaux de la baie se déversent en de tranquilles canaux.

De ces canaux, les uns, courts, étroits et profonds, pénètrent au sein de la rive où vient mourir, à droite, la chaîne des collines; l'autre, large, étendu, tortueux, se plie à toutes les sinuosités de la grande île de Cojéa et, avant de se jeter à nouveau dans l'Océan, il baigne tranquillement la ville de Santos.

Le spectacle dont jouit la ville est admirable, et l'effet que produit une ville, placée dans une des anses de ce capricieux bras de mer, est surprenant.

Un si grand effort mental est nécessaire pour s'expliquer cette si singulière position que, pour m'en rendre exactement compte, il me fallut gravir la pente du mont le plus proche de la ville.

L'ascension fut un plaisir, et ceux-ci sont trop rares dans ma vie pour que je ne le note pas. Par un chemin en lacets, j'atteignis la cime d'un mont, pas très haut, que les habitants appellent Montserrat. Du pied jusqu'au faîte de ce mont, il n'est pas un espace qui demeure vide d'arbres, de lianes, de parasites, de fleurs et de fruits, si ce n'est ceux que les

hommes ont ouverts à la pioche et ceux que les pluies torrentielles ont tracés, écrasant sous leur passage les fourrés et les arbres, qui, brisés, vivent encore.

Reprenant possession du chemin, reprenant possession de la roche, la végétation a profité du moindre dépôt de terre laissé sur celle-ci, du moindre emplacement laissé par les hommes dans celui-là, pour ressurgir avec une énergie irritée, offrant au passant l'appui de ses branches, contribuant par son souffle humide à exalter les parfums de la forêt natale.

Quelle douce fraîcheur pour le front, pour le visage! Quelle salutaire haleine pour les poumons! Quel bien-être pour le corps! Quel délicieux repos pour les muscles et les nerfs fatigués! Plus on monte, plus on voit s'unifier l'étroite variété du panorama! Plus on regarde, plus on sent s'élargir la compréhension de cette beauté sauvage! Plus on écoute, plus on sent ses oreilles s'emplir des harmonies de la forêt!

O, bénie soit la nature tropicale qui, partout identique, supprime la distance pour le corps et le temps pour l'âme, et permet de voir, dans la paisible quiétude de la contemplation, ce que l'insomnieuse fantaisie ne reproduit qu'avec de sombres couleurs.

Là-bas, au haut de la faille rocheuse, le feuillage étoilé de palmier; là-bas, au haut de la cime, les feuilles abondantes du platane ami; ici, à portée de la main, le fruit jadis convoité de la goyave, l'arbre du pain et celui du papayo; sur mon front en sueur, les branches protectrices du manguier; sur le sol débordant de mon récif, à la base imperceptible du rocher, autour de ce tronc desséché, ces mêmes arabesques végétales, cette même ornementation de la nature, qui si souvent dans les bois sacrés de ma patrie, m'ont suggéré le modèle d'une architecture nouvelle. Le même soleil scintillant, la même mer resplendissante; le même firmament éblouissant et surtout l'air, ce même air libre, ce même air de liberté qui donnait des poumons à ma conscience, afin qu'elle pût proclamer et réclamer la

liberté, qui donnait de la conscience à mes poumons quand, enivrés du parfum des forêts, ils voulaient aspirer et respirer l'indépendance.

Si l'ascension du Montserrat ne fut pas aussi longue que l'ont faite les souvenirs auxquels j'ai donné congé, elle ne fut pas plus brève pour ma mémoire et ma fantaisie, qui s'étaient mises en grève.

J'arrivai enfin, et alors, admirant dans son ensemble le paysage que j'avais contemplé par morceaux, je m'expliquai la situation de la ville de Santos.

Elle épouse à peu près la forme d'un trapèze; une bande étroite de terre, que les alluvions de la mer et les dépouilles de la forêt vierge ont formée, de la base du mont où je me trouvais jusqu'à la baie extérieure que j'ai décrite. Cette bande de terre, en se prolongeant et en se garnissant de végétaux puissants, s'opposa aux irruptions directes de la mer, qui, prenant alors le chemin étroit qu'on lui laissait, circula tranquillement autour de la terre que jadis elle inondait. Elle circula, parce que la bande de terre où est assise la ville de Santos fait partie de la grande île qui commence à l'entrée du canal, et finit probablement au promontoire méridional de la baie.

Ainsi donc, Santos, entourée par une couronne de collines élevées, par une auréole de bois splendides, par un bras de mer tranquille, domine un des spectacles les plus beaux, occupe une des situations les plus favorables au commerce, et possède un des ports les plus vastes et les plus sûrs.

II

Rio de Janeiro.

Lorsqu'une ville appuie sa tête au bord de la mer et repose ses membres sur le sein vierge de la forêt, la parcourir c'est se procurer le plaisir de mêler rapidement les émotions

et les sensations, un idéal et des images, l'activité de l'esprit et le sentiment.

Il suffit de s'éloigner du remous des passions et des intérêts du centre, pour se reposer dans le cœur inaltérable de la nature, vierge mère, qui a toutes les innocences de la vierge et toutes les douceurs accueillantes de la mère.

J'avais besoin de me réfugier en elle pour oublier, et je sautai dans le premier tramway. Je ne savais pas où j'allais et ne voulais pas le savoir. L'homme ne sait pas même où il est quand son ignorance de toutes choses, en chaque chose lui cause une surprise. Bienheureux ceux qui s'étonnent!

Le tramway s'était arrêté. J'examinai l'endroit où je me trouvai et je vis une colline à ma droite, une autre à ma gauche, au fond la masse d'où l'une et l'autre se détachaient, et des maisons dans toutes les directions; la plaine de la ville maritime s'étendait en bas, des terres montueuses près et loin de moi, et, en face, à deux pas, un chemin creusé à pic dans les entrailles d'une montagne.

Je gravis la côte, je m'arrêtai devant une montée pittoresquement située au flanc du mont et presqu'entièrement envahie de plantes; j'examinai la direction de la gorge qui, non loin de là, s'insinuait entre deux ondulations de la montagne et, tournant au premier détour du chemin, je me trouvai dans un autre, meilleur, et qui suivait la pente du ravin. Là-bas, au fond, une petite vallée offrait un espace suffisant pour un verger, et les horticulteurs l'avaient adoptée. A flanc de coteau, la pierre calcaire qui servait de squelette à la ravissante parure végétale, offrait une industrie au travail et le travail en avait profité, creusant une carrière; chaque coup de mine faisait retentir ses échos multipliés dans les sinuosités et ajoutait à l'effet solennel du silence. Quelques maisons, de plus en plus éloignées les unes des autres, étaient là pour augmenter l'effet auguste de la solitude.

Plus je montais, plus le chemin de la montagne montait aussi; les branches des arbres s'inclinaient, chaque fois

plus près de mon front, et les fougères, les herbes, les plantes grimpantes, qui reprenaient sur les bords du chemin l'espace dont on les avait dépossédées, s'approchaient, à chaque pas, plus près de mon corps.

Les demeures des hommes qui jusqu'alors avaient semblé défier l'altitude ou se complaire dans la profondeur des vallées, avaient disparu; mais, là où cessent les constructions des hommes, l'insecte commence les siennes et à mesure que s'éteignait le désir humain, grandissait le peuple des insectes. C'est pourquoi, au silence accru des voix humaines correspondent de plus grandes clameurs de la nature. Clameurs de bénédiction ou d'agonie! Le mal n'est pas une invention de l'homme, ce qu'il a inventé c'est l'inutilité du mal. Il n'a jamais su, il ne saura jamais faire que le mal corresponde, fût-ce géométriquement, au bien, et là où la nature sacrifie un individu pour sauver une espèce, l'homme sacrifie des genres de l'espèce pour exalter l'individu.

Dans la société des plantes ou des êtres sans raison, comme dans la vie humaine, les bénédictions et les malédictions s'élèvent pour le bien ou contre le mal, car, partout, la vie est douleur, dans le sens de la vérité et de la science, puisqu'elle est partout issue de l'effort, du travail, de la lutte.

Effort de la larve pour devenir chrysalide, travail de la fleur pour fleurir, lutte de l'arbre contre l'ombre, de l'eau contre l'obstacle que lui oppose le niveau du terrain, de la semence contre le grain de terre qui l'oppresse, du pollen vagabond contre la poussière qui le fixe et contre le souffle de la brise qui l'entraîne; lutte pour la vie du plus petit contre le petit, du grand contre le moindre, lutte entre insectes, entre reptiles, entre volatiles, entre amphibies; lutte, effort, travail, de tous et de tout en vue de rétablir l'harmonie altérée. Mes yeux et mes oreilles ne voyaient ni n'entendaient autre chose que les témoins de cette bataille entre les êtres vivants, pour assurer ou sauver leur

existence. Mais, comme en poursuivant ma route, je me heurtai à un obstacle infranchissable, j'éprouvai le besoin de savoir où j'étais.

Je me trouvai en pleine nature tropicale. Des feuilles énormes fixées à de faibles pédoncules, raides, élevées, balançaient leurs panaches excessifs; des tiges invisibles soutenaient des petits rameaux de fleurs capricieuses; des herbes piquantes complétaient l'ornementation et l'hostilité des agaves épineux; les cactus extravagants se paraient de guirlandes de parasites rouges et violets; des arbustes rampants disputaient leur place à des arbres immenses; l'âpre cajuil recevait la pluie de fleurs du papayo; le manguier vigoureux étendait son ombre, bienfaisante pour l'homme, sur des plantes qui le maudissaient; le figuier, aux feuilles élégantes et aux étranges branches, préparait en même temps que son fruit les instruments domestiques que le paysan des Antilles ne va pas chercher ailleurs; le goyavier, le châtaignier des tropiques, l'amandier de la zone torride, le platane prolifique, l'harmonieux bambou, et, cherchant l'air libre sur les plus hautes cimes, colonne et couronnement de la nature tropicale, le bienheureux palmier.

La nature aussi se trompe. Elle a voulu se faire adorer de l'être qui adore, et elle a prodigué ses merveilles d'une main si généreuse qu'elle inflige à l'homme le désespoir de ne les pouvoir pas embrasser. Par faiblesse ou par force, le pauvre être humain n'admire que ce qu'il peut compter sur ses dix doigts. Par faiblesse, quand il est aussi obtus qu'on le voit généralement en face de la vérité. Par force, quand il a assez de raison pour voir la vérité en toute chose. Dans le premier cas, les excès de beauté sublime auxquels se livre la nature tropicale accablent la faiblesse intellectuelle et morale du pauvre diable; ébloui, il ferme les yeux; il ne voit rien, il n'a rien vu. Dans le second cas, la nature, produisant dans son laboratoire d'inépuisables merveilles, les présente avec un tel caractère d'impersonnalité que

l'œil le plus digne de les contempler doit s'exercer longuement avant d'arriver à séparer les végétaux individuels, à les dénombrer, à les énumérer, à les grouper, à les classer, et à en dresser la liste afin de les connaître. Ce n'est qu'au prix d'une méthode sévère, que la raison parvient à comprendre l'infini, qu'il s'agisse de l'infiniment petit ou de l'infiniment grand, de l'infiniment bon ou de l'infiniment beau.

Incapable de compter sur ses doigts les merveilles du sol tropical, l'homme rapidement se lasse. Car cette nature exige une trop grande intensité d'observation et d'attention, des séparations trop scrupuleuses de genres, de variétés, de familles, une localisation trop exacte des régions de la plaine ou de la montagne où se groupent, se massent, s'entremêlent les plantes, pour qu'il cherche le plaisir dans la claire connaissance de ce qu'il voit et qu'il veuille jouir simplement de ce bonheur intellectuel que l'on trouve dans la connaissance du beau. Le plaisir se déflore, la mémoire plus tard le savoure, et, notre ignorance ou notre impatience prenant la place de la vérité, on affirme sentencieusement que la nature serait moins belle si l'homme découvrait la raison de sa beauté.

Ce sont là les fallacieux raisonnements de l'ignorance, qui, devant la splendeur du monde physique comme devant les beautés du monde intellectuel ou moral, nous invitent à transformer en sensations vagues ce qui pourrait être satisfaction positive de la raison, raisonnements que je vois toujours reproduits, quels que soient les objets de la connaissance dont il s'agit. Monde extérieur, monde intérieur, partout cette sottise triomphe de la paresse intellectuelle, et, quand je m'enfonce dans cette forêt vierge, et que je cherche dans l'examen d'innombrables détails la cause de l'effet qu'elle produit sur mon esprit, je ne puis m'empêcher de la comparer, avec tristesse, à ce pays toujours inconnu du sublime moral : l'âme humaine. Dans celle-ci, comme dans les entrailles de cette forêt, comme dans la générosité

prodigue de la nature tropicale, l'abondance nuit à l'effet. Tout comme la nature, l'âme qui produit trop, se trompe. La contempler nous lasse; rechercher par quels moyens elle produit ce qui en elle nous étonne, fatigue; dégager les origines de ses grandes actions, de ses beaux sentiments, de ses idées généreuses est une tâche accablante, car, moins soucieuse de produire pour l'effet que d'obéir au besoin qu'elle éprouve de produire le bien, elle fait ce que fait la nature tropicale : elle crée son repos et son repos accroît sa production.

Quand, au sein de cette nature vierge, un cataclysme quelconque brise la roche que la végétation féconda, quel aimable effet ne produit pas alors la coupe dénudée de la roche! Le regard, rassasié par la longue inspection des forêts insondables, se repose sur la roche brisée. Quand un accident du terrain a rendu possible la croissance des herbes sur un coin du sol que, tout autour, menacent les grands arbres, quel doux contraste pour l'esprit et quel plaisant repos pour la vue, cette clairière assiégée par la forêt vierge n'offre-t-elle pas! C'est que, dans l'un et l'autre cas, le regard et l'observation ont rencontré un point d'appui pour étudier partiellement l'écrasant ensemble que lui offre la sublime agglomération des végétaux. C'est que le sublime s'est morcellé.

Le paysagiste est un imbécile qui, avec quelques couleurs impuissantes, prétend reproduire intégralement de grandes portions de la belle nature. Sa reproduction pourrait être aussi sublime que la nature reproduite, s'il savait chercher le point de vue réduit, qui n'embrasse de la terre que ce qui peut tenir dans l'esprit de celui qui la contemple. Si l'artiste désire avoir une vie propre, qu'il ne choisisse pas d'autre spectacle que celui que le jugement d'autrui peut embrasser, et qui, de quelque manière, soit lié à l'intérêt de celui qui juge, et qui, par égoïsme, se trouve disposé à vanter ce que lui-même pourrait faire et à condamner, par vanité, ce qu'avec ses forces il ne peut concevoir, et

il sera alors assuré du succès. Paysagiste aventureux il se condamne à l'avance et sera taxé de maladresse, si, pareil à la nature, il ose être extraordinaire, alors qu'il aurait pu être admiré et loué. Il y a dans cette nature exubérante un défaut originel et c'est son exubérance même.

Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas un plaisir, une méthode, un procédé, un ordre préétabli dans cette excessive abondance, cela, le botaniste ou le philosophe de la nature peuvent le voir, mais le promeneur, le voyageur, l'amateur de sensations et d'émotions ne s'en soucient pas.

S'ils savaient jouir, ils s'en soucieraient. Ce qu'il y a de moins admirable dans le puissant spectacle de la force productive de la zone torride, c'est son éblouissante apparence. Derrière elle, dans le gémissement des troncs qui meurent, dans l'éclatement léger du bourgeon qui renaît, dans les feuilles tombées qui forment un lit moelleux pour le serpent, sous les couches profondes de l'humus qui se décompose, dans les gouttes d'eau qui s'assemblent, dans les molécules d'air qui se condensent, dans le bouillonnement incessant des milliers d'êtres invisibles, dans le rayon de lumière qui se glisse à travers les fentes de la coupole de feuilles et de branches, on découvre un spectacle solennel, un auguste objet de contemplation, une vague délectation sentimentale, un vif plaisir pour la fantaisie, une noble satisfaction d'esprit, un stimulant élevé de l'activité : c'est un laboratoire de vie qui contient toutes les émotions, toutes les aspirations, et qui rend utile la présence d'un être pensant dans l'être vivant.

Posséder ce laboratoire de vie, cette source éternelle de plaisir spirituel à deux pas d'une ville; la trouver hors d'elle et même en elle, chaque fois que l'on fait un pas qui vous éloigne de la ligne droite que dessine les rangées de maisons ou les parallèles des chemins! Comme en soupirant je revenais de mon immersion en pleine forêt et que je regardais devant moi la ville apparue au tournant du sentier par lequel je descendais, je songeai que la plus belle

et la plus exacte description qui se puisse faire de la ville de Rio de Janeiro était celle que m'avait faite le général Bartolomé Mitre par ces mots expressifs : « C'est une ville au milieu d'une forêt vierge ».

Bienheureux ceux qui, pouvant choisir entre la ville et la forêt, choisissent la forêt. Ce qui ne veut pas dire que je souhaite de vivre en elle et de me passer de la ville. Je veux dire, simplement, que cette coexistence d'une grande ville et d'une grande forêt constituant l'idéal le plus aimable de la vie civilisée, le plus heureux de ceux qui se trouvent obligés d'habiter une ville sera celui qui, comme il est facile de le faire à Rio, pourra s'éloigner d'elle en esprit, sans avoir besoin pour cela de s'en éloigner beaucoup dans l'espace. Un foyer caché dans un des mille replis de la montagne, spectateur invisible du tumulte des grandes fourmilières d'intérêts, d'erreurs et de passions, récif impassible au sein du *maremagnum* de la vanité humaine, asile tranquille, duquel, après avoir pris durant le jour solaire, sa part du combat, on puisse, dans le refuge inviolable de la famille, refaire ses forces morales que la lutte pour la vie épuisa; un foyer caché dans les bois, où la vie élémentaire lutte aussi, et à meilleur droit, pour que chaque être puisse subsister; un foyer duquel, la conscience heureuse, on puisse, proche et lointain, apercevoir le hâvre, serait, pour tout ami désintéressé des hommes, la réalisation du très sage conseil du penseur : « Sers l'homme, mais abstiens-toi de l'homme ».

Point aussi caché que je le voudrais pour l'homme de bien (locution qui, sous ma plume, sur mes lèvres et dans mon esprit, a une transcendance qu'elle n'a point dans l'usage courant) le foyer que dresse aux flancs de ces collines le luxe capricieux ou la modeste aisance qui fuit la vie onéreuse des grands centres, est du moins aussi délicieux que peut le faire le moindre effort de bon goût. Le luxe ou le simple bien-être possèdent ici l'instinct du beau, si l'on en juge par le développement croissant de la ville vers la

forêt. Botafogo, El Largo dos Voluntarios da Patria, l'avenue de Humaita, le Chemin du Parc Botanique, celui de la Tijuca, de Sao Cristovao, la route délicieuse de Catumby et celle de Rio Cumprido, route de la gorge où j'ai passé la moitié de la journée, prouvent que l'habitant de la ville-forêt a conscience du trésor qu'il possède.

Et puisqu'ils sont si nombreux ceux qui plantent leur foyer au plus profond de la forêt, c'est que, sans doute, il ne faut pas prendre pour un désir de misanthrope le désir de celui qui, justement parce qu'il aime beaucoup l'homme-espèce, a de puissants motifs de savoir combien l'individu est loin du type original. Il semble que la nature tropicale le sache aussi quand, comme elle le fait pour la capitale du Brésil, elle s'approche ainsi des villes pour offrir à l'homme un asile contre les hommes.

La baie de Rio de Janeiro qui, de la ville, de Nitehroy ou de tout autre point proche de l'entrée, apparaît semée au loin d'un cordon d'ilôts, s'étend encore parmi ceux-ci et parmi les ramifications de la Sierra de los Organos, en suivant deux directions, l'une vers la côte, l'autre vers la base de la sierra.

Pour découvrir, de la baie, cette double étendue il faut s'approcher des ilôts, et pour jouir du surprenant spectacle qu'offre alors la très belle, la pittoresque, l'admirable conque sur laquelle repose la baie, il faut se placer juste à ce point moyen ou le parcourir sur la vedette qui, tous les jours, part de Rio, pour Manà.

C'est un voyage d'une heure et demie, mais les émotions du voyage sont durables. Il commence par nous éloigner de la ville, et c'est toujours un plaisir que de s'éloigner d'une ville, même si c'est une grande ville. Celle-ci prend, à distance, et grâce à l'action du soleil et de la mer, un aspect délicieux de mirage, dans lequel l'éther fluide remplace l'atmosphère brumeuse, et où la transparence cristalline des eaux diaphanes reflètent les édifices opaques que le mirage présente à fleur d'eau. De ce point de vue on voit

alors la ville telle qu'elle est en réalité : une série de groupes d'édifices de couleur indécise, séparés par une série de monts et de buttes couverts de verdure éternelle.

La vedette parcourt le canal central de la baie et permet de ramasser dans un regard circulaire la vision d'une ville; en face d'elle, sur l'autre rive de la baie, Nitehroy, avec ses villages de Santo Domingo, Praya Grande et le « caserio de Mucangüe »; derrière, les navires qui entrent dans le port ou en sortent, et que la distance et la brume éthérée de la lumière solaire font apparaître comme des forces qui s'effacent; devant, les ilôts qui, à mesure qu'ils s'approchent, laissent voir leurs formes gracieuses, leur superbe végétation et la façon pittoresque dont ils sont placés les uns par rapport aux autres.

La ville est une masse confuse sur laquelle se détachent vigoureusement le Pain de Sucre, le Corcovado et la Tijuca, non plus déjà avec cette indépendance que leur donne la très grande distance ou la très grande proximité, mais comme de négligeables accidents dans la ligne dorsale des montagnes. Et la Cordillère de la côte, se profilant avec une parfaite netteté n'est plus qu'un simple rameau qui meurt à l'entrée de la baie. Déjà, la chaîne des Organos, naguère lointaine, commence à présenter en relief les dents aiguisées de sa crête. Déjà, tous les plans de la perspective s'harmonisent et, ce qui était groupement confus, se détache et apparaît avec une clarté croissante sous son aspect propre.

La vedette est parvenue au point central de la baie. A gauche, on voit la villa du Gouverneur qui s'harmonise si bien avec le paysage dont elle est le centre alors qu'elle jure avec lui lorsque, vue de l'entrée de la baie, elle se présente comme la pointe extrême du paysage contemplé. A droite, on voit l'ilôt de Paqueta. De là, le panorama est complet.

Le spectacle de la première partie de la baie est derrière, et l'on peut en jouir dans le temps même où, d'un seul coup d'œil, on embrasse le nouveau panorama qui s'offre à la

vue. La baie, dont on croyait qu'elle allait se fermer, se rouvre et s'étend; à droite, suivant une diagonale, elle se perd au loin dans une perspective délicieuse; à gauche et en face, elle s'étend en un demi-cercle, d'autant plus divers que, peu à peu, la proximité détruit la superposition des plans qui, au premier moment, rendent le paysage confus. La confusion disparaît à mesure que l'on pénètre davantage dans la nouvelle baie. Et, comme y pénétrer c'est s'éloigner de l'autre, à mesure que les îles qui les séparent se confondent avec l'horizon et par l'effet de la perspective semblent l'une à l'autre se joindre, le tableau qui renferme Rio de Janeiro et ses environs disparaît, et l'on ne distingue plus, au-dessus des ilôts et de l'île, que la tête pelée du Pain de Sucre et la cime émergeante des rameaux parallèles qui enferment la première division de la baie.

Ce qui fait le charme délicieux de la seconde, c'est le contraste des dimensions et des formes qui s'harmonisent dans l'unité majestueuse du paysage. Les derniers plans sont formés par les très hautes crêtes de la chaîne de montagnes; les premiers, par des îles, des ilôts, des récifs; les plans intermédiaires, par ce qu'on appelle d'une façon si expressive : les racines de la Sierra. En haut, les formes sont aiguës, incisives, ayant une forte propension à l'individualité violente. En bas, les formes sont rondes, gracieuses, individualisées sans effort; à la racine de la Sierra, les formes sont des ondulations de plans verticaux ou horizontaux, dépourvues d'individualité, et qui n'aspirent pas à en avoir, n'étant que ce qu'elles paraissent : une conciliation de formes radicalement contradictoires. Sur cette variété de dimensions et de formes se dresse l'unité souveraine, qui, dominant par la vertu de son propre mérite, s'impose comme l'énergie qui est trop sûre d'elle-même pour s'affaiblir par d'excessifs efforts.

Je souhaiterai que toute vie humaine offrît un spectacle comparable à celui que présente dans la seconde partie de la baie de Rio, la Sierra de los Organos, à laquelle appar-

tiennent les grandes masses et les âpres pointes de la cime, les masses moindres et les ondulations de la base et, probablement aussi, les masses moindres et d'elle détachées qui, sous forme d'île et d'ilôts, la complètent.

Ce spectacle serait digne de la raison : au front, les rides de l'âpre combat; à la racine de la conscience, la conciliation des passions qui l'agitent; tout autour, dans les accidents de la vie, la douce harmonie qui doit être le résultat de la lutte que tout individu mène pour conquérir l'unité parmi les diverses manifestations de son être.

En divers points de la baie, gisent, comme les soubassements de quelque nouvelle construction géologique, comme les bases d'îles futures, tas de pierraille blanche qui, par leurs dimensions, leurs formes et leurs couleurs, font un étrange contraste avec tout ce qui les entoure. Éruptions granitiques de la mer ou pans de roches qui roulèrent de la sierra, ils représentent là une œuvre interrompue ou commencée. Si elle est interrompue, il faut l'achever; l'ouvrier de cette œuvre est la nature et elle ne laisse jamais aucun ouvrage à moitié fait. Si elle est commencée, la marée qui y dépose des mousses, des algues, du lichen; le vent qui y porte des atomes et des poussières impalpables, invisibles, indéfinissables; l'oiseau des mers qui y emmagasine la matière élémentaire; la chimie de la nature qui compose et décompose sans cesse, construisent sur cette pierraille toute une vie, avenir d'arbres et d'arbustes, d'oiseaux et d'insectes. Là où le passant voit aujourd'hui un inexplicable tas de pierres, le paysagiste verra demain un nouvel élément de beauté.

Celui qui demande aujourd'hui d'où viennent ces groupes isolés de pierres blanches; celui qui demande ce que deviendront ces groupes inexplicables; celui qui, dans un proche avenir, se demandera ce que fut à l'origine ce riant ilôt qu'il contemple, tous peuvent et doivent se répondre, afin de s'encourager à persévérer dans l'œuvre du bien : « Tout est travail et dans tout travail il y a une succession

d'efforts. Celui qui, par impatience, fatigue ou douleur, à cause de la secrète agonie de la foi qu'il eut dans la justice, ou à cause d'une réaction de sa conscience blessée, laisse inachevée l'œuvre qu'il commença, connaîtra les angoisses des commencements, sans connaître les joies de l'achèvement; Celui qui, par peur de l'effort, de la constance ou des tourments que porte avec elle l'œuvre du bien, ne la commence pas, n'emportera même pas dans la tombe la conscience d'avoir été un individu de l'espèce douée de raison. »

Et l'ouvrier qui a commencé son travail trouvera un encouragement dans la contemplation du tas de pierres abandonné, et l'être de raison qui ne travaille pas pour produire le bien découvrira un muet anathème dans la lente formation qu'offre ce soubassement d'île jeté au milieu ou dans un coin de la baie. Et c'est ainsi que le voyageur, l'esprit plein d'une force nouvelle et le regard plein de splendides images, arrivera à Manà. Le sifflet de la locomotive lui rappellera que le moment du repos n'est pas venu. Devant lui se présentera une foule criarde de rapaces; les uns fils de l'Apollon Éthiopien, les autres de la très noble lignée du Cacique Chilien Caupolican, et, plus d'un, représentant inespéré du septentrional aux yeux bleus, tous simples et malicieux comme des enfants, bruyants comme le sont les enfants et le bonheur aimables, et attirants comme le bonheur et l'enfance.

Ils portent sur la tête ou à bout de bras tendus, des paniers de ces fruits triplement délicieux par leur couleur, leur parfum et leur goût, et que la terre des tropiques spontanément produit. Le cuajil rose, jaune ou vert, dont l'arome est tentateur; le comoca doré, la goyave grisante, l'ananas si sucré, le raisin à demi-sauvage, sollicitent par la voix flutée des vendeurs de six, dix ou quinze ans, l'attention et la préférence du voyageur. Le brésilien préférera la comoca; le naturel de Porto Rico choisit le cuajil, qui est un fruit âpre et amer; l'européen prendra le raisin.

Le train est arrivé au terme de son voyage : la Racine de la Sierra. On donne ce nom à la base de la montagne et ce nom pittoresque désigne maintenant le petit village que le trafic actuel et le trafic ancien formèrent. Le trafic actuel est réduit au passage des voyageurs qui vont à Rio ou en viennent. Que ce soit parce que les « familles bien » y passent l'été ou parce que derrière elles vient le corps diplomatique et qu'il traîne à sa suite tous les échaudés par des « quatre-vingt-dix degrés Farenheit » de Rio, qui espèrent trouver un peu de fraîcheur sur la hauteur, le fait est que le chemin est l'objet d'un soin évident et minutieux. Parfaitement construit, il est constamment entretenu. Et il mérite ces soins. Quel chemin! Comme il serpente au flanc de la Sierra! Comme il s'aventure téméraire le long des pentes les plus abruptes! Et si, négligeant l'œuvre de l'homme, on porte son attention sur l'œuvre écrasante de la nature et, qu'à mesure que l'on monte et que l'on pénètre dans l'impénétrable frondaison, l'on regarde au-dessous de soi et l'on contemple, avec un étonnement pâmé, l'extraordinaire vision de la baie qui disparaît à chaque enroulement de la courbe pour réapparaître à chaque déroulement, le chemin est un délice. Puis, regardant sur les côtés et au-dessus de nous, nous verrons à deux pas une masse qui nous surplombe et menace de s'écrouler sur nous, la Cabeza del Fraile, le pic le plus aérien, la crête la plus aiguë, la forme la plus extravagante de la Sierra de los Organos et de son rameau, la Sierra de Pétropolis, qu'à ce moment on traverse. L'admirable chaussée est pleine d'enchantements. Les trois mille et quelques pieds qui séparent le niveau de la mer de Pétropolis, nous donnent le temps de jouir de leur splendeur. Et, de même que nous avons le temps de les goûter, nous aurions le temps de les décrire. Mais je ne le ferai pas. Loin de me satisfaire, les descriptions purement pittoresques me déplaisent, car elles nuisent à la notion que j'ai de la nature. L'aspect physique du monde se compose de paysages, de perspectives et de

décors, mais il est aussi un enseignement. C'est un enseignement en tant que vie, car il contient le secret de la vie dans son triple aspect. C'est un enseignement en tant qu'idée, car il suggère de continuelles associations d'idées entre le monde et l'univers intérieur de chaque homme.

Si, aimant la nature comme je l'aime, attribuant à son influence vivifiante sur l'esprit, les vertus curatives que toujours je lui ai attribuées, et la considérant enfin comme le réconfort de la raison individuelle et collective, je m'efforce de la faire aimer en tant que spectacle et en tant que leçon, je ne suis pas sûr cependant d'avoir fait comprendre avec quelle conscience elle accomplit son dessein, et je ne suis pas satisfait non plus de la condescendance avec laquelle, pour ne pas mettre en fuite ceux que je veux convaincre, je renonce à sonder tous les problèmes que le spectacle exemplaire de la nature m'offre à chaque pas.

D'autre part, elle est ici, comme partout, le décor d'une société et, parfois, la clef des énigmes que la vie de société propose à l'observateur réfléchi; or, sans le vouloir et contrairement à mon habitude, et peut-être aussi contrairement à l'attente du lecteur, j'ai négligé le drame, pour m'occuper du décor.

Ce n'est certes pas à Pétropolis que l'action de la société pourrait prévaloir sur le décor dans lequel elle se meut, et, cependant, c'est ici que je vais étudier deux de ses mouvements.

A trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, en pleine surabondance de végétation sauvage, et au sein de la montagne, les vapeurs aqueuses de la terre fréquemment se décomposent en pluies abondantes et la pluie précipite les ombres de la nuit.

Arrivant à ce moment au point que l'on appelle la Gorge, c'est-à-dire l'endroit où deux rameaux de montagne, se joignant, laissent entre eux une vallée, le voyageur qui s'engage sur l'étroit plateau de Pétropolis ne voit que ce que voient ses yeux. Et comme il voit que, bien avant de

parvenir à la ville, le chemin est peuplé de nombreuses maisons d'élégante apparence, et comme, au fond du vallon, il aperçoit un groupe d'habitations qu'on lui dit être le village Suisse, et que plus loin, sur les rives du rio Palatinado, il distingue quelques maisons qu'on lui dit être une colonie allemande, il en déduit avec joie que Pétropolis est une ville ayant une vie propre. Si, le lendemain, devant le séduisant spectacle que lui offre une petite ville entourée de toute part de montagnes, traversée par deux pittoresques cours d'eau, embellie par les belles villas et les élégantes propriétés, il s'étonne du nombre considérable de ravissants petits ponts, de routes excellentes, de promenades bien dessinées et bien soignées, sa conviction de la veille s'en trouve affermie et confirmée.

Le terrain occupé aujourd'hui par la pittoresque ville de plaisance qui porte le nom de l'Empereur du Brésil fit partie du domaine personnel qu'il reçut de son père, Pedro Ier, le monarque prévoyant qui, au moment de repartir pour ceindre la couronne du Portugal, dota le Brésil de la loi fondamentale qu'il croyait nécessaire pour assurer, en la personne de son fils, l'avenir de la dynastie transplantée.

J'ignore dans quel dessein, l'héritier de ces terres, lorsqu'il projeta d'y établir le siège d'une ville de plaisance, voulut se réserver la propriété du domaine. Il imposa une servitude à chaque lot de terrain, en laissant l'usufruit au preneur moyennant le paiement annuel du loyer convenu, et, comme le désir du puissant propriétaire était que sur chaque lot fut édifiée une maison, une villa, un châlet, pour former la ville projetée, et que le désir de chaque locataire était de plaire au propriétaire, la ville de plaisance convoitée, ne tarda pas à surgir.

LES ANDES

A Carlos Toribio Robinet.

Curico est la capitale de la province Chilienne du même nom. Pour le voyageur que rien ne contente, ce n'est qu'un village solitaire, silencieux et triste. Pour moi, qui ne juge pas les villes d'après le mouvement, le bruit ou la gaieté de leurs rues, Curico est une petite ville propre, aux voies régulières dans leur forme et dans leur étendue. Peu commerçante, elle n'a guère d'animation dans son enceinte. C'est le centre d'une région agricole active et elle est entourée de cette silencieuse animation qui caractérise les travaux des champs.

Celui pour qui la vie ne se manifeste pas seulement par le mouvement des rues, le trafic du commerce et de l'industrie, le bruit des voitures, le rugissement alarmant de la locomotive, les allées et venues des voyageurs, des passants et des promeneurs, trouvera à Curico l'animation, le mouvement et l'aspect particuliers aux villes agricoles. Il n'y a là ni voitures de luxe, ni voitures de commerce, mais il y a le cheval et la charrette des campagnes; on ne trouve dans la ville aucun centre de réunion bruyant, mais on en trouve hors de la ville, sous ses très beaux bois de peupliers d'où partent les paysans (huasos) qui s'en vont aux domaines les plus proches, et où arrivent ceux qui, de la campagne, viennent à la ville. On n'y parle pas de politique, d'industrie, de science; mais on y parle de culture et de moissons, du blé, du vin, des récoltes, des vendanges, des herseuses, des semeuses, des faucheuses, de sarclage, de labours, d'en-

grais et de fermes. On est à mille lieues du monde politique et social, bien que le centre politique et social, Santiago, ne se trouve qu'à cent quatre-vingt-douze kilomètres de Curico; il n'y a ni espérance courtisane ni croyance philosophique, mais on croit aux deux providences de la campagne : le soleil et la pluie, et l'on place ses espérances dans le travail.

Le matin, lorsque le soleil pointe sur le berceau neigeux du Planchon, la ville s'éveille au pas pesant du cheval qui mène le locataire, le propriétaire ou le laboureur vers son champ, ou au bruit du galop rapide du paysan qui a besoin de toutes les heures du jour. Le soir, lorsque le soleil se cache derrière les cimes boisées de l'Ouest, le promeneur attardé sous les peupliers assiste à l'entrecroisement joyeux de centaines de cavaliers, allant en toutes les directions.

Là, le cheval est un prolongement naturel de l'homme, et celui qui vient des fermes les plus proches comme celui qui part pour la lointaine cordillère, celui qui vient de passer à gué les eaux du Guasiquillo voisin, comme celui qui s'en va vers l'une ou l'autre rive du Teno, tous se pavanent sur le noble animal, qui enorgueillit son cavalier et qui est fier de lui. Il y a des voitures à Curico, comme dans toutes les agglomérations du Chili, et partout s'y croisent d'excellentes routes nationales et vicinales qui ont rendu possible et nécessaire le transport commode par voiture; mais comme le cheval est à portée de toutes les bourses, tous les paysans, riches ou pauvres, les propriétaires et leurs mayordomes ont leur cheval. L'ami à qui je suis redevable du plaisir instructif que me procura l'observation de cette partie du pays, me fit don d'un cheval, ferme, sûr, noble, rapide, et qu'il acquit pour un prix invraisemblable. Un autre ami, don Carlos Vidaurre, dont je me plaisais à voir caracoler le très beau cheval, insista pour me le céder, me démontrant que ce n'était pas me faire un cadeau de grande valeur que de me donner un cheval qui lui coûtait si peu. Les prix dérisoires qu'il me fit connaître expliquent que les plus

pauvres puissent parcourir à cheval leurs magnifiques campagnes.

Celles qui entourent Curico sont délicieuses. La petite ville est à l'abri d'une montagne, ni trop grande, ni trop haute et de laquelle on découvre la situation de la ville, et d'où l'on jouit d'un des panoramas les plus beaux, les plus paisibles, les plus riants où puisse se reposer un esprit agité. De la cime de cette montagne (qu'un stratagème du général Blanco Encalada, au cours de la première campagne de la Vieille Patrie, rendit célèbre), on découvre les angles droits des rues, peu nombreuses, rectilignes et propres, de la capitale agricole, le carré parfait de sa vaste place, les tours de ses trois ou quatre églises, les potagers, et les vergers qui embellissent les patios des maisons, la plaine très étendue qui l'entoure, les larges avenues de peupliers qui ombragent le paysage de toutes les campagnes environnantes, les champs de blé et de maïs qui rappellent à la fois la culture européenne et américaine, les rubans d'argent qui ondulent à travers les plans les plus proches et les plus lointains de ce tableau, la chaîne des peupliers et, derrière elle, l'imposante chaîne des Andes, qui ferment, bornent et enchaînent le paysage. Voir, du haut de ce mont de granit, se lever les clartés de l'aurore qui vivifient la campagne, se cacher le soleil, poindre la lune, la nature s'éveiller ou s'endormir, et, sous le clair obscur de la vague clarté du soir, se transfigurer le paysage; contempler la vie silencieuse de la ville; sentir ses poumons se gonfler dans l'air fortifiant qui charrie la neige des cimes et le parfum des plaines; penser à la fois à l'harmonie de la vie, au progrès de l'Amérique latine, à l'avenir du cher continent, au passé de notre triste cœur, à l'austère présent du devoir qui transforme le repos de l'esprit en tristesse, le sombre désespoir en espérance lumineuse, le fruit amer de l'expérience personnelle en un fruit savoureux pour la petite patrie où l'on naquit et pour l'immense patrie que prophétiquement on annonce; voir ce que l'on voit du haut de

la montagne, sentir comme on apprend là à sentir, penser comme on doit à cette hauteur penser, ce sont là choses délicieuses.

De la montagne, on redescend à la ville, on parcourt ses rues silencieuses, on compare sa vie sans tumulte à l'existence sans bruit que mènent les rares heureux de la terre, et, de même que l'on envie ces heureux, on se prend à aimer la ville solitaire, silencieuse et triste.

I

Il était sept heures du soir le 25 janvier 1872, lorsqu'arrêtant mon cheval, je mis pied à terre. Je venais de galoper à toute bride pendant trois heures; j'arrivai de la campagne et j'allais partir pour les Andes. La volonté résiste plus que le corps, et je ne voulais pas me reposer. Les personnes qui devaient m'accompagner à la Cordillère arrivaient l'une après l'autre au point de réunion, et le bon Revel, hôtelier français chez qui se faisaient les préparatifs du voyage, s'empressait pour que tout fût prêt à l'heure fixée.

Dans la Cordillère il n'y a point d'hôtels et il fallait emporter sa nourriture; il n'y a point de maisons et il fallait emporter les couverts, la vaisselle et les ustensiles de cuisine; il n'y a pas d'auberges et il fallait emporter des tentes. Les chemins tracés dans le granit séculaire de la Cordillère au bord des précipices ne se peuvent parcourir en voiture, et il fallait aller à cheval; dans les sentiers que nous allions gravir, les charges sont insupportables à tout animal qui n'a pas cette sûreté instinctive du pied qui caractérise la mule, et il fallait charger les mules. Celles-ci, les chevaux, les charges, les muletiers qui devaient nous accompagner, tout était confondu dans la cour d'où nous devions partir. Comme se confondaient les hommes, les bêtes et les charges, ainsi se confondaient aussi les voix, les cris, les bruits. Tout, peu à peu, rentra dans l'ordre, et, enfin, nous montâmes à

cheval. On poussa les mules chargées en avant, leurs conducteurs suivaient et, derrière eux, nous prîmes place. La caravane se mit en route à une heure.

La nuit était aussi claire que le jour. La nuit était aussi claire qu'elle-même. Cette comparaison est la plus juste. Les choses ressemblent à elles-mêmes : la lune de cette nuit, à la nuit de cette lune.

Imperturbable, elle naviguait sur sa mer transparente d'éther, comme je navigue moi-même, imperturbable, sur la mer insidieuse de la vie, et comme avançait la caravane sur le chemin rude du Romeral.

Cela est un mensonge. La caravane n'avançait pas sans accrocs : nous n'étions pas partis depuis un quart d'heure, que déjà nous nous arrêtions pour la seconde fois.

Un voyage en caravane est une chose fort pittoresque, mais une chose fort ennuyeuse. Aussi ennuyeuse que de prendre au sérieux cette vie ridicule de l'homme dans laquelle aimer, sentir, et penser le bien, revient à marcher au pas de la mule mal chargée dont la charge menace de tomber à chaque fois qu'elle butte, et qui s'arrête chaque fois que sa charge menace de tomber. Heureux ceux qui voyagent en chemin de fer! Ils vont, emportés par la vapeur, ils parcourent sans s'arrêter toutes les distances de la vie, franchissent les abîmes sans les voir, et, si le train déraille et tombe dans un précipice, grand merci! Ce sont des précipices inespérés, car les atomes de la matière se transforment parfaitement dans les abîmes, et le feu follet de l'âme se détache tout aussi bien du cimetière improvisé pour un homme que des nécropoles disposées pour mille.

O! béni soit le chemin lentement parcouru! Aller doucement, c'est être infaillible! Comme dans la Cordillère, comme sur les routes de la vie, celui-là, plus immanquablement parviendra au terme qu'il s'est proposé, qui voyage avec plus de repos et plus lentement.

Cela nous avait coûté douze heures de voyage, mais nous étions parvenus à la Guardia, premier échelon de la haute

Cordillère. Nous avions cheminé comme cheminent dans la vie les malins, mais nous avions eu la joie de contempler les diverses beautés de la route. Le Romeral, le Guaico, les collines de Teno, l'entrée dans la source de cette rivière, la plaine, les premiers accidents de la montagne, les premières aspérités de la Cordillère, les horizons élargis puis circonscrits de la montagne, la différence des végétations, la différence des lumières dans le tableau, la souriante tranquillité des campagnes cultivées, la solitude austère et bien aimée des hautes cimes, le bruit silencieux des champs, le silence bruyant des forêts, le lever du soleil en plein ciel, le coucher du soleil en plein bois, le lever majestueux de la lune derrière le premier cône de la Cordillère, le passage de la lumière indécise de la lune à la franche lumière du soleil (si semblable à la transition que notre esprit ressent quand nous passons de la pénombre de l'amour rêvé à l'irritante clarté de l'amour réalisé) nous pûmes tout contempler, éprouvant toutes les émotions de la beauté et du sublime dans la nature. C'est en elle seulement que se trouve le beau parfait et le sublime pur. Pourquoi donc ai-je eu vis-à-vis de moi-même la cruauté de m'éloigner d'elle, pourquoi n'ai-je pas préféré, gymnosophiste du Thibet de mon île, vivre et mourir dans la contemplation de la nature? Ce fut sans doute par avarice de plaisir intellectuel. Ceux qui, continuellement, contemplent la beauté naturelle qui les entoure, perdent la notion de la beauté qu'ils contemplent. Les Chiliens qui m'accompagnaient, habitués depuis l'enfance à la suprême beauté du pays où ils sont nés, s'étonnaient autant de ma continuelle admiration que je m'étonnais moi-même de ce qu'ils n'admirassent pas. Mais, comme l'admiration de ce qui est beau et bon est contagieuse, et que d'ailleurs l'hospitalité est déférente, mes compagnons, pour me faire les honneurs de leur pays, finirent par tourner vers lui des regards plus attentifs qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors, et, je me rappelle qu'ayant fini de montrer et de commenter la magnificence d'un des paysages les plus

enchanteurs qu'il nous fut donné de contempler au cours de cette première journée du voyage, j'entendis un de mes compagnons dire confidentiellement à son voisin : « Eh oui, ce monsieur a raison, nous avons un beau pays ».

Arrivés à la Guardia, nous allions passer des régions habitées aux régions inhabitées.

Là, commençaient déjà à se dessiner les âpres contours de la Cordillère. Nos yeux distinguaient encore les magnifiques forêts séculaires qui servent de transition entre la montagne volcanique, granitique ou minérale et la zone végétale; mais, le fond du tableau était la création nue. Ce qui se produit avec la nature morale des sentiments — avant de passer des sentiments les plus doux aux plus âpres, de ceux qui sont parés de toutes les illusions de la fantaisie à ceux qui sont dépouillés de tout mirage, on se complait dans les états intermédiaires, paisible enchantement du cœur dans l'abondance des sentiments, dure ascèse de l'âme, dans le vague et l'infini du sentiment — se reproduit avec les gradations de la nature physique. Il semble qu'avant de s'élever au sublime, elle s'épanche dans le beau et le prodigue. Dans la matière comme dans l'esprit, le sublime est un effort douloureux.

II

Mais l'effort s'accomplit, et je l'ai contemplé, admiré et béni pendant quinze inoubliables journées.

Le lendemain de notre arrivée à la Guardia, ou, pour mieux dire, quelques heures après notre arrivée, nous nous mîmes en marche. Il était cinq heures du matin, d'un de ces matins de la Cordillère, aux tons apaisés dans la lumière, à l'aurore infiniment douce et tranquille, au froid excitant.

Il n'y avait pas d'horizon; devant, derrière, autour, la Cordillère et les montagnes. En contre-bas de celle que nous gravissions, le Teno bruissant brisait ses ondes vertes sur les énormes fragments de granit qui obstruaient son cours.

Le sentier où s'était engagée la caravane était étroit, tortueux et pierreux; il était rare qu'il supportât plus d'un cavalier entre ses bords; il était presque partout semé de grosses pierrailles, il oscillait du bord de la rivière au bord de la montagne, grimpant parfois jusqu'à la cime, puis descendant jusqu'au bord même de l'impétueux torrent.

Ces montées et ces descentes par un sentier, dont il semblait à chaque pas que nous allions tomber, sont un des plaisirs les plus actifs, une des émotions les plus plaisantes dont la fantaisie puisse jouir. C'est une succession continuelle d'émotions, un passage continuel de l'ombre à la lumière, de l'inquiétude du danger à la tranquillité que l'on éprouve quand on l'a dominé, un défilé incessant de spectacles souriants et de spectacles sombres, de gais paysages et de paysages tristes. Le Teno, qui, sur presque tout son cours, depuis sa conjonction avec le Vergara, glisse en léchant les bords de granit qui l'enserrent, a parfois des changements de cours inattendus qui soudain élargissent son lit généralement étroit. Dans une des dilatations imprévues de la terre basse, nous nous trouvâmes non loin de la Guardia, après avoir gravi un chemin en escalier dont chaque marche est un rocher, plus impressionnant encore par le danger auquel il exposait cheval et cavalier que par ses colossales dimensions.

Sur l'une de ces marches, mon cheval glissa et tomba, il se releva et je regardai : je surplombais de deux cent mètres la rivière; qu'il ne se fût pas relevé, c'est de bien haut que je fusse allé me débarrasser de la vie; mais il se releva et nous continuâmes, le cheval esquivant le danger qui augmentait, et le danger évité augmentant en moi le mécontentement, je me disais : « Ceci veut-il donc dire que je me tirerai des plus grands périls pour tomber et succomber dans les plus bas ? » C'est possible; et, comme c'est désolant, c'est irrémédiable. Que la Cordillère dont on tente l'ascension soit matérielle ou morale, il arrive qu'on porte en soi, à l'égard des petits obstacles, un dédain à tel point invin-

cible (comme tout ce qui est organique) que l'on a plus de chance de vaincre les grandes difficultés que de seulement se soucier des petites : or les petites difficultés sont comme les hommes de leur taille, elles attaquent à l'improviste ceux qui ne s'y attendent pas.

Dommage que je n'ai pas eu la précaution de laisser cette vérité gravée dans une des gigantesques masses de pierre qui, couvertes de mousses et déjà bloquées par l'épineuse végétation de la Cordillère, témoignent sur la rive droite du Teno de la fréquence des cataclysmes des Andes.

Ceux qui s'approchent de tout ce qui est grand sans y chercher le souvenir d'une lutte, iront à la Cordillère et en reviendront, sans y avoir trouvé et sans en rapporter le fruit le plus utile du voyage. Les Andes ont lutté pour être ce qu'elles sont : on n'y fait pas un pas sans rencontrer la trace d'un effort, d'un combat de la nature. Le travail intérieur de la terre se montre là, inscrit dans chaque aspect extérieur de la nature. La couleur diverse des roches, la désagrégation continuelle du terrain, les sillons du feu souterrain, l'invisible lit du torrent, les détachements de la source la plus élevée, les hauts pics, les plateaux imprévus, les précipices insondables, tout témoigne du perpétuel combat du géant.

Terrible dut être celui qu'il soutint sur l'esplanade où nous nous trouvions alors. Les bords des montagnes qui, à cet endroit, encerclent la rivière, indiquent que ces énormes falaises furent unies en une falaise plus énorme encore, ou qu'une éruption du feu souleva la surface de la terre, la déchira, et voulant peut-être transformer le haut plateau en montagne, la brisa en deux excroissances. Il y avait trop de matière et c'est cette matière en excédent qui forma ces falaises détachées, aux apparences de temples druidiques ou de constructions cyclopéennes, qui remplissent l'espace laissé sur la rive gauche du rio Teno.

A cette place, la confusion est si grande, la rivière si brusquement dévie, les masses montagneuses, dénivelées par le cataclysme, se rapprochent avec tant de violence, que,

pour les guides même, le chemin est difficile. Quant à nous, nous le perdîmes, et pour moi, ne voulant hésiter, je choisis avec un autre de mes compagnons la route la plus difficile. C'était une montée à la pente extrêmement aiguë et que nos chevaux gravissaient en soufflant, nous faisant courir grand risque. Déjà près de la cime, je refusai de m'arrêter avant d'y être parvenu, malgré les appels des autres qui nous faisaient remarquer notre erreur. Je fis fort bien de poursuivre : du point le plus haut de la montagne j'aperçus la cime voisine, et, issue d'elle, et montant dans le ciel, une imperceptible colonne de fumée; elle provenait d'un solfatare; il y avait donc eu là, un volcan.

Je pouvais descendre; j'avais découvert l'origine probable du cataclysme.

A quelques lieues de là se trouvent deux montagnes couvertes de cyprès. Le nom de ces arbres est devenu le nom des misérables huttes où les voyageurs s'arrêtent pour la nuit ou pour la sieste. C'est là que nous-mêmes déjeunâmes et fîmes la sieste.

TERRE DE PATAGONIE

I

Le mercredi 10 septembre, à six heures du soir, le dernier des amis venus pour rendre plus pénible mon départ du Chili quittait l'*Ibis*, vapeur allemand sur lequel j'avais résolu d'accomplir mon voyage de Valparaiso à Montevideo.

Je demeurai longtemps à contempler les monts que si souvent, en des jours non plus heureux, mais plus tranquilles, j'avais contemplés. Je demeurai longtemps, perforant de mon regard obstiné les collines, les montagnes, l'horizon, l'espace qui me séparaient de Santiago.

Je sondais avec la vue extérieure les abîmes de l'espace impénétrable. Je sondais avec la vue intérieure les précipices de la volonté imperturbable.

Je sentais plus que ce qu'exprimaient mes yeux secs. Mes malédictions dépassaient ce que mes lèvres muettes murmuraient.

Les derniers rayons du soleil en fuite coloraient les bords des montagnes; l'obscurité légère de la nuit montante assombrissait les bords des montagnes; et les mille petites lumières de la ville disséminée sur leurs flancs les éclairaient; et avec cela, — pour rendre plus triste la séparation, pour rendre plus réfléchie l'affliction — le vapeur s'attardait dans le port.

Enfin, à huit heures du soir, l'hélice commença à agiter les ondes; le navire, naviguant, dessina son sillage; le sillage phosphorescent commença à faire renaître avec ses lumières fugitives les espérances vagabondes qui toujours, au début

et à la fin de ces voyages d'amertume, se forgent dans le néant et brusquement se dissipent pour retourner au néant.

Les lumières des rues basses d'abord; puis les lumières des rues hautes; plus tard, toutes les lumières qui illuminaient les montagnes de la droite; enfin, toutes les lumières de la ville sombrèrent avec elle dans l'océan de la distance.

Si, à ce moment, il se trouva quelqu'un pour interroger les ténèbres de son destin contraire, son regard dans ces ténèbres dut rencontrer le mien.

Je me promenai pour m'étourdir; et il se peut que je me sois délibérément donné le mal de mer pour étouffer sous les douleurs d'entrailles celles qui ne se localisent nulle part. Je me rappelais à mes dépens que j'oublie toujours la terrible agonie dont mon corps paye toute traversée. Je ne voulus pas, ainsi que toujours j'ai pu le faire, lutter contre les mortelles angoisses du mal de mer, et je ne sus que j'étais quelque chose de plus qu'une masse inerte que lorsque les teintes très douces de l'aurore, rehaussant les contours du cap Puchoco, me firent savoir, à l'aube du 12 septembre, que nous entrions dans la baie du Coronel.

Nous entrâmes au petit jour et ressortîmes au petit jour, le lendemain; et pendant les cinq jours qui suivirent je pus à loisir contempler la côte et observer un des phénomènes qui caractérisent le mieux la physionomie géologique du Chili.

Ce pays est probablement le résultat d'une double action, éruptive et dépressive, exercée sur la croûte austro-occidentale du nouveau continent par l'océan de feu qui bouillonne dans les entrailles de la terre.

L'action éruptive a produit les Andes chiliennes et la Cordillère de la côte. L'action dépressive a formé la grande vallée longitudinale et causé l'immersion de l'extrémité australe de la Cordillère de la Côte dans le Pacifique.

Cette double action a dû être alternative et simultanée.

Alternative quand elle souleva les deux grandes Cordil-

lères; d'abord celle qui à cause de son trajet se nomme Occidentale de la Côte, ensuite celle qui, par sa situation et ses rapports géologiques avec le système orographique de l'Amérique, appartient au système des Andes et porte ce nom ou celui de chaîne Orientale.

Simultanée, quand, dans le temps même où se soulevait la côte, la vallée centrale ou longitudinale s'effondrait, et quand les Andes Chiliennes se soulevant, la région australe de la côte s'abaissait jusqu'à être submergée par l'océan.

Prenant comme point de départ le désert d'Atacama et parcourant le territoire du Nord au Sud, on remarque que la bande de terre qui forme ce magnifique pays est divisée en trois zones principales : les cimes neigeuses des Andes, le plan incliné de la plaine centrale, les éminences granitiques ou boisées de la côte.

Lorsqu'on étudie son aspect physique, on constate que, du 24° au 33°4' de latitude, il existe une série de vallées transversales séparées par une série de hauteurs transversales qui, tantôt sont les contreforts de la chaîne Orientale, tantôt des massifs qui dépendent de la chaîne Occidentale ou qui peut-être sont le résultat d'une révolution géologique indépendante, de celles qui produisirent les deux Cordillères parallèles.

Ces deux chaînes de montagnes, qui jusqu'au 33e degré communiquent par leurs décrochements ou par leurs articulations verticales, commencent à se séparer dans la vallée longitudinale vers la pente immortelle de Chacabuco et cela pour ne plus se rejoindre.

L'une se dirige presque en droite ligne jusqu'aux Andes de Patagonie où commence tout le système andin qui parcourt la patrie méridionale et centrale du Continent.

L'autre légèrement inclinée vers l'Ouest, immerge dans le Pacifique son extrémité australe.

Mais cette côte submergée réapparaît; cette Cordillère déprimée se rehausse et cette réapparition et ce rehaussement, voilà ce que je contemplais et observais.

Quelques minutes géographiques avant d'atteindre le 42e degré de latitude australe, la côte chilienne, formée par les sommets et les déclivités de la Cordillère occidentale, se brise en une multitude d'îles, d'îlots, de groupes, formant deux archipels et deux presqu'îles qui, continuant le système orographique auquel tout le continent est soumis, prolongent d'autre part le système de courants qui le baignent.

De ce morcellement du continent et de cette circulation de la mer entre les fragments échappés à l'immersion de la Cordillère dans le Pacifique, résultent deux faits pleins d'intérêt et d'attrait, de spectacles et d'espérances.

Ces deux faits sont : l'abondance des moyens de communication et la richesse de formes que présente le continent.

L'archipel de Chiloé, l'île solitaire de Huafo, le groupe des Guaytecas, l'archipel de Choios, l'île Skyring et le grand nombre d'îlots qui l'encerclent, la presqu'île de Taytao, celle des Trois Monts, appendices et compléments nécessaires, tous, du territoire géographique et politique du Chili, unis à lui par une loi géologique qui brisa l'unité de la Cordillère en cette vaste variété, et par une loi politique qui, en cela, obéit à la nature, forment une des régions du monde les plus favorables au mouvement de la production et aux échanges, et le jour viendra où, utilisées pour l'un et l'autre, elles contribueront efficacement à la civilisation des hommes et au progrès particulier de la nation dont elles dépendent.

Pour compléter son œuvre, la nature a obligé la mer à recouvrir toutes les parties basses de ce qui fut un jour continent solide; et, à la multitude de morceaux de terre continentale morcelée, correspond une multitude de passages, d'étroitures, de canaux et de golfes qui d'Ancud à l'île de Wellington traversent les archipels et les îles entre la masse continentale et la masse qui d'elle fut séparée.

De ces moyens de communication, les plus connus sont

le golfe d'Ancud, le Corcovado et le canal de la côte, qui séparent les archipels de la terre ferme, et le canal de Ortuzar et le passage de Cornish qui, entre les îles Skyring et la presqu'île de Taytao, fait communiquer ce bassin méditerranéen de canaux et de golfes avec le Pacifique.

Les hautes latitudes de ces terres et de ces mers, l'influence qu'en ces parages ont les phénomènes météorologiques, qui font du Pacifique un océan de bourrasques, les facilités inappréciables que ces articulations insulaires offrent au commerce et la probabilité proche qu'en un jour non éloigné, toute cette côte serve à multiplier les ressources du commerce de cabotage et du commerce international, donnent à cette pointe australe du Chili l'importance qu'eurent toujours et partout les voies d'eau intérieures.

Or, cette importance augmente en proportion du nombre de degrés de latitude parcourus; et comme la grande voie de communication entre le Pacifique Sud et l'Atlantique Sud — le détroit de Magellan — a son entrée occidentale presqu'au 53e degré de latitude, région des vents formidables et des formidables marées, des mouvements atmosphériques redoutables, des furieuses tempêtes, il était nécessaire que, de même que jusqu'à la presqu'île Taytao la nature avait placé des eaux plus tranquilles, des communications plus sûres, de même entre la Patagonie occidentale qui du 48e au 53e degré borde le Pacifique, elle eût placé des eaux plus tranquilles et des communications plus sûres pour rendre le détroit plus accessible.

Ainsi fit-elle. Et il semble qu'elle ait apporté un soin si scrupuleux dans l'accomplissement de son dessein que si, à l'extrémité orientale de la presqu'île Taytao, le Glacier Lofty ne se fut interposé, rompant la communication entre le golfe de Peñas et le Canal de la Côte; ou si cette presqu'île se brisant en deux îles eût permis de réunir le passage de Puelma à celui de Neuman, les onze degrés de bourrasques qui séparent l'entrée du golfe d'Ancud de l'embouchure du canal de Smith, dans le détroit de Magellan, eussent pu

se parcourir sans interruption et sans quitter l'abri de cette mer intérieure que forment golfes et canaux.

Pour la fin que je me propose et qui n'est autre que de décrire les canaux patagoniques qui mènent au détroit en évitant les périls de la mer, il n'eût pas été nécessaire de décrire la série d'entrées que le Pacifique possède sur la côte du Chili et il eût été suffisant de décrire les canaux de la Patagonie occidentale, mais j'ai cru voir, dans cet ensemble, un plan de la nature, et j'ai cru convenable, ou, tout au moins curieux, d'établir la surprenante analogie qui existe entre la côte australe du Chili et la côte occidentale de la Patagonie.

Le moment était venu d'étudier de plus près cette surprenante analogie. Le bateau inclinant à l'Est, pénétrait dans un très vaste enclos.

A gauche, c'est-à-dire au Nord, les angles extrêmes de la presqu'île des Trois Monts semblaient diminuer dans la distance. A droite, c'est-à-dire au Sud, les deux Guayaneco, augmentaient au contraire et grandissaient à vue d'œil. Ce sont des îles étranges par leur aspect et par leur forme. En face, c'est-à-dire à l'Est, quelques ilôts groupés à l'entrée du canal Messier, s'efforçaient vainement de cacher à notre vue les Andes de Patagonie qui, là-bas, au fond de la perspective, cristallisaient avec leurs glaces éternelles l'arrière-plan du paysage.

Le vaste enclos où pénétrait le bateau était un golfe.

Nous nous trouvions dans le golfe de Peñas, à l'entrée des canaux patagoniques, par le 47e degré de latitude Sud, au point le plus approprié pour observer l'identité géographique du Chili en sa côte australe et de la Patagonie en sa côte occidentale.

L'une et l'autre se détachent de la terre ferme pour former un vaste territoire insulaire; l'une et l'autre voient approcher jusqu'à la base même de leurs Andes jamais encore violées, les eaux que les Andes sont habituées à contempler de haut et de loin. Les groupes, archipels,

péninsules, que le Pacifique envahisseur a formé dans l'une et dans l'autre, sont les fragments, les compléments, une partie intégrante du continent dont ils furent détachés. Les eaux turbulentes, dès qu'elles pénètrent dans les sinuosités, les labyrinthes de ces fractions de continent, changent leurs vagues gigantesques en ondes paisibles, et pourtant ce sont les mêmes eaux; la puissance végétale des deux contrées est la même; la flore, presque complètement pareille; l'apparence extérieure des terres plus ou moins capricieuse, sauvage, anguleuse, choquante, disparaît sous les mêmes replis de verdure, sous le même vêtement de neige cristalline.

Leurs différences même suggèrent l'idée d'identité. Les Andes plus basses et moins coniques se différencient par la masse et par la forme, mais ce sont les mêmes Andes. C'est là que naît la puissante Cordillère, et si elle est plus petite en cet endroit, c'est que cet endroit est son berceau.

Si quelqu'un, arrivé soudain du pays où l'on ignore le plus la structure géologique et la conformation géographique de l'extrémité australe du continent américain, se voyait soudain transporté dans le golfe de Peñas, et si, la carte de la côte devant les yeux, il parcourait cette terre et la comparaît avec celle que lui présenterait graphiquement sa carte, bien qu'il ignorât que la Patagonie occidentale est territoire de la République du Chili, il affirmerait que l'une et l'autre terre sont sous la même dépendance politique. Il affirmerait que ce qu'il croit devoir être un fait est réellement un fait.

La nature a trop à faire pour s'amuser à marquer des limites à des peuples avec lesquels elle ne comptait guère lorsqu'elle dessina les contours des continents, et je suis aussi éloigné de croire qu'elle destina la Patagonie Occidentale à la nation Chilienne, que je le suis de croire qu'elle destina à la Fédération Argentine les vastes solitudes de la Patagonie Orientale. La nature a fait la terre pour

l'homme, l'homme pour la civilisation, la civilisation pour compléter la vie humaine; et pour l'homme, pour la civilisation, pour l'accroissement de la vie humaine, ont été disposés les déserts, les solitudes, toutes les terres que l'homme, poussé par le besoin, aidé par l'intelligence, peut conquérir.

Mais si la nature n'a compté ni avec les Chiliens ni avec les Argentins, elle a compté avec les hommes qui, observant ses lois, la respectant, lui obéissant, mettraient pour bornes à leur activité celles que la géologie leur présente comme rationnellement accessibles à leur force d'expansion.

Dans ce sens on peut affirmer que la Patagonie Orientale est un territoire nécessaire à la République Argentine et que toute la Patagonie Occidentale est un complément du Chili, et l'homme qui l'affirmerait d'après l'observation de l'aspect de ces terres, affirmerait une vérité.

La raison en est évidente, mais il serait à ce moment impertinent de la dire; la remettant donc à plus tard, je profite de l'heure pour admirer l'identité de structure qu'offrent la côte australe du Chili et la côte occidentale de la Patagonie et pour décrire le golfe de Peñas qui sert de lien aux canaux de l'une et de l'autre.

Le Golfe de Peñas ou des *Peines* (comme disent ceux qui désirent ajouter un vocable expressif au sombre dictionnaire de ces régions d'épouvante) est une très vaste entrée du Pacifique dans l'énorme espace libre que ménagent la presqu'île des Trois Monts et les petites îles, îles et ilôts qui sur la côte occidentale du Pacifique précédent l'énorme massif connu sous le nom d'île Wellington.

A première vue, le contraste entre ces eaux claires et ces terres sombres produit sur la rétine l'effet choquant propre à toute opposition trop rude de couleurs, et, dans l'imagination, la sensation déprimante que porte en soi l'idée d'horreur. Couleur, formes, situation, position, distribution des terres et des plans, tout, dans ce golfe, concourt à cette sensation terrifique.

La terre a une couleur de mort, les formes des îles les font ressembler à des nécropoles; l'apparence de ces pointes aiguës qui passent rapides est celle des visions terribles; la situation, 47° latitude de ténèbres et de glace, est une situation de désolation et d'agonie : la façon capricieuse dont sont placés ces informes morceaux de terre détachés du continent par de violentes convulsions évoque un monde en formation, un chaos en devenir, une confusion qui tend vers l'ordre; la distribution de ces terres sur le plan géographique et des arrière-plans au bout de la perspective, est une distribution de l'horreur du désordre.

Mais, à peine a-t-on vaincu cette première impression, à peine a-t-on contraint la fantaisie à découvrir les éléments de beauté qui sont là renfermés, que tout dans le golfe se transforme, se transfigure.

Ce continent déchiré, par les brisures duquel se glissent les eaux tantôt furieuses, tantôt paisibles, tour à tour calmes ou inquiètes, nous offre le spectacle d'une souveraine harmonie.

Il y a des glaces éternelles sur le sommet des Andes lointaines, mais c'est la glace qui correspond à leur éminence; il y a des pointes agressives sur les terres qui s'avancent dans la mer, mais ce sont les angles qui se forment dans la lutte; il y a des ombres ténébreuses dans la teinte de ces paysages, mais ce sont les ombres qui revêtent tout ce qui est profond; le contraste est choquant, mais c'est le contraste que nous trouvons toujours, quand, dans le désordre extérieur, nous cherchons l'ordre suprême des idées ou des faits, qui s'y trouve latent et recueilli.

Au Nord, au Sud, devant, sur les côtés, l'*Ibis*, rencontrait des terres âpres, rocheuses, nues ici, et là revêtues de somptueuses forêts ou de la robe auguste des neiges, dont tantôt il s'approchait et tantôt il s'éloignait, et plus il s'écartait des angles externes de la presqu'île des Trois Monts, plus il s'approchait des îles de l'amiral Brown et du Wager, vaisseau qui paya son immortalité de son naufrage.

Ces deux îles peuvent se considérer comme les ouvrages avancés de l'énorme Wellington, dont nous approchons à mesure que nous nous enfonçons dans la baie de Taras et que nous voyons fondre et disparaître l'île Ayautan.

Contrairement aux habitudes de ces mers et de ce ciel, dans ces solitudes, le soleil chauffait doucement et les vagues glissaient sans violence.

Quand le soleil sourit dans cette ténébreuse nature, et quand la mer caresse ces terres sevrées d'amour, il se produit un double phénomène que j'observai et notai : l'allégresse de cette nature douloureuse et cet exceptionnel bien-être qui parfois saisit l'esprit dolent d'un mortel.

II

Sur les eaux tranquilles de la baie de Taras, le navire, d'un mouvement imperceptible, déclinait de sa première direction vers l'Est et mettait le cap Sud-Sud-Est.

Il se trouvait entre deux remparts de granit, hauts, rigides, escarpés, à peu près de même taille, et qui n'étaient distants l'un de l'autre que de six milles à peine. Les îles qui, tout à l'heure, se détachaient nettement avec tous leurs contours, ne nous présentaient plus que l'un de leurs âpres profils : Byron et Wager avaient passé au second plan; Argatan fondait dans les fonds lointains de la perspective.

C'était là, l'entrée du canal Messier.

Ouvert, spacieux, clair, sans un écueil, sans le plus léger obstacle, profond au point d'être insondable, tranquille comme un lac au repos, dans une immobilité telle qu'elle faisait songer au caractère des hommes méditatifs, le canal Messier nous offrit soudain les puissantes merveilles de cette nature sublime.

Il nous les offrit soudain. Jusqu'à ce moment, entre elles et nos regards se dressait toujours l'un des mille pics jailli de la terre, mais à peine eûmes-nous doublé ce dernier

obstacle, nous nous trouvâmes dans le canal, enfermés. L'île Sombrero ainsi nommée parce qu'elle reproduit exactement la forme conique de la toque qui caractérise les portraits de Philippe II d'Espagne, nous empêchait matériellement de voir l'entrée du canal.

Tout comme celui-ci, le bateau se trouvait muré par les terres de couleur sombre qui, à droite et à gauche, se dressaient. Rigides éminences, âpres flancs, grottes profondes, déclivités violentes, devant, derrière, de tous côtés : par les interstices nombreux, mais imperceptibles, qui séparaient les innombrables petites îles couvertes de la base au faîte d'une végétation sauvage et défendaient à droite la masse insulaire, à gauche les massifs continentaux, le canal pénétrait se divisant en trois bras.

La journée était si belle que les marins habitués à trouver, en cette époque et en ce lieu, le plus rigoureux de ces latitudes, toutes les rigueurs de l'hiver, ne pouvaient contenir leur admiration.

Le soleil resplendissait; pas un nuage, pas une ombre, pas une tache sur l'azur transparent du firmament. L'atmosphère se reposait de ses luttes; pas une rafale ne troublait la tranquillité de l'air. La mer se reposait à l'abri des bourrasques; pas une vague.

L'aspect général de ces terres était si semblable à l'aspect des gorges et des contreforts surbaissés de la Cordillère de la côte; ces eaux tranquilles étaient si semblables aux lacs qui se forment dans les criques et les golfes de la Cordillère, qu'il me semblait naviguer encore dans les eaux calmes de Nahuelbuta; il me semblait parcourir une fois encore la lagune de Lanalhue.

Mais, à l'entour de cette lagune, le paysage est uniforme, tandis que celui que l'on contemple à l'entrée du canal Messier est si varié dans sa forme et dans son aspect, si singulier dans ses caprices, si capricieux dans ses contrastes, si unique dans son absolue singularité, qu'il ne ressemble qu'à lui-même.

Lorsque j'ai dit sublime, ce n'était point pour combler d'un mot le vide de ma pensée.

Cette perspective est sublime parce qu'elle est unique.

Dans les Andes comme ici, l'observateur remarquera le contraste que suscite une végétation exubérante encerclée par les neiges éternelles, et, dans l'un et l'autre spectacle, le résultat esthétique que produit cette dissonance de couleurs et que multiplie l'alliance inopinée d'un éternel printemps et d'un hiver éternel, est grandiose. Mais aux pieds des Andes s'étend toujours la vivante parure des champs cultivés, et l'imagination gradue ses effets; aidée par la raison elle conçoit le procédé de la nature.

Point de gradation, point de progression dans le canal. Ici, point de vallée, point de prairies, point de zones atmosphériques qui expliquent l'apparition et la disparition de la végétation.

A la base même des rochers, trempant ses branches dans l'eau, croît l'arbuste vigoureux qui plus haut abrite son résistant organisme sous la neige. Les mêmes plantes qui là-bas, sur les cimes basses, disputent à la neige la chaleur vivifiante du soleil, balancent ici tranquillement leurs ramures au sommet des petites îles. La vigueur avec laquelle ici elles croissent, est la même qu'elles emploient là-bas à vaincre l'obstacle qui s'oppose à leur croissance.

Mais ce n'est pas seulement cette véhémence inespérée de la végétation dans ce royaume de la mort, ce n'est pas seulement la téméraire distribution de la végétation et l'identité de cette distribution qui constitue l'étonnante singularité du paysage.

Les effets de lumière et de perspective, le changement continuel de la scène, la continuelle mais agréable surprise que l'on éprouve à voir se transformer en inextricable forêt ce qui à première vue ne semblait être que pierre noire, la riante apparence des premiers aperçus qui sous le regard s'évanouit dans la désolante réalité de cette nature ténébreuse; la douce attraction qu'exercent les remous que

forme le grand canal en se glissant parmi les mille petites îles issues de son sein, font un étrange contraste avec ce désert où nul n'aurait l'idée de chercher la paix qui pourtant s'y trouve; les formes gracieuses de ces petites îles, corbeilles de branchages, qui, comme tout ce qui est beau, a été créé pour être sollicité, et qui provoque en vain l'austère solitude avec ses enchantements; le caractère choquant, répulsif, répugnant, de quelques-unes des terres qui se détachent là-bas dans la pénombre de la perspective, tout concourt par sa nouveauté à la nouveauté du sentiment que l'on éprouve; avec sa grâce inespérée à l'enchantement inespéré; avec ses inharmonies violentes à la violente admiration; avec son ineffable sublimité à l'ineffable délice par lequel elle s'empare de nous.

***

Étudiant cette manifestation ignorée de la beauté, je laissais fuir le temps et il fut cinq heures du soir.

Nous nous trouvions à vingt milles de l'entrée, en face et tout près de l'île d'Asile (Island Harbour); la nuit venait, et il fallut jeter l'ancre. Il est en effet impossible de naviguer la nuit sans risques à travers ces routes d'obstacles, dans ce labyrinthe de montagnes.

Auprès de l'île Asile se trouve l'un des rares fonds de ce canal dont la navigation est périlleuse, comme celle de tous les canaux de Patagonie, à cause de la presque insondable profondeur de leurs eaux.

Cette profondeur suffit pour expliquer les convulsions que le continent a subi à ses limites australes et elles témoignent de la solidarité qui primitivement unissait les terres aujourd'hui inondées et celles qui, proches les unes des autres, se dressent, sous forme de grandes îles à l'occident, et avec toute la majesté de la terre-mère, à l'orient.

Seule, une grande invasion des eaux océaniques à travers

les plus profondes vallées de la Cordillère, ou un effondrement qui, les dénivelant, eût permis l'invasion de l'Océan, peut expliquer que le niveau de celui-ci se soit élevé si haut entre des terres si voisines. Et comme ce phénomène n'est point localisé en des points déterminés de ce canal ou d'autres canaux, mais qu'au contraire il est commun à tous, et contraste avec la supériorité relative des eaux du détroit là où celui-ci baigne les rives basses de la Patagonie orientale et de la Terre de Feu, il est probable que le même cataclysme géologique, qui recouvrit à faible hauteur les surfaces planes, ait inondé la surface plus accidentée.

En se précipitant sur celle-ci, le grand océan cherchait d'autant plus à établir le niveau de ses eaux que la dénivellation des terres inondées était plus grande. Et, du moment que celles-ci — que la submersion provint d'un enfoncement partiel ou d'une dislocation générale du continent, — laissaient un vide profond qui, ou bien se comblait ou bien déterminait une dénivellation insoutenable entre les eaux intérieures et extérieures du Pacifique, on doit admettre comme évidente l'hypothèse qui nous conduit à expliquer le fait d'une séparation convulsive de ces terres, par le fait de la profondeur des eaux qui les baignent.

Ce dernier phénomène, quelle que soit sa cause, est si connu des marins, que leur plus grande préoccupation, quand ils naviguent sur ces canaux, est le calcul du temps et de la distance qui sépare l'un de l'autre les fonds où l'on peut jeter l'ancre.

Le commandant de l'*Ibis*, l'un des meilleurs et des plus connus de ces marins, et qui nous conduisait, se prépara à mouiller.

Pour le faire, il se plaça entre deux îles qui formaient avec la terre ferme une baie presque close, où pénétrait l'eau du canal.

La terre soudain se présenta découverte à nos yeux et nous demeurâmes en extase devant le spectacle qui subitement s'offrait à nous.

A droite, l'île d'Asile, de forme circulaire, à la base en madrépores; sa végétation est si puissante qu'il paraissait impossible qu'on pût lui résister; les plantes y sont si touffues, qu'il paraissait incroyable qu'elles pussent tenir en si petit espace; devant elles, à notre gauche, une autre île ronde, plus petite, mais plus admirable, car elle contenait une forêt qui eût pu couvrir une surface dix fois plus grande; en face, le flux tranquille, qui, enfermé dans une anse demi-circulaire, avait le charme que donne la ligne courbe; au fond, une montagne peuplée d'arbres si nombreux, si robustes, si serrés, qu'on ne voyait pas où poser le pied et que l'intrépide voyageur qui s'y fût risqué n'aurait pas eu le temps, y posant le pied, d'explorer du regard le labyrinthe; sur la montagne boisée, les cimes neigeuses des Andes Patagoniques; et, descendant des glaciers par d'invisibles sentiers que de sa course furieuse il ouvrait dans l'inextricable ramure de la selve, la baignant, l'inondant, sonnant, résonant, retentissant dans le silence de la solitude déserte, le torrent se précipitait en cascade dans la crique paisible.

Sous la poussée de la cascade, l'eau reculait, écumeuse, et parcourait en ondes vives le demi-cercle des îles qui l'enfermaient, frangeant leurs bords d'écume, et la blancheur de l'écume soulignant le vert intense des plantes, et les pâles lueurs d'un crépuscule austral teintant les neiges et les eaux, et le bruit des cascades déchaînées coupant de leur tonnerre le silence sépulcral, et la grâce insinuante des délicieuses petites îles contrastant avec les formes grotesques, grossières et brutales de l'île Wellington qui, à l'opposé, détachait rudement trois cônes aigus groupés sur une roche immense, — tout emplissait l'imagination d'étonnement, tout faisait naître dans la sensibilité d'étranges élans, mettait dans la pensée un nouvel idéal de beauté, suscitait dans la raison de singulières associations d'idées et, dans la conscience, des visions imprévues du bien et du mal.

Qui, pensais-je, tandis que du bateau ancré, je descendais dans le canot qui allait me conduire vers l'exploration de

ces sites, *qui* est ici le triomphateur? Le mal qui écartela le continent, qui déchaîna sur lui toute l'horreur de la désolation, ou le bien qui dans cette horreur a produit cette harmonie discordante? Le mal qui, dans cette enceinte inexplorée, dans cette inhabitable désolation, a enseveli tout un nouvel idéal du sublime, ou le bien qui permet au seul esprit d'un homme de ramasser en un point et en une seule aspiration, tant de fruits.

De qui ce lieu est-il la demeure? Du Dieu Hégélien pour qui le mal est la simple négation du bien, ou du Satan de Milton, générateur du mal, artiste de l'horreur, philosophe de la douleur, qui, au moment de se préparer pour une nouvelle rébellion, s'assied sur l'échelle symbolique du ciel afin de contempler l'harmonie des mondes?

Pour qui donc cette merveilleuse combinaison du bien et du mal, du beau et du répugnant, de l'horrible et de l'aimable, du grotesque et du sublime, de la violence et de la délicatesse, pour qui donc est-ce une leçon?

Est-ce un enseignement pour la raison scientifique qui de ses opérations élimine le sentiment et dénombre, impassible, les actions et les réactions d'une loi où la fantaisie et le sentiment découvrent la collusion de forces ennemies?

Est-ce un enseignement pour la conscience figée dans l'abomination du mal et qui, l'écartant bénévolement de sa route, stoïquement et rigoureusement de ses actions, le subit cependant résignée, comme une inévitable condition de l'ignorance, s'en détourne comme d'une expression de la décadence, et, ferme en son abstention, imperturbable dans sa douleur, récuse l'autorité même de la nature, se refuse à la coexistence du bien et du mal et déclare que le bien exclut le mal?

Je fouillais ainsi les secrètes entrailles du problème, tandis que les sondeurs, avec plus de succès que moi, sondaient les profondeurs du canal.

La barque dans laquelle nous allions, eux sondant le fini

et moi l'infini, nous conduisait, d'île en île, de l'entrée au centre de la baie.

A chaque mouvement du canot surgissaient de nouvelles îles et il vint un moment où, la distance faisant paraître les îles toutes proches de l'entrée, il nous sembla que nous étions enfermés dans un cercle d'arbres et de pierres.

Le soir tombait, et, quand nous fûmes près de la cascade et que je la vis si vaste, si large, impétueuse et bouillonnante, je voulus débarquer pour l'admirer de plus près, pour parcourir les anfractuosités qu'elle franchissait écumante, mais l'on m'en dissuada, car la nuit était proche.

Nous revînmes à bord. Il était temps. Le froid était intense et le vent glacé en augmentait la rigueur.

III

Pour hygiénique et convenable qu'il soit à la parfaite santé de l'âme de se soustraire de temps à autre aux morbides influences de l'atmosphère sociale, nul ne s'isole complètement, nul ne s'enferme dans la solitude, nul ne prend contact avec le désert de la nature, sans se sentir fortement attiré par tout ce qui est humain; et quand, dans l'isolement, dans la solitude ou dans le désert, quelqu'un ou quelque chose nous rappelle que la présence de l'homme anime ce qui est inanimé, tous nos sentiments endormis se réveillent.

Tandis que, sondant les abords de l'île d'Asile, nous nous approchions de la petite île qui garde l'entrée et fait sonner la cascade, nous aperçûmes dans les branches d'un arbre quelques planches et une bouteille. Celle-ci, semblait-il, contenait un papier; celles-là portaient une inscription.

Là, était passé un être humain; là, des hommes venant de la civilisation étaient parvenus. Cette île était consacrée par le souvenir des êtres qui produisent la pensée.

Tous, jusqu'aux marins les plus rudes, nous laissâmes échapper une exclamation. L'exclamation de joie que nous

poussons quand nous nous trouvons, dans le désert, moins seuls que nous ne l'avions craint. Ce n'étaient là que simples inscriptions, mais elles gardaient la mémoire d'autres hommes; il n'y avait pas là de compagnons vivants pour notre solitude, mais la preuve demeurait de ce qu'un homme civilisé avait précédé l'homme civilisé dans ces parages, et nous nous sentîmes accompagnés.

Un des sondeurs grimpa à l'arbre, détacha de ses branches la bouteille qui pendait de l'une d'elles, et, quand nous nous éloignâmes de « l'île des Inscriptions », nous nous sentions moins seuls.

Que pouvait contenir cette bouteille? Quelque navire avait-il naufragé là et son équipage avait-il tracé, avec les caractères de l'angoisse, l'histoire de son agonie? Là, près de la petite île, il nous avait semblé voir flotter les mâts d'une nef perdue, au fond d'une petite crique de ces îles solitaires nous avions cru apercevoir une rame. La rame appartenait à une barque, les mâts à un navire. La barque dépendait-elle du navire? L'équipage de celui-ci avait-il été emporté par la tempête?

Nous étions anxieux de connaître cette histoire, de connaître cette douleur, de participer à cette angoisse, de partager, avec des hommes qui n'étaient plus, les douleurs de l'espérance dans une situation désespérée, et nous revînmes à bord.

Le capitaine, le seul qui eût le droit de briser ce secret, le brisa.

La bouteille ne contenait aucun souvenir pénible, aucune histoire de naufrage, aucune douleur. Elle contenait une simple mention. Le commandant et les officiers de la goélette chilienne *Covadonga*, allant stationner à Punta Arenas, avaient passé par les canaux et ils étaient demeurés une nuit, comme nous allions le faire, dans le mouillage de l'île Harbour. Ils crurent bon de marquer leur passage et le firent. Ils firent bien. Car ainsi, en pleine solitude, je pus avoir une rencontre mentale avec les enfants d'une terre

que j'estime autant que je l'aime, et ainsi, ceux qui comme moi lurent l'acte enclos dans la bouteille laissée dans l'île des Inscriptions, purent se rendre compte par un exemple notoire et persuasif que ce n'est pas chose si vulgaire ni qui ne mérite une mention, que de pouvoir dire : «J'ai été dans les canaux de la Patagonie ».

***

Le temps, fatigué de sourire à cette nature inaccessible à l'allégresse, venait de changer.

Avec lui, changea le décor. La demi-obscurité crépusculaire, aggravée par d'épais nuages menaçants, donna au paysage les teintes ténébreuses qui lui convenaient et ce je ne sais quoi de vague et de sombre qui correspond à une nature comme celle-là. Des cimes et des pics, des eaux et de l'espace, dont tout à l'heure le soleil avait pris possession, s'emparaient maintenant les ombres de la tempête qui approchait. Peu après, l'obscurité de la nuit régna dans ce désert de neige et de pierre.

Avec le décor, changèrent nos états d'âme, et, en songeant que nous étions ancrés au sein de la plus absolue des solitudes, que là nous entourait le danger silencieux, que le moindre contre-temps nous laisserait désemparés, dans l'impossibilité de poursuivre notre route ou de passer sur la terre ferme, car dans plus d'une de ces îles veillaient sans doute les patagons, nous décidâmes de prendre quelques précautions.

Près de là, dans la Baie Fatale, un bateau anglais avait été pris d'assaut par quelques centaines d'indigènes. Il s'était victorieusement défendu parce qu'il possédait des moyens de défense. Nous, nous ne les avions pas; et j'aurais eu tort de sourire, s'il y avait eu dans mon sourire quelque ironie. Mais mon sourire n'avait pas d'intention ironique, il signifiait seulement la condamnation des procédés de la civilisation à l'égard de la barbarie.

En Amérique et en Afrique, aux Indes Orientales et en Océanie, au cours d'expéditions scientifiques ou de conquêtes, partout où l'homme transformé par la civilisation s'est trouvé face à face avec l'homme primitif, il a tenté, en vertu de la supériorité que les ressources du progrès lui confèrent, de déloger de sa terre, de sa place au soleil, de ses droits, l'homme sauvage, qu'il déclarait à cette fin inférieur et incompétent.

Partout, l'homme civilisé a laissé, en souvenir de son passage à travers la barbarie, des torrents de sang et de perfidie. Le sauvage ne l'a pas oublié, et chaque fois qu'il voit quelqu'un ou quelque chose qui lui rappelle la civilisation, il voit quelque chose ou quelqu'un qui réveille en lui une haine endormie, une rancœur inoubliée, une injustice qui profondément blessa son esprit simple. Si l'homme s'est montré une fois et revient se montrer cent fois incapable de gagner le sauvage, quoi d'étonnant à ce que le sauvage se montre à son tour décidé à repousser l'attaque contre son désert, son ignorance, son bonheur, et qu'il prévoit et redoute de chaque homme apparu au sein de la paix dont il jouit.

La première fois il se défend, plus tard il attaque. Il fut provoqué par le premier civilisé qu'il vit, il provoque ensuite tous ceux qui viennent de cette civilisation.

Convaincu de l'infériorité de ses moyens matériels, il les complète pour toutes les ressources de l'intelligence que son instinct de conservation lui suggère, et il emploie les armes de la ruse, de la patience, de l'embuscade et de la surprise. Il est craint autant qu'il est craintif, et quand il est vu et qu'il voit, la peur qu'il cause et celle qu'il ressent rendent impossible à son ennemi comme à lui-même tout contact qui ne soit pas celui des armes et de la tromperie. Cet état d'animosité réciproque et de méfiance mutuelle est un état de guerre nécessaire, et c'est dans cet état que se trouvent et vivent la civilisation et la barbarie, l'homme civilisé et le sauvage. Ils s'approchent et, avant même que

de s'être vus, le coup ou le piège qui de cette rencontre doit inévitablement sortir les prévient l'un contre l'autre.

Bien qu'il n'y eût point d'autre indice de la présence des patagons dans ces parages que l'histoire vulgaire des attaques supposées dont furent victime les navires, il n'y avait personne ce soir-là à bord de l'*Ibis* qui fût aussi souriant que moi. Les passagers et l'équipage avaient la tête pleine d'énormes patagons et de surprises nocturnes que grossissait leur imagination troublée, cette imagination qui est souvent le lieu où se loge la conscience collective des hommes pour juger et condamner avec la conscience individuelle les sottises, les erreurs et les violences que l'humanité a commises au cours de son existence.

Si tous les hommes avaient la certitude que jamais la civilisation ne provoqua la barbarie, aucun homme civilisé n'éprouverait à l'égard des sauvages — qui d'ailleurs ne se montrèrent pas — la peur qu'en cette nuit dont je parle éprouvèrent les Européens et les Américains qui, à bord de l'*Ibis*, attendirent l'aube à l'entrée du canal Messier.

***

J'avais autre chose à faire qu'à craindre des périls imaginaires et je me mis à penser au chemin que je devais parcourir pour arriver au détroit de Magellan.

La côte occidentale de la Patagonie est séparée de la terre ferme, tout comme la côte australe du Chili, et elle forme une série d'îles, d'îlots et d'archipels.

Si du Rio Negro, là où commence l'immense solitude qu'on appelle Patagonie, l'on traçait une ligne droite qui, traversant les Andes, atteindrait Bueno, elle finirait entre les parallèles 41 et 42 de latitude sud, car c'est entre ces deux parallèles qu'est compris ce qu'on est convenu de considérer comme le commencement de la Patagonie. Alors la différence que j'ai établie entre la côte australe du

Chili et la côte occidentale de la Patagonie serait d'autant plus arbitraire, que l'une et l'autre se séparent de la terre ferme et qu'elles coïncident par leur forme et leur aspect au point même où cette ligne imaginaire marque la séparation entre la nation chilienne et le territoire Patagon.

Mais comme, en établissant cette différence, je n'ai cherché qu'à m'expliquer et à faire comprendre avec plus de clarté l'exceptionnelle étroitesse de cette côte, et le procédé adopté par la nature pour produire aux mêmes latitudes les différences providentielles qui existent entre le tempétueux Pacifique qui fouette la côte et les paisibles canaux qui circulent entre cette côte et la terre ferme, je dois, maintenant que me voici arrivé à l'entrée de ces canaux, signaler leur direction, leur cours, dire le nom qu'ils prennent et les terres qu'ils bordent.

Les canaux ont deux directions générales : ils vont du nord au sud, quand ils emplissent l'immense faille produite par le détachement des falaises qui, un jour, furent unies à la terre; ils vont d'ouest à est, quand ils séparent une île d'une autre, un groupe de l'archipel. Ces grands courants sont ceux que proprement on appelle les canaux; les passages d'eau qui les font communiquer avec le Pacifique et séparent l'une de l'autre les terres désagrégées du Continent, prennent le nom géographique qui leur correspond, et bien qu'ils soient petits, étant de véritables détroits, ils s'appellent ainsi.

Il serait inutile et excessif de s'occuper de ces derniers. Pour connaître les terres que je décris, il suffit de savoir quels sont les canaux qui les baignent.

En entrant par le golfe de Peñas, le premier canal que l'on rencontre est le canal de Messier, dont le prolongement vers le sud s'appelle Bras Large (Wide Channel). A la suite des deux bras du premier canal, on trouve celui de Conception, à l'extrémité duquel commence le canal des Innocents qui finit là où commence le Sarmiento. Celui-ci se déverse dans l'extrémité inférieure du canal de Smith.

L'itinéraire des canaux ayant été fait de l'Atlantique au Pacifique, le canal de Smith est le premier que l'on rencontre, et c'est à cause de cela le plus connu. Il débouche dans le détroit.

Le cours de ces canaux est aussi tortueux qu'il doit l'être pour passer à travers le désordre incomparable des masses et des terres. Il n'en est pas un où l'on puisse naviguer en ligne droite. Chez eux comme dans la vie, la ligne droite conduit presque toujours à un choc mortel ou, tout au moins, dangereux... Quand on descend du Pacifique vers le détroit, ils ont tous, à l'Orient, la terre ferme de Patagonie que couronnent les Andes. Ils longent à l'Occident la grande île de Wellington, Isla Madre, l'Archipel d'Adélaïde et les milliers de petites îles et d'îles plus grandes qui, selon qu'elles sont voisines ou éloignées de la terre, se trouvent à l'occident ou à l'orient du canal que l'on parcourt.

Le mouvement géologique, qui sépara la masse continentale de la masse insulaire, fut si violent qu'il ne respecta même pas l'ordre géométrique qui presque toujours nous sert à suivre pas à pas le processus des cataclysmes volcaniques ou plutoniques. De là, l'irrégularité des formes et des positions de ces terres, de là, la capricieuse alternance des pointes aiguës comme celles qui clairement signalent la terre ferme, et des formes rondes, pyramidales ou coniques de la plupart des îles essaimées sur la route des canaux. De là aussi la multitude de sinuosités par où l'eau se glisse, offrant au regard d'innombrables perspectives charmantes, mais constituant pour le marin une des plus grandes difficultés de cette navigation dans un labyrinthe.

Quand elle commença, j'étais là et, quelque effort d'imagination que je fisse pour me représenter, d'après ce que j'avais vu déjà et admiré, quelque chose de ce que j'allais voir et admirer, la réalité devait dépasser mon rêve, et ce que j'imaginais devait se révéler infiniment moins capricieux, moins exceptionnel, moins fantastique, moins idéal même que la réalité.

J'étais au pays des contrastes et, de même que, plus tard, je devais voir réunis en une même vision les effets les plus discordants, de même, à ce moment, je voyais se succéder sans repos, la grêle violente et la brise bien-aimée des poumons, la sombre obscurité et la douce clarté des étoiles.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE, par Pedro Henriquez Ureña 7
NOTICE BIOGRAPHIQUE, par Antonio S. Pedreira 14
Hamlet 19
La Morale Sociale 83
Sur l'Enseignement 145
La Découverte de l'Amérique 171
Paysages 225

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 8-7-1936